# Trop de diables dans le pays Paul Parin



36 90 1814 (5)



# Trop de diables dans le pays

Ouvrage traduit avec le concours du Centre National du Livre

## Trop de diables dans le pays

Récits d'un voyageur en Afrique

Paul Parin

récit traduit de l'allemand par Martin Ziegler

éditions L. Mauguin

Titre original : Zu viele Teufel im Land : Aufzeichnungen eines Afrikareisenden

© 1993, Europaïsche Verlagsanstalt, Hamburg © 1997, éditions L. Mauguin pour la traduction française 1, rue des Fossés-Saint-Jacques 75005 Paris ISBN: 2-912207-02-9 J'ai écrit le récit de cette histoire avec Goldy Parin-Matthèy et pour elle Ces choses, je vais les dire, non les crier. Car depuis longtemps le cri est sorti de ma vie.

Frantz Fanon, Peau noire et Masques blancs

### Concordia Tadj

Une odeur de pommes mûres provenant d'un empilement de cageots, qui attendaient sous le soleil de décembre sur un des quais de long-courriers du port de Gênes, montait jusqu'au pont supérieur. Le capitaine refusait de charger cet arrivage tant que la cargaison n'était pas couverte par une garantie bancaire et faisait ajouter à son prix les droits de port journaliers. Les pommes étaient destinées à un émirat du golfe Persique. Sur le pont supérieur étaient arrimées de gigantesques machines couleur maïs pour la construction des routes, bulldozers et pelleteuses, et au milieu de celles-ci, soigneusement enveloppées dans des bâches d'un vert passé, nos deux voitures qui, dans cet entourage, n'avaient l'air d'être que d'informes valises. Avec ses onze mille tonnes, c'était un des plus grands navires à quai, et sûrement le plus blanc et le plus propre. Appuyé contre le bastingage, tout en haut, se tenait souvent un officier en uniforme, et parfois nous, les passagers, nullement impatients. Nous allions manger en ville, des spaghettis et du poisson; une fois, le premier officier fit rapidement retentir la sirène pour que nous puissions en reconnaître le son au cas où nous serions à terre au moment où, contre toute attente, le voyage commencerait.

Jusqu'au troisième jour que le Tadj, dans un presque imperceptible frémissement, avançait sur Port Said à travers une petite brume fraîche (en 1962 le canal était encore ouvert), nous n'étions pas certains qu'il y ait d'autres passagers à bord. Excepté, bien sûr, signor Garbani. Midi et soir des femmes norvégiennes de grande taille et élégamment coiffées nous servaient de véritables festins. Le capitaine, un grand homme élancé et athlétique d'environ quarante ans, aux cheveux blonds déjà un peu épars, venait régulièrement nous saluer d'un hochement de tête silencieux. Un jour, il essaya de nous saluer par un « hallo », mais il ne put s'empêcher de toussoter, si bien que presque aucun son ne sortit. Ce faisant il laissa glisser sur notre tablée un regard à la fois impérieux et suppliant, oui, presque implorant et séducteur. Pour le coup il fit miraculeusement surgir une bouteille de chianti pour signor Garbani, parce que celui-ci avait déclaré, moitié en riant moitié en pleurnichant, que le vin français donnait des brûlures d'estomac, et pour Frédéric une deuxième boîte de crabe avec du beurre salé. Le premier officier était assis à notre table. Parfois il parlait, mais comme il murmurait plus qu'il n'énonçait chaque fin de phrase d'un ton ironique, il était difficile de savoir s'il pensait ceci ou cela ou son contraire. Un couvert restait inutilisé. Aucune conversation n'avait lieu avec l'autre table autour de laquelle étaient assis le second officier, les deux ingénieurs et le comptable. On leur servait de la bière.

Pendant que le navire attendait au large de Port Said (dans le brouillard jaunâtre on pouvait distinguer de petits et de gros bateaux), j'écrivis, dans un silence total, ma conférence pour la Société médicale impériale d'Addis Abeba. Depuis dix jours une tempête de sable soufflait en Egypte, l'administration du canal avait fermé le passage, et je crois pouvoir me souvenir que nous dûmes attendre avec les autres navires quatre ou cinq jours avant que le temps ne s'éclaircît et que le *Tadj*, à coups de sirène retentissants, s'avançât dans l'entrée. « Quinze jours de vent de sable, c'est tout à fait inhabituel ici, à cette époque de l'année. » Comme cette remarque fut faite par le premier officier, nous ne pouvions être certains que cette attente se reproduisait tous les ans ou justement pas. Lorsque Frédéric voulut en avoir le cœur net, le capitaine lui lança un regard si effrayé qu'il se tut.

J'avais pour mission d'informer le corps médical de la capitale impériale, de les aider à résoudre un étrange problème judiciaire. Les hommes des Aroussis, un des peuples gallas du Sud du royaume éthiopien, ne peuvent procréer que s'ils ont coupé les testicules d'un homme adulte, à un Amhara, de préférence, car ce sont les plus forts, maîtres et dominateurs du royaume et des Gallas (qui ont le droit, aujourd'hui, de s'appeler par leur propre nom d'Oromos, ce qui ne change rien au fait d'être toujours aussi sauvagement opprimés que jadis). Mais à défaut n'importe quel Galla, Somali ou Ingles, un Blanc, peut convenir. Or dans la mesure où, suivant le droit de l'empereur et le gouvernement sévère, chrétien et moderne qu'il exerce, toutes les personnes sont égales et qu'il existe cinq polices différentes dont chacune surveille l'autre, presque aucun homme galla en âge de procréer n'échappe à son destin. Il se retrouve devant le tribunal. Si sa victime continue à vivre, l'acteur du crime est condamné aux travaux forcés à perpétuité et n'a plus l'occa-

sion de devenir père. Si le châtré meurt, l'acteur du crime est pendu sur la place du marché. Il arrive que le juge demande une expertise médicale pour savoir s'il s'agissait de l'acte d'un dément. Si tel est l'avis de l'expert, le Galla reste en vie et peut enfin procréer. Or comment les médecins peuvent-ils juger le cas ? Un peuple entier peut-il être considéré comme fou ? Politiquement cela ne serait pas judicieux. Un médecin peut-il déclarer que tel homme est un criminel et l'envoyer à la pendaison parce que celui-ci veut devenir père? Mon éclaircissement en forme de pamphlet était rédigé : Que le gouvernement s'entretienne avec les anciens des Gallas pour revaloriser à force de prix et de médailles officiels le traditionnel sacrifice des testicules de taureau, que l'empereur devienne le parrain du premier garçon procréé suivant ce rite et lui fasse miroiter un poste de commandement dans la garde personnelle du « Lion de Judée ». Pour Frédéric, avec son texte sur les causes psychosomatiques de l'alopécie en aires, l'alopecia areata, en anglais « elopeischia », la tâche n'était pas plus facile.

Ici, au large de Port Said, il ne nous restait rien d'autre à faire. Nous avions eu suffisamment de temps pour discuter du déroulement de notre voyage en Ethiopie. Nous avions rendu plusieurs fois visite aussi aux équipages. Des garçons blonds gentils, en jeans, la plupart aux cheveux longs et portant des bijoux de hippy. L'un d'entre eux jouait un peu de la guitare, ils nous offraient de la bière, ne se sentaient pas dérangés par notre présence, mais pas non plus obligés de s'occuper de ces deux couples d'âge certain qui ne parlaient pas un mot de norvégien. Nous étions donc condamnés à subir le rituel quotidien sans cesse amplifié des repas du mess.

Même le couvert qui était mis pour sœur Verena était quelquefois utilisé, car cette jeune fille pâle et grisaille de la vallée du Rhin devait tout de même absorber quelque chose entre deux prières, deux états de prostration ou au milieu de ses sanglots sans larmes. C'est ce qu'elle avait avoué, en chuchotant dans un italien approximatif, au vieux Garbani qui avait posé un bras protecteur autour de ses épaules — après quoi elle s'était aussitôt remise à sauter deux repas.

Son histoire était on ne peut plus simple. Elle était la fille adoptive d'un pauvre couple à la santé fragile qui occupait deux chambres dans le bâtiment de service d'une congrégation de missionnaires chrétiens. Lorsque la petite, fille unique de ces petites gens, eut achevé son apprentissage d'aidesoignante, Monsieur l'administrateur signifia à ses locataires de quitter l'appartement. Cependant on pouvait faire un geste et les laisser vivre à cet endroit si la jeune fille Nora pouvait se décider à mettre ses forces et sa foi au service de la mission en Abyssinie pour une durée de cinq ans ; et Dieu pour salaire. Comme les larmes de sa mère adoptive ne pouvaient être séchées autrement, Nora présenta sa demande dès le lendemain au haut conseil des missionnaires et accepta d'abandonner son nom de baptême et de s'appeler désormais Verena. Le couple de missionnaires qui devait l'accueillir à Massaoua et qu'elle était chargée d'assister était habitué à appeler « Verena » les sœurs à leur service.

Guido Garbani était plutôt petit et maigre; son visage plissé était irrégulier. Il avait un nez tordu, des yeux sans cils à l'expression aimable, interrogative et parfois inquiète, ses cheveux gris clair ondulés étaient bien coiffés. Il portait un costume de ville marron foncé, une cravate aux motifs rouges et des cols de chemises blancs quotidiennement amidonnés

par les femmes de service norvégiennes. Le jour de ses soixante ans il était rentré au pays (il était originaire de Vérone) pour voir s'il ne préférait finalement pas passer le restant de ses jours au milieu de gens civilisés et transférer ses activités dans sa patrie enfin prospère. Bien que Garbani eût essayé en Italie d'intéresser à ses projets ses deux cousins encore en vie et qu'il eût passé plusieurs mois à voyager entre Turin et Palerme pour rendre visite à des relations d'affaires, il ne pouvait se décider à rester. Il revenait maintenant en Erythrée pour, comme il s'exprimait, y vivre un peu comme un homme et y mourir ensuite.

Lorsque les Italiens, vingt ans auparavant, avaient dû quitter cette propriété coloniale, les officiers et les fonctionnaires avaient fui précipitamment le pays. Les soldats pouvaient rester et ils étaient nombreux à préférer vivre en Afrique plutôt que de se faire tuer dans la guerre de Hitler et de Mussolini, le cas échéant peut-être même dans le froid d'un hiver russe. Guido Garbani choisit la vie, épousa une femme issue d'une famille d'artisans à Asmara, la capitale de l'Erythrée, eut trois enfants avec elle et s'occupa de sa famille en gérant un atelier de réparations de voitures dans une petite ville florissante. Il portait sur lui la photographie au bord noir de sa belle épouse défunte et la montrait volontiers, même au capitaine qui y jetait un coup d'œil poli en rougissant. Garbani devait être de retour pour la fin de l'année, plus exactement pour le 31 décembre. Arrivant après cette date, il perdrait le droit de résider dans l'empire. Il n'en parlait cependant guère. Il avait encore largement le temps et le Concordia Tadj était un bon navire. Ce qui était triste, c'est que l'Italie avait tellement changé. Garbani y réfléchissait à voix haute, même pendant les repas, jusqu'à ce qu'il ait

trouvé la formule : Aujourd'hui les Italiens vivent comme si les choses n'allaient pas assez vite et qu'il n'y avait pas assez d'argent ; alors qu'il y avait trop de voitures et trop d'argent. Et il n'avait rien à ajouter à cela.

Sur le lac Timsah, à mi-parcours du canal, le Tadj dut jeter de nouveau l'ancre pour laisser passer le flot de navires venant du sud. Personne ne savait pour combien de temps. Ce jour-là le capitaine, au déjeuner, fut plus mutique que jamais ; cependant il ne pouvait se décider à signaler la fin du repas. Bien que nous nous fûmes habitués aux tablées silencieuses, je me mis à parler d'un de nos premiers voyages en Afrique de l'Ouest. Tous m'écoutèrent, le premier officier nous encouragea par quelques questions murmurées, si bien que Frédéric se mit à raconter une seconde histoire d'Afrique telle, ou presque, que nous l'avions vécue. Après le repas nous restâmes longtemps encore ensemble en buvant du café et du cognac. Les jours suivants les récits d'Afrique devinrent un rituel incontournable. Un repas durait maintenant trois ou quatre heures. Lorsque nous souhaitions arrêter, le capitaine faisait servir une liqueur rare pour nous signifier de poursuivre nos récits. Ce que nous faisions et le charme opérait toujours. Signor Garbani pouvait laisser tomber sa formule tant répétée exprimant sa tristesse sur son Italie perdue, il n'avait plus à se demander sans cesse si nous allions accoster avant la fin de l'année à Massaoua ou si, exclu de ses deux patries, il n'allait plus trouver nulle part un endroit où finir ses vieux jours. Sœur Verena, quant à elle, se torturait un peu moins. Le premier officier nous expliqua que lui et le capitaine avaient, depuis dix ans déjà, amené le Tadj chargé de toutes sortes de marchandises à l'exportation des lacs d'Amérique du Nord en passant par Gênes, Djeddah, Port Soudan et Massaoua jusqu'au golfe Persique et, le plus souvent sans accoster dans l'un de ses ports, qu'ils étaient retournés à Oslo à l'armement pour la révision avant de retourner en Amérique, et ce sans le moindre incident. Dans la plupart des cas, le capitaine n'était même pas descendu à terre, et encore moins la nuit. Lui aussi, le premier officier, avait fini par prendre cette habitude. Et il se rendait compte maintenant que ni l'un ni l'autre ne savait quoi que ce fût des pays derrière la côte de l'Afrique et des gens qui y vivaient.

Je m'aperçus très vite que ni G. ni Ruth ne racontaient d'histoire. Mais lorsque Frédéric ou moi-même approchions de la fin d'un récit, l'une ou l'autre nous fournissait tel ou tel mot clef, nous rappelait tel ou tel événement étrange, si bien qu'il n'y avait, comme dans les contes des *Mille et Une Nuits*, jamais de fin véritable.

Quelquefois, nous retrouvant sur le pont, nous parlions du capitaine pour finalement le considérer comme plutôt sympathique. « Il est plus supportable lorsqu'il écoute. Moins inhibé. Ce n'est pas étonnant que nous n'y tenions plus. Il est plus amusant de raconter des romans que de rester assis, comme lui, sans rien dire. »

D'innombrables navires avaient mouillé à Djeddah, interdisant d'accéder aux môles pour charger ou décharger. Quelques-uns, plus loin sur la rade, se débrouillaient avec des grues. D'un cargo grec noir de rouille, furent descendus à l'aide de la grue du pont des chameaux dans un chaland aux allures de radeau. Les animaux étaient attachés dans une sorte de gros filet, ils courbaient le dos et agitaient les pattes quand ils se trouvaient au-dessus de l'eau. Une fois en bas, quand le filet était défait, ils restaient totalement immobiles à l'endroit où on les avait posés. Les débardeurs saoudiens

poussaient chaque chameau à sa bonne place, comme s'il s'agissait de chariots. C'était tôt le matin et il faisait assez frais. Le capitaine se trouvait à côté de nous et observait la scène aux jumelles. Je dis à Frédéric : « Je crois que c'est le froid plutôt que le choc qui paralyse les bêtes. » La réponse fut donnée, inopinée, par le capitaine : « Non. Quand il fait très chaud, elles restent tout aussi immobiles. Just rigid, vou see. » Et de nous inviter au mess pour un drink matinal. Il continua à raconter : « Les douaniers saoudiens sont évidemment déjà venus à bord avec le pilote pour poser des scellés sur le bar. Regardez! » Il avait ouvert la porte du bureau à côté du mess. Une armoire entière était remplie de bouteilles de whisky, de gin et de liqueurs. Il y avait même des glaçons dans une bouteille Thermos. Ce fut presque d'un ton amusé que le capitaine raconta comment dans la nuit il avait transporté les bouteilles dans le bureau pour les y cacher. Dès que nous nous retrouvâmes avec un verre à la main, il nous pria d'un regard de prendre place. Lui-même resta debout, un peu raide, penché en avant, s'apprêtant à approcher son verre de ses lèvres, mais suspendant le mouvement et restant là, sans rien dire, le verre levé.

Nous ne parvînmes plus à engager une conversation avec lui ou à changer d'une façon ou d'une autre la situation. G. estimait que ses yeux exprimaient la terreur. Pas la peur de quelque chose — mais la terreur. Je ne pus m'empêcher de penser à Afi, un jeune Noir du Mali, qui pouvait, lui aussi, rester aussi immobile avec ce genre de regard. Peut-être que le capitaine ne voulut pas approcher le verre de ses lèvres de crainte que sa main ne se mît à trembler.

Nous provoquâmes alors l'occasion de parler avec le premier officier du navire et du capitaine. Ce dernier se faisait du souci pour signor Garbani à cause du retard. A Port Soudan, où nous devions décharger les bulldozers, dix-sept navires nous précédaient dans la rade. Il fallait compter au moins quatre jours supplémentaires avant que ce soit notre tour et nous ne pourrions alors plus être à Massaoua avant le 2 ou le 3 janvier. Après tout, nous avions des denrées périssables à bord, des pommes. Peut-être pouvions-nous obtenir une priorité à Port Soudan pour décharger. Cela aurait déjà été possible à Djeddah. Mais le capitaine n'aime pas cela. La fête de Noël aussi le déprime. Il lui faut faire un discours. Pendant des heures il apprenait son texte par cœur dans sa cabine, si bien qu'on ne le voyait plus sur le pont.

La fête de Noël eut lieu le soir où nous pûmes enfin partir de Djeddah. Petit à petit l'équipage afflua au mess où les officiers en uniforme blanc de dimanche et nous-mêmes, les passagers, l'attendions. Les jeunes gens en jeans délavés portaient des chemises blanches ou à carreaux. Quelques-uns avaient noué un foulard rouge autour de leur cou. Le gramophone égrenait une chanson norvégienne traditionnelle. Puis le capitaine commença son discours. Il leva son verre de bière plein et dit à voix haute et solennelle : « Merry Christmas. » Après quoi il se tut. Puis de nouveau, plus bas : « Merry Christmas. » Comme plus rien ne sortait, il vida son verre, et les femmes de service, portant pour l'occasion des robes en soie à la place des tabliers blancs, se mirent à distribuer les cadeaux de l'Amicale du marin norvégien. L'un après l'autre, les membres de l'équipage s'avancèrent pour serrer la main du capitaine. Ils déballèrent leurs cadeaux, essayèrent les pull-overs, les bonnets, les pipes Dunhill avant d'entamer un troc animé. Au milieu de la salle un matelot aux cheveux bruns bouclés qui semblait plus âgé que les autres prit dans ses bras un garçon blond et l'embrassa longuement sur la bouche. Puis ils partirent. Nous dûmes, ce soir de Noël, raconter jusque tard après minuit des histoires africaines.

Plus tard nous nous retrouvâmes tous les quatre dans notre cabine. Je ne sais plus lequel de nous commença à en parler. Nous connaissions depuis longtemps toutes ces histoires. Mais comment se faisait-il que nous transformions sans le vouloir chaque histoire en la racontant? Est-ce que nous cherchions à égayer le capitaine mutique, Garbani et la pauvre Nora-Verena? Jadis nous ne nous étions pas laissés duper par toutes ces aventures bigarrées. Les aimables hommes noirs, les femmes, les enfants, sont les victimes d'une catastrophe que l'Europe, les missionnaires, les soldats, les marchands et les machines étendent sur l'ensemble du continent. Et nous-mêmes sommes partie intégrante puis messagers tardifs de cette horreur dont personne ne parle. Parfois la terreur pouvait se lire pendant une fraction de seconde dans les veux d'Ali, de Sindi ou d'un autre. Les cloches des églises, le cognement des moteurs diesel ou les pétarades d'un fusil mitrailleur ont réduit la terreur des Africains au silence.

L'aube était en train de se lever lorsque nous convînmes que manifestement nous évitions de parler de cette terreur qui s'était coulée sur l'Afrique. Le géant blond avait grandi, solitaire, au bord d'un fjord, au milieu de lagopèdes et de lièvres du pôle. Le premier officier nous avait dit que le capitaine souffrait du job qu'il faisait et qu'il avait un jour écrit une étrange lettre à l'armateur dans laquelle il lui disait qu'il refusait de faire une traversée avec un chargement de dynamite. Comme le *Concordia Tadj* ne transporte jamais ce genre de cargaison, l'affaire a été oubliée. Nous tombèrent d'accord

pour dire que la frayeur qu'exprimaient les yeux du capitaine avait peut-être à voir avec cette terreur mutique des Africains.

Je me souviens que nous avons continué à enjoliver et à falsifier les récits africains jusqu'à l'issue de notre voyage sur ce navire. Nous n'osions pas introduire le pays s'étendant derrière la côte, tel qu'il était, sur ce navire propre, ce qui n'était pas si éloigné de l'attitude phobique du capitaine quant aux contacts. Depuis ce jour, la pensée ne m'a plus quitté que je devais tôt ou tard revenir sur cette circonspection, cette lâcheté, cette amabilité, et essayer au moins de consigner les expériences faites en Afrique telles qu'elles se trouvent dans mon souvenir.

Le reste du voyage se fit rapidement. A Port Soudan le Concordia Tadi demanda une priorité et put accoster aussitôt. Pour la première fois nous descendîmes à terre, pour aller sous le soleil chaud, accompagnés d'essaims de mouches, jusqu'au marché où des Soudanais en chemise blanche ou très colorée échangeaient des dattes séchées et du mil contre des poissons. Dans le port s'amoncelaient d'immenses piles de marchandises que personne n'enlevait, parmi elles dix mille services à thé chinois si bien que l'on marchait un peu partout sur de la porcelaine brisée. Pendant une journée entière les dockers s'échinèrent à décharger les bulldozers. Ils n'y parvinrent pas malgré les cris et les billets brandis de leur chef d'équipe, un Noir aux cheveux blancs, assis à l'ombre, son bâton de chef à la main. Le lendemain, le syndicat autorisa le navire à décharger avec son propre équipage. Une poignée de nos blonds garçons qui avaient retiré leurs chemises montèrent sur le pont. Ils libérèrent la grue et attachèrent des câbles d'acier tressés autour des engins. Tout se fit dans le calme, sans heurt. A midi les monstres jaunes furent sur le quai où ils allaient sans doute obstruer pendant longtemps encore la place pour d'autres marchandises que l'occident livrait au pays.

Dans la nuit — le *Tadj* poursuivait en vrombissant sa route de plus en plus chaude et humide vers le sud — le capitaine fit appeler Frédéric. Signor Garbani serait en train de mourir. Frédéric le trouva dans l'infirmerie, gémissant, exsangue et seulement à moitié conscient. Il bredouilla d'une voix à peine audible que sa vessie s'était fermée. Cela faisait deux jours qu'il essayait de se soulager. Maintenant il ne désirait plus qu'une chose : être tranquille et s'endormir. Frédéric put répondre à sa demande par une injection de morphine. Presque deux litres s'écoulèrent du corps ballonné du vieil homme. Le lendemain matin nous pûmes apercevoir à travers la brume chaude les entrepôts de la flotte de Massaoua. Ce ne fut qu'à cet instant que Guido Garbani réalisa que nous étions le 31 décembre, jour de la Saint-Sylvestre. Personne ne lui avait dit que le bon Tadj avait rattrapé son retard. Le bateaupilote l'amena à terre.

Le soir, après avoir passé les Landrover à la douane, nous retrouvâmes signor Garbani qui nous attendait à la sortie du port tout de blanc vêtu, accompagné de deux jeunes filles érythréennes merveilleusement belles. Il nous dit avoir le plaisir d'inviter les passagers et les officiers à dîner au *Firenze*, l'établissement le plus distingué de la ville. En passant il nous informa que l'officier de l'immigration l'avait embrassé; apparemment on avait encore besoin de lui en Erythrée.

Il y eut un problème pour Verena. Le couple de missionnaires aigrelets qui attendait son arrivée depuis des jours voulut l'emmener tout de suite. Tandis que le premier officier menaçait le serviteur courroucé de Dieu d'appeler la police, Verena fixait le sol devant elle. Les larmes étaient en train de jaillir de ses yeux. Ce ne fut qu'une fois à table que nous nous rendîmes compte qu'elle pleurait de rire et non de peine.

Il y eut des spaghettis à la tomate et à l'ail, puis de la bistecca, des fiasques de chianti et pour chaque verre autant de glaçons qu'on voulait. Le capitaine n'était pas avec nous. Lorsque nous passâmes au fromage, je le vis dehors, dans la rue, regarder de derrière les fenêtres en arcade l'intérieur du restaurant. Notre hôte réussit à le faire entrer. On servit d'autres spaghettis. A droite et à gauche du capitaine se trouvaient les beautés érythréennes qui ne cessèrent de lui parler. Lorsque nous prîmes congé les uns des autres, tard le soir, devant le restaurant, signor Garbani embrassa tous ses invités. Y compris le capitaine. Celui-ci avait bu beaucoup de chianti frais. Lorsqu'il nous souhaita en norvégien mais à voix haute de faire bon voyage, les larmes coulèrent sur ses joues. Puis il ajouta à voix basse : « Je serais bien venu avec vous. »

Le lendemain, tard dans l'après-midi, nos voitures grimpèrent la route qui montait sur le haut plateau d'Asmara. Les pentes étaient couvertes de rochers couleur de rouille entre lesquels poussaient des buissons d'acacias épineux. Un chacal croisa notre chemin au soleil couchant, il s'arrêta derrière un buisson et nous regarda partir d'un air curieux. Nous nous arrêtâmes le soir dans un village à mi-hauteur de la montagne longeant la côte. Les toits en tôle ondulée brillaient, argentés, et sur la colline où était construit le village se serraient les euphorbes aux fleurs étoilées pourpres que l'on peut acheter sur nos marchés au moment de Noël. Il y avait

une fête avec des tam-tams et un gramophone jouant des danses italiennes. Des étudiants, rentrés d'Addis pour les vacances de Noël, nous invitèrent à boire de la bière et du vin de miel. Nous parlâmes politique. La jeunesse d'Erythrée était certaine qu'il n'y avait plus longtemps à attendre avant que The Lion, le Lion de Judée — comme ils appelaient l'empereur Hailé Sélassié — n'accorde à leur pays l'indépendance tant désirée. Ce village fut bombardé et détruit lors de l'offensive de l'hiver 1979 avec du napalm américain par des avions soviétiques de l'Ethiopie socialiste.

### La tombe de Thaddeus

Lorsque nous reprîmes la route avant le lever du soleil, les fleurs étoilées pourpres avaient changé de teinte. Dans la lumière blafarde de l'aube elles avaient pris une coloration bleu-vert un peu laiteuse. Etranges jeux de couleurs. Le ciel derrière nous, au-dessus de la mer Rouge, devint rouge sang, avec des stries violettes et vertes très claires. Les pentes rocheuses devant nous furent d'abord rouge sombre, puis rouille, dorées et finalement couleur d'argent amati. Dans aucun autre pays d'Afrique, à l'exception du Sahara, les choses changent à ce point selon la position de l'astre. D'un coup tout est différent. L'impression de mystère qui émane du jeu de lumière est encore renforcée si le voyageur se sent concerné par la situation des hommes et si l'immensité des montagnes devient la scène quotidienne de l'étrange drame de la vie éthiopienne. Très vite on ne sait plus si l'on se trouve dans un pays africain de l'époque actuelle ou à l'époque mythique de l'Ancien Testament. Puis, de nouveau, on se sent relégué à l'époque féodale du Moyen Age, alors que dans le palais de l'empereur Hailé Sélassié tout semble constituer une fantastique paraphrase de la société de cour de Louis XIV. Il se peut que ce fût ce mystère scintillant qui ait donné à presque chacun des rares voyageurs européens des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles l'envie d'écrire un livre sur ses observations et aventures désormais attestées.

Lors de notre troisième voyage en Ethiopie, en février 1982, le Boeing de la compagnie éthiopienne survola, tranquillement et à grande altitude, juste avant l'aube les hauts plateaux de l'Erythrée. C'est à travers ces montagnes et ces gorges que nous avions jadis gagné lentement les hauteurs d'Asmara. Tout en bas des gerbes blanches et rougeâtres de foudres dont la lumière éclaire des amoncellements de nuages de fumée qui s'abattent effroyablement sur la terre, allument des feux, un feu d'artifice fantastique. Un orage? Nous fûmes les témoins des préparatifs de l'artillerie à l'offensive « Etoile Rouge » que l'ERG, la junte socialiste du camarade colonel Mengistu Heile Marijam, engagea avec ses aides russes contre le Mouvement de libération socialiste des Erythréens EPLF. Lors de cette offensive les soldats déchirés et résignés de l'ERG firent tomber sur les Erythréens épuisés après tant d'années de lutte un orage mortel sans toutefois pouvoir vaincre et tuer tout le monde.

Déjà avant le voyage avec le *Concordia Tadj* ce pays nous avait semblé mystérieux et un peu inquiétant. Plus de deux ans auparavant nous étaient parvenues à Zurich le même jour deux lettres d'Ethiopie pour nous annoncer la mort subite de Thaddeus; une des lettres émanait de la délégation suisse d'Addis Abeba, l'autre fut le rapport détaillé d'un médecin polonais et de sa femme qui travaillaient dans un hôpital public à proximité de Makalle dans la province du Tigré. Très

peinés par la brusque mort de leur estimé collègue, ils écrivirent que, lors de son retour après une convocation de l'administration provinciale à Makalle, il s'était senti mal dans l'autocar, avait ensuite perdu connaissance, était arrivé toujours en vie à Adoua, que l'infirmier en chef, ayant immédiatement compris la gravité de son état, avait accompagné Thaddeus dans le même autocar jusqu'à l'hôpital gouvernemental d'Asmara où, cependant, on n'avait pu que constater la mort par arrêt cardiaque. Parmi les formules de condoléances, une phrase qui allait prendre une importance croissante les jours suivants nous frappa: dans ce pays on pouvait mourir brusquement sans être forcément cardiaque. Dans notre lettre de remerciement nous glissâmes une question sur la signification de cette allusion. On ne répondit pas à notre question, mais on mentionna l'existence d'une autopsie que les médecins très fiables d'Asmara n'avaient pu manquer de faire mais dont le procès-verbal n'était accessible à personne, même pas aux membres de la famille en conséquence. La suite de cet échange épistolaire allait nous rassurer. On ne pouvait malheureusement rien changer au fait, et si les choses ne s'étaient pas déroulées dans des conditions normales, l'administration et le gouverneur de la province, qui eux avaient évidemment accès à tout dossier médical, auraient tout entrepris pour l'éclaircir. Or s'il s'agissait d'un étranger de haut rang comme ici, leurs constatations ne seraient transmises qu'au seul cabinet de Sa Majesté, ce qui, compte tenu de la prudence politique du gouvernement impérial, avait l'avantage qu'aucune indiscrétion ne pouvait se produire sur le chemin de l'ambassade. Notre échange épistolaire se tarit progressivement sans que nous sachions si le collègue polonais avait ou non nourri quelque soupçon.

La délégation écrivit que par télégramme elle avait donné son accord à ce que le médecin gouvernemental brusquement décédé soit enterré au cimetière catholique de la ville d'Asmara et que son équipement personnel soit légué à une institution caritative; elle nous promit de nous faire parvenir l'argent et les papiers du Docteur Th. M. par le prochain courrier. Lorsque le paquet arriva, nous y trouvâmes les fragments d'un manuscrit, le roman « Hutskin » de Thaddeus, un peu d'argent éthiopien et suisse, mais ni papier ni lettre en rapport avec le séjour de Thaddeus en Ethiopie. Inquiets depuis notre échange avec le médecin polonais, nous posâmes quelques questions dans notre lettre de remerciement pour les efforts de la délégation et les répétâmes quand aucune réponse ne vint jusqu'à obtenir, après une nouvelle demande qui avait transité par l'administration de Berne, une lettre exhaustive d'Addis Abeba rédigée manifestement par le délégué en personne. Il nous y dit qu'il fallait accepter que d'autres informations ne pouvaient être obtenues dans la mesure où la Chambre impériale y était extrêmement réticente et qu'une délégation n'était pas habilitée à faire des observations sur place, ni en Ethiopie ni dans aucun autre pays, et qu'il le regrettait vivement dans ce cas assurément tragique et difficile à expliquer. Il ne répondit qu'indirectement à notre question sur l'absence des papiers manquants. Le bien laissé par le défunt serait arrivé dans un paquet cacheté à la délégation. En règle générale de tels envois étaient accompagnés par une lettre et une liste établies par le directeur de la police de la province, absentes dans le cas présent et non exigibles après coup.

Les choses n'avaient pas été simples pour Thaddeus, il avait trouvé l'hôpital de province à Adoua dans un état lamentable, les patients avaient été délaissés après avoir été pillés par un médecin gouvernemental sans scrupules. Son prédécesseur était parti sans laisser d'adresse avant de l'introduire officiellement dans ses nouvelles fonctions. Thaddeus nous avait écrit peu avant sa mort qu'il importait non seulement de tout rénover et de tout réinstaller, mais qu'il y avait également des « forces inquiétantes » qui s'employaient à l'entraver, fût-ce pour maquiller leur complicité précédante, fût-ce parce que certains notables avaient eu d'autres projets avec l'hôpital d'Adoua et qu'ils le menaçaient de représailles, il ne savait pas encore d'où tout cela partait et quel en était le dessein.

Asmara que nous atteignâmes ressemblait à une petite ville italienne paisible plongée dans son ambiance des fêtes de fin d'année. Sous des tonnelles ombreuses on jouait à la boccia, des femmes et des enfants proprement vêtus sortaient de l'église et s'arrêtaient devant les modestes vitrines des magasins. Notre hôtel s'appelait *Italia*, *Savoia* ou peut-être même Roma. La salle à manger à l'odeur de renfermé était peinte en mauve clair et en blanc pour son plafond en stuc. Sur le mur, sous le portrait de l'empereur Hailé Sélassié, « Leone di Judaea », avec écharpe et décorations, était accroché un portrait jauni du roi d'Italie Humbert Ier, également avec écharpe. Le maître d'hôtel dans son habit lustré aurait fait excellente figure dans n'importe quel ristorante de la côte ligurienne, seule sa calvitie de couleur bronze foncé y aurait peut-être été remarquée. Les spaghettis y étaient délicieux, le vin de la région également et les chambres, meublées de lits démodés en laiton, étaient propres.

Le lendemain matin, à l'hôpital, l'assistant appela aussitôt le médecin-chef du service des maladies internes. Le docteur Johannes W. nous inspira confiance : les gestes calmes et adroits, le parler toscan clair, la haute taille et surtout le visage mince, séduisant comme celui d'un jeune homme qui s'enthousiasme pour la bonne cause. Lorsque nous nous trouvâmes en face de lui, nous remarquâmes les mille petits plis de son visage sombre; ses cheveux frisés coupés court audessus du grand front couvraient le crâne tel un petit bonnet blanc de docteur. « C'est bien que je puisse moi-même vous entretenir de la mort de votre ami avant de quitter ce poste. Le mois prochain j'atteins l'âge de prendre ma retraite et j'irai vivre dans le village où j'ai grandi. Je vous attendais. » Il ouvrit le tiroir de son bureau et en sortit une chemise pleine de feuilles qui se trouvait sur le dessus : l'histoire de la maladie de notre Thaddeus. Il nous donna à lire un papier après l'autre, compléta le texte écrit en italien et insista surtout sur le rapport d'autopsie. Tout était alors clair. Thaddeus était mort d'une crise cardiaque. Après que nous eûmes étudié les papiers et remercié le docteur Johannes, il nous dit dans son parler d'une clarté impressionnante : « Vous avez certainement remarqué qu'un rapport histologique du myocarde fait défaut. Lui seul pourrait apporter la preuve de la cause de la mort que nous supposons. Malheureusement notre service d'histologie travaille mal et a été, à l'époque, totalement défaillant. Comme aucune fermeture des vaisseaux coronaires n'a pu être détectée macroscopiquement, malgré quelques signes d'artériosclérose sur d'autres artères, une mort par influence toxique, vous comprenez, par empoisonnement, n'est pas à exclure. Nous ne sommes pas équipés pour procéder à des examens toxicologiques. » Puis il nous

pria d'aller voir le photographe, dans le magasin de la rue principale, juste à côté de la Banco di Roma, et prit congé de nous.

Sur le comptoir du photographe nous attendait une enveloppe noire contenant douze agrandissements de l'enterrement de Thaddeus. Nous le remerciâmes de son attention et réglâmes la modeste somme qu'il nous demanda. Les photos montraient un long cortège d'élèves infirmières habillées de blanc aux visages noirs sous les bonnets blancs, le prêtre avec son missel près du catafalque et le cercueil décoré de fleurs. On pouvait même lire l'inscription sur le bandeau d'une couronne de lys blancs que l'administration de la province avait offerte. L'aide du photographe voulait nous montrer le chemin jusqu'au cimetière et nous attendait en effet devant l'hôtel lorsque, tard dans l'après-midi, nous décidâmes de nous y rendre.

Les maisons des faubourgs au milieu desquelles nous montions par de larges routes couvertes de sable rouge étaient construites en terre ; elles étaient abandonnées sous le chaud soleil, comme si elles avaient été désertées. Le cimetière catholique était orné de cyprès et d'acacias, des herbes sauvages et des aromates poussaient entre les tombes. Entre des lys rouges dansaient d'exotiques papillons, des nuées d'oiseaux bleu acier et jaune citron voletaient dans les cimes des arbres, l'air était empli de toutes sortes de fragrances et du roucoulement des tourterelles. Notre jeune guide resta en retrait et joua avec le chien du gardien. Du milieu de ce jardin féerique on pouvait voir toute la ville étincelante et très loin les hauts plateaux asmariens. Dans cette direction se trouvait le mur dans lequel, selon la coutume lombarde, étaient placées les sépultures, des tiroirs carrés, fermés par une pierre

taillée portant l'inscription. Une seule tombe était murée au mortier; on y avait écrit au charbon noir THADDEUS M. DR MED — sous le ressaut du mur un verre d'eau avec une rose fraîche.

On nous conseilla d'aller voir signor Amadeo, le tailleur de pierres. Celui-ci, un vieil homme fort des Abruzzes, était assis, perdu dans ses pensées, dans son atelier, juste derrière le mur du cimetière. « C'est bien que vous soyez venus. Je suis resté seul et je ne vais plus continuer longtemps. Sans ma Napoletana ça fait longtemps que je ne serais plus ici. » Tandis qu'il versa de la poussière de café dans le miracle en nickel, qu'il alluma la petite flamme, disposa de petites tasses et versa sur une soucoupe un peu de sucre contenu dans un sac en papier, il dit de sa situation ce qui lui semblait nécessaire. La femme morte depuis longtemps, les enfants en Italie, lui-même seulement là encore pour achever les travaux commandés, puis il allait partir. Après quoi il nous montra la plaque de marbre gris qu'il avait choisie, il sembla soulagé de recevoir notre accord, y compris pour les lettres auxquelles il avait pensé et pour le prix. Il inscrivit la date de naissance sur un bout de papier d'emballage et glissa celui-ci sous la plaque de marbre. Après que nous eûmes payé, il nous serra la main à chacun, s'assit sur son tabouret et se mit au travail. (Plus tard, à Zurich, nous recumes une lettre d'Asmara contenant une photographie de la tombe avec la plaque de marbre et la nouvelle que signor Amadeo était décédé.)

Au moment de retourner vers la maison du gardien, le soleil disparut derrière les montagnes et le ciel resplendit d'une couleur dorée; puis ce fut la nuit. L'aide nous regarda d'un air avide lorsque nous prîmes congé du gardien en lui laissant de l'argent pour l'entretien de la tombe qu'il reçut en

fléchissant les genoux. Le jeune était tout excité à l'idée de l'argent qu'il allait recevoir et ne cessait de parler. Lorsque dans le faisceau des phares apparut au beau milieu du chemin un baluchon noir, il s'écria : « Un chien mort. Ce n'est pas bon. Roule dessus ! » Ce qui gisait là était un enfant nu. Nous nous arrêtâmes et regardâmes, dans la lumière crue, un être informe aux petites jambes grêles, au ventre gonflé et à la tête qui se balançait, se réfugier dans l'obscurité d'une case. Les rues désertes de l'après-midi grouillaient maintenant de figures bizarres, d'enfants nus affamés et de mendiants en haillons. Ici et là une femme enveloppée de tissu blanc, penchée en avant sous le poids d'une cruche de terre qui semblait lui briser le dos, montait le chemin à travers la misère des faubourgs.

Afin d'avoir tout vu de ce qui pouvait nous rappeler Thaddeus, nous décidâmes d'aller à Adoua le lendemain. mais il faisait déjà sombre lorsque nous parvînmes à la bifurcation de la route menant à cette ville. La lumière verte d'une auberge, tedi beit, sur un bâtiment proche d'une baraque nous encouragea à demander une chambre pour la nuit. La Signora était enchantée. Elle nous dit qu'on préparerait aussitôt les chambres et nous invita à nous asseoir au bar en attendant. Nous prîmes place à une longue table où nous rejoignit bientôt la Signora, une belle Erythréenne d'environ quarante ans, drapée dans un doux tissu blanc en mousseline de coton et un chèche étroitement noué dont la lisière dorée ceignait son haut front bronze sombre. Elle regarda fixement G. en se taisant. Un sourire passa furtivement sur son visage, elle se recula dans son siège et releva le tissu qui couvrait ses épaules. « Je vous connais, je vous ai vue ici, chez moi. Vous avez souvent été là. Vos yeux, votre front. » Elle posa ses

longs doigts sur les mains de G. et se mit à raconter d'une voix douce et raugue à la fois : « Je sais, ce n'est pas la peine de me le dire, vous avez les mêmes parents que le docteur Thaddeus en qui nous avons placé tant d'espoir. Tous nous l'avons aimé. Il était chez moi tous les soirs et il a beaucoup bu de mon vin rouge. Les gens étaient très tristes. » G. eut juste le temps de dire que Thaddeus était son frère avant que la Signora ne disparût dans la cuisine et nous laissât seul jusqu'au moment où nous pûmes prendre possession de nos chambres. Après le repas, au moment où les filles dans le bar se mettaient à parler avec les clients, les patients de Thaddeus vinrent nous trouver à notre table. Un vieil homme remercia la sœur du médecin qui l'avait guéri, puis un autre, une vieille femme, une mère avec deux enfants. Ils entrèrent sans rien dire, serrèrent la main de chacun de nous et prononcèrent quelques mots de remerciement pour le bon médecin qui n'avait été là que trop brièvement, bien trop brièvement, pour les guérir tous. La Signora apporta une autre bouteille de vin et sourit d'un air mystérieux lorsque nous lui demandâmes pourquoi tous ces patients se souvenaient après un temps si long de leur médecin.

Le rituel funèbre avait été mis en scène de façon grandiose. Thaddeus vivant, l'aventurier sauvage qui se vouait, brûlant d'impatience, à ses passions, avait disparu derrière l'image paisible du bon médecin. Drapé dans la tristesse de ses patients pleins de gratitude, il reposait tout en haut, dans le verger doux et odorant de Dieu. Que nous le gardions, émus, dans notre cœur.

Les couples du bar s'étaient retirés dans les chambres de l'auberge lorsque la Signora revint à notre table. Elle tendit à G. une photographie de Thaddeus, assis à notre table, en costume tropical blanc, les yeux de braise sombres si différents des yeux clairs de G., fixés sur une fille merveilleusement belle. Elle était drapée dans le voile blanc érythréen et le regardait, rayonnante. « Nous ne savons pas comment elle s'appelait, dit la Signora. Elle était là tous les soirs. Maintenant elle a disparu. Elle est — abbandonata e disperata. C'est pourquoi nous lui avons donné le nom d'Erythrée. Elle est désespérée. Mais elle va revenir. »

Le générateur faiblit, les ampoules électriques s'éteignirent, se rallumèrent, dispensèrent une lumière rougeâtre vacillante. L'auberge était plongée dans l'obscurité lorsque nous traversâmes la cour pour aller dans nos chambres. Derrière les murs de terre « mille et une nuits ». (Pier Paolo Pasolini a choisi pour son film *Mille e una notte*, un couple d'amants amhariques pour montrer que jeunesse et beauté étaient irrésistibles et que l'amour ne sombre jamais. Mais Pasolini est mort.) Erythrée reviendra-t-elle?

Il n'est pas de lieu plus paradisiaque dans tout le haut plateau que la colline où se trouvait à l'époque l'hôpital d'Adoua. De loin les baraquements n'ont pas l'air mal. Mais en réalité ils sont en ruine et le sol est jonché de détritus jusqu'à hauteur de genou. Pas âme qui vive. Dans le bois d'eucalyptus un gazon dense avec des fleurs rouges, bleues, jaunes et blanches, ici et là des sources limpides qui se rejoignent pour former de petits ruisseaux et de petites cascades qui chantent. Très haut derrière la colline verte s'élèvent les pentes de la montagne où poussent de maigres buissons. Elles donnent l'impression d'enserrer la vallée d'Adoua.

Depuis toujours Adoua a été le lieu du vain espoir. Après la défaite en 1896 de la troupe italienne d'invasion lors de la bataille d'Adoua, l'empereur éthiopien Ménélik II vendit la

province d'Erythrée à l'Italie vaincue. Jusqu'à leur départ forcé en 1941 les Italiens ont régné sur cette colonie. Dix ans après notre première visite, les malades d'Adoua attendaient toujours un médecin susceptible de les guérir. Aujourd'hui encore Erythrée n'est pas revenue.

Les Aventures de Monsieur Hutskin, tel est le titre des feuilles que Thaddeus nous a laissées. Monsieur Hutskin ou Mister H., ou seulement Hutskin — a été son compagnon fidèle. Aucun des deux, ni Hutskin ni son auteur, n'a atteint son but. Hutskin par le seul fait que son histoire est sans cesse interrompue. Du papier jauni, des lettres pâles et irrégulières d'une machine à écrire de voyage avec de nombreuses corrections à peine lisibles. A la fin d'une page les dernières lignes tirent vers le bas. La page suivante n'existe pas. Le voyage aventureux redémarre à chaque fois à un autre endroit. A Bornéo, en Timor, en Espagne, une fois à Paris. Impossible de connaître le but, parce que celui-ci est l'inatteignable, la racine la plus profonde des enchevêtrements, la source des événements bizarres ou tragiques auxquels Hutskin s'expose. Il semble échouer, perdre, mais des passions qui renaissent le jettent au milieu de nouvelles complications, il ne peut sombrer parce que son désir inassouvi lui interdit toute quiétude. Froid comme Phileas Fogg, un Lazare écorché vif, un aventurier habile et tenace en costume tropical blanc, la cigarette au coin des lèvres, avec, dans l'arrièresalle du bar, une femme belle à en mourir, tandis que devant lui ses assassins vident leur dernier verre d'alcool.

Les dernières feuilles contenues dans le paquet de la délégation ont pour lieu d'action la cour d'un marchand en gros et magnat de province chinois au bord d'un des grands

fleuves du Kalimantan (partie Sud de Bornéo). Apparemment il s'agit de souvenirs de notre Thaddeus. Mister H. cherche à libérer la fille que le Chinois a enlevée aux Dajaks et qu'il tient captive dans sa cour, et à la ramener à son peuple. C'est le seul espoir de libérer les Dajaks de la domination chinoise régulièrement exercée grâce à l'arme de la variole noire. Hutskin a compris que les Dajaks du fleuve répandent la maladie mortelle dont ils sont porteurs parmi leurs parents qui, ne se doutant de rien, les accueillent toujours chaleureusement. Il s'agit donc de fournir aux Dajaks des montagnes une assistance médicale, de les vacciner et de les mettre en garde contre les visiteurs qui leur apportent la mort. Mr. Hutskin fait plusieurs fois le voyage dangereux sur les rapides. Lorsqu'il enlève finalement la prisonnière, le moteur de son bateau cale au milieu des rapides. Il ouvre la caisse à outils pour réparer le moteur. Dans la caisse se trouve un serpent à la morsure mortelle. Le serpent s'enroule autour de son bras. Le récit s'arrête là. Sur la dernière feuille il y a une note: « Le Chinois s'appelle Hsi Shu, la fille prisonnière E. » (H. S. sont les initiales de l'empereur éthiopien Hailé Sélassié. Le E. serait-il celui d'Erythrée ? Thaddeus aimait jouer avec les mots et les lettres.)

Ce qui est certain c'est que Thaddeus, plus de dix ans avant sa mort, a contracté la variole et a failli en mourir lorsque, en tant que médecin gouvernemental indonésien, il a combattu l'épidémie.

Je crois que Hutskin vit toujours. L'homme qui s'est fixé l'inatteignable comme but, qui est un amant passionné, froid, avec vin et cigarette, usé et malade comme Lazare. Où il surgit, derrière les forêts, par-dessus les rapides, il recherche la belle, la désespérée, la si souvent trahie, sa révolution aimée.



## Trop de diables dans ce pays

Sitôt que la vallée s'ouvre, que les montagnes reculent pour céder la place aux champs et aux villages, le voyageur se sent soulagé; il est arrivé et en sécurité. Les routes abruptes et les chemins encaissés sont derrière lui. Or il existe des vallées où soudain peut surgir un obstacle. Un cône d'éboulis noir volcanique. Ou, comme dans le Tigré, une paroi déchiquetée de roches brunes et dorées qui telle une coulisse de théâtre se glisse latéralement dans la vallée, majestueuse, étrange et menaçante. On n'a pas envie de rester.

Le village d'Adigrat est construit au pied du mur des roches. Il se peut que le souvenir d'une vallée soudain transpercée, contre toute attente, par un gigantesque corps étranger, l'image d'un paysage inhospitalier et inquiétant, ne se soit rattaché que plus tard au souvenir de notre visite d'Adigrat. (Cependant quelques lettres jaunies que j'ai gardées attestent que nous avons bel et bien passé la nuit dans ce village.)

C'est à Adigrat que vivait le couple de médecins polonais qui nous a informés de la mort de Thaddeus. Il n'y avait pas grand-chose à dire de lui, de sa mort et de sa tombe. Le couple de Polonais était poli, leurs paroles et leurs gestes parcimonieux. Les émigrants expulsés, privés de droit, ont partout du mal à reprendre pied, à trouver une nouvelle patrie. C'est Sa Majesté l'empereur qui les avait appelés dans le Tigré. Considérés par les autorités comme des esclaves importés qualifiés pour guérir, vénérés par la population comme détenteurs de la monstrueuse magie de la médecine européenne, persécutés par les implorations des malades et des chroniques, les deux médecins ne pouvaient se laisser aller à penser à la terreur de leur passé ou à l'espérance en quelque avenir. A tout moment le royaume dans lequel ils s'étaient réfugiés pouvait se briser tel un radeau vermoulu. Ainsi acculés, ils étaient comme éteints. Et ce qui leur arrivait jour après jour était d'autant plus dramatique.

Récemment la femme s'était rendue à Asmara pour faire des achats de Noël. Au retour le car fut attaqué par des brigands. Cela s'était produit dans un de ces chemins encaissés, non loin d'Adigrat. Les brigands avaient posté des guetteurs en haut des collines. Ils laissèrent entrer les voitures et les camions venant d'Asmara dans la gorge et les bloquèrent avec un barrage jusqu'à ce que tout le chemin encaissé fût rempli. Puis ils leur coupèrent le retour avec un second barrage. Les voyageurs furent poussés par de joyeux jeunes garcons armés de pistolets-mitrailleurs dans une gorge latérale tel un troupeau de vaches. Là, on leur prit leurs portefeuilles, leurs porte-monnaie et leurs montres. La doctoresse se bagarra avec un des voleurs parce qu'elle ne voulait lui laisser son alliance en or qui avait été bénite dans sa patrie polonaise. Le garçon la menaça de lui couper le doigt jusqu'à ce que le chef des voleurs décidât qu'elle pouvait la garder. Les prisonniers durent ensuite enlever leurs chaussures; les brigands les emportèrent et disparurent. Il fallait des heures aux passagers pour avancer sur ce terrain épineux et jonché de cailloux coupants afin de regagner la route principale où ils retrouvèrent leurs véhicules, pillés, mais prêts à partir.

« Naturellement les gendarmes ont pendu trois ou quatre brigands », dit la dame d'un ton pleurnichard. « Là-bas, sur la place devant la caserne, les potences étaient prêtes dès le lendemain. Cela ne sert à rien. Ils ne se donnent même pas la peine de chercher dans les montagnes, ils attrapent quelques garçons sur le marché et les pendent. Sa Majesté, le Lion de Judée, comme ils l'appellent, fait ce qu'elle peut. Mais que voulez-vous faire avec des gens pareils! La police de l'Etat n'est pas mieux. » « Tu ne devrais pas dire ça, mon enfant », remarqua le docteur. Afin d'effacer les paroles imprudentes de son épouse, il nous fournit un récit objectif. Tant que les vautours planaient au-dessus des potences, lorsque le temps est sec parfois pendant quinze jours ou plus, il n'y avait pas d'attaques, les routes du pays étaient sûres alors « comme chez vous en Suisse ». Car les bandits étaient à ce point superstitieux, incultes et arriérés, comme les pauvres qu'ils étaient, qu'ils voyaient dans les vautours les serviteurs du diable. On dit ici : « Si les vautours crient au-dessus de la caserne, il va y avoir un malheur. » Il leur fallait donc attendre avant de faire une autre attaque.

Tout aussi aventureuse fut l'histoire de leur départ forcé du grand hôpital bien équipé à Makalle, la capitale de la province, pour s'exiler ici, à Adigrat. Une bonne fée, qu'ils appelaient la princesse, les y avait « retenus ». Presque chaque jour ils avaient reçu quelque encouragement, quelque grâce princière. « Te souviens-tu », dit le médecin à son épouse,

« que j'ai pu apporter personnellement le sirop contre la toux à la résidence et que le majordome m'a donné une écharpe qu'elle avait elle-même brodée ? » Un personnage sombre, un seigneur dont ni l'un ni l'autre ne voulaient dire plus mais qu'ils appelaient ensuite ras Ismael non sans faire comprendre qu'il s'appelait autrement, commença ses manigances. D'abord fut sapé le mariage heureux de la princesse, sa petite fille adorable enlevée et mutilée. Dans sa douleur elle se brouilla avec son époux qui, lors d'une partie de chasse, la perdit aux cartes contre le sombre ras. Dans sa peine elle prit pour amant un autre ras. Celui-ci, qui portait le titre impérial de ministre de la Santé publique, avait le dessein de mettre la main sur les hôpitaux soutenus par la princesse pour la lier à lui, puisque la suite de son ascension sociale dépendait de sa réussite à obtenir les faveurs d'une femme très haut placée, la princesse Aida — un jeu risqué et dangereux à cause de ses nombreux amants influents, dans lequel la princesse pouvait lui être utile tant qu'il se l'attachait par sa mainmise sur les cliniques et les hôpitaux.

Un éclat romantique sur le destin des deux Polonais malheureux. Leur folie d'émigrants fut étrangement partagée par l'infirmier en chef, un jeune homme entreprenant. Il nous raconta en aparté une romance de gouverneurs et de princesses dans laquelle il croyait jouer un rôle. A son désir d'une promotion s'opposait une intrigue derrière laquelle semblait se trouver également la princesse Aida. Sa préférence pour l'école de médecine de Gondar était en effet notoire. Lorsqu'il se rendit compte de notre scepticisme, sa voix se mit à trembler, il eut du mal à s'empêcher de pleurer. Il se détourna et dit d'une voix à peine audible qu'il avait espéré que nous intercédions pour lui là-haut.

Longtemps avant d'atteindre la capitale Addis Abeba, la « Fleur Nouvelle », comme l'avait appelée son fondateur Ménélik II, nous savions que chaque Amhara avec lequel nous pourrions parler suivait sa propre folie féerique de l'issue de laquelle dépendaient carrière, richesse et même bonheur intime et conjugal.

Pendant plusieurs jours nous étions accompagnés par un étudiant qui faisait le guide. Il parvenait ici et là à convaincre un prêtre copte de nous ouvrir, en échange d'une offrande, son sanctuaire. Chaque soir nous dormions dans un tedi beit différent. Les bars à vin que l'on trouve dans chaque village amharique sont appelés tedi d'après le vin de miel doux et âpre. On les reconnaît à la lanterne verte, ils sont dirigés par une Madame érythréenne, et pleins de filles qui s'occupent de cette façon-là pendant quelques années avant de se marier. Après le dîner, l'étudiant voulut que nous lui donnions cinq dollars parce qu'il trouvait absolument charmante une des filles. Les deux revinrent assez vite. La fille pleurait en silence parce que notre accompagnateur — qui s'en vanta en ricanant — lui avait fait mal. Emoustillé par son succès, il demanda une autre bouteille de bière. Dans son humeur relâchée il se mit à nous parler de la vie éthiopienne. Les arts amoureux de la princesse étaient tellement raffinés et ensorcelants que les luttes, les jeux de pouvoir et les assassinats de ministres et de gouverneurs n'avaient d'autre but que d'atteindre à ces exquisités amoureuses. Lui-même espérait, grâce à sa jeunesse et sa constitution robuste, s'élever un jour jusqu'à occuper de hautes fonctions, il devait s'entraîner assidûment en vue de ce moment, mais il n'avait pas encore réussi à être admis dans la chambre de la plus modeste des princesses. Cet aveu rendit le jeune homme triste et soudain très fatigué, si bien qu'il s'allongea sur le banc de bois de l'auberge et qu'il s'endormit.

Ce ne fut que bien plus tard, dans le Sud, dans la province de Kaffa, que la princesse Aida, qui jusque-là avait hanté sans défaillir tous les romans, devint réelle. Un vieux Libanais distingué, dirigeant une plantation de café, nous avait invités à venir prendre le thé. La plantation lui appartenait à elle; vingt-cinq ans auparavant elle l'avait nommé administrateur du bien en remplacement de son frère mort à son service. En dépit de tous les témoignages de sa faveur, pour le remercier de l'exploitation sans faille de la propriété et de la somme annuelle versée en or et déclarée officiellement dans la comptabilité, elle ne lui avait jamais encore donné la permission de faire un voyage à Beyrouth qui constituait son plus cher et, comme il le précisa dans un français classique, dernier désir de sa vie sur cette terre pécheresse. Une photographie dans un petit cadre en or montrait une dame d'âge mûr en robe de soirée blanche et colliers de perles avec des veux un peu globuleux. Sa propre signature au-dessus du lustre au milieu du plafond de son salon exprimait de l'énergie. Le vieil homme avait les larmes aux yeux. « N'est-elle pas magnifique, n'est-elle pas belle », dit-il avant d'embrasser le verre sur la photographie à l'endroit où les pieds de Son Altesse disparaissaient dans des chaussures vernies noires et de la reposer sur son bureau. Dans la voiture nous nous efforçâmes d'attribuer les larmes du très vieil homme à la nostalgie de son pays. Mais nous savions qu'il avait pleuré dans la soumission de son amour pour la princesse. Plus jamais il ne reverrait son Liban tant aimé

Dans la province de Kaffa nous n'avons pas progressé audelà de Woush-Woush. Le chemin passait à travers des marécages et par-dessus des montagnes argileuses que les ondées de la saison des pluies avaient tant ramollies que les voitures se mettaient de travers et avaient tendance à glisser en crabe vers le bas. Dans les villages, des hommes et des femmes avec des enfants se mettaient à genoux et tendaient la main droite en la soutenant au niveau du coude de la main gauche comme s'ils étaient trop faibles même pour mendier. Au premier rang se trouvaient les gendarmes dans leurs uniformes souillés de boue, la carabine sur l'épaule. Chacun reçut une poignée de comprimés de quinine, les hommes en uniforme évidemment en premier. L'année précédente, disait-on, quatre-vingt mille habitants de la province dans laquelle il n'y avait pas un seul médecin étaient morts de malaria maligne.

Dans ces conditions nous acceptâmes volontiers l'hospitalité des frères Ulenstam qui administraient une grande plantation de café. Un consortium américain avait envoyé ici quelques années auparavant les deux Allemands qui avaient fait leurs preuves au Brésil. Les plants étaient en effet magnifiques, vigoureux, poussant à l'ombre des grands arbres de la forêt vierge sur lesquels les singes guérézas aux visages de moines noirs et aux crinières blanches mangeaient des petites feuilles en nous regardant d'un air paisible. Le lendemain matin nous visitâmes la plantation, l'installation pour le séchage et tout le reste. Les deux hommes avaient terminé la correspondance que nous devions porter pour eux à la ville. Ils nous préparèrent de nouveau un café qu'ils firent, selon leur manière sobre et leur culture d'hommes de la mer du Nord, très léger. La seule menace qui pesait sur la pérennité

de la plantation était la détérioration de la route. Les camions qui emportaient la récolte mettaient chaque année un peu plus longtemps; dernièrement ils avaient mis six semaines rien que pour aller à Djimma. C'est pourquoi depuis longtemps déjà les frères Ulenstam étaient obligés de renoncer à se rendre dans la capitale ou à partir en vacances. Cependant, comme leur contrat s'achevait dans trois ans, cela ne les gênait guère. En revanche, dans les conditions actuelles, ils n'avaient pas l'intention d'en demander le renouvellement. A moins que la princesse Aida se montre compréhensive, qu'elle revienne sur ses décisions — comme nous l'exposa de façon très professionnelle le plus âgé des deux Ulenstam et accueille dans son lit le jeune et ambitieux ras N. qui pourrait ainsi sans aucun doute obtenir le poste de gouverneur de la province de Kaffa, et ce ras N., par l'intermédiaire de sa maîtresse, la femme du représentant du consortium à Addis, était non seulement au fait de la nécessité de poursuivre la construction de la route de Djimma, capitale de la province, jusqu'à Woush-Woush, mais il était également en mesure, grâce à son épouse, qui était très proche, très très proche, du ministre des Finances, de trouver dans un court délai les moyens à sa réalisation.

Le vieux Ulenstam était le type même de l'entrepreneur énergique et sans scrupule tel qu'on le rencontre fréquemment à la tête d'une plantation appartenant à un consortium américain, allemand ou hollandais. Le plus jeune, le solide comptable, acquiesçait aux paroles de son frère d'un air réfléchi. Les visages au teint pâle des deux messieurs rougirent légèrement comme lorsque des play-boys d'âge mûr revivent en se souvenant leurs amours passés. D'un ton presque joyeux le plus âgé des deux résuma : « Les jeux de pouvoir

prennent leur source dans les lits des princesses. Elles constituent la réalité de notre quotidien. Nous n'en parlons presque pas. Pour vous c'est certainement intéressant. » Pour les adieux ils sortirent du coffre une bouteille d'eau de vie de blé.

Peut-être que toutes ces romances s'expliquent très facilement. Suivant l'exemple de Louis XIV lors de la mise en place de la monarchie absolue, Hailé Sélassié veillait à attirer les grands seigneurs féodaux à sa Cour par les prébendes et les fonctions afin qu'ils ne deviennent pas trop puissants dans leurs provinces et ne se mettent pas à conspirer contre lui. Sous son contrôle s'était ainsi constituée une société de Cour oisive et riche qui sombra, tout comme la cour de Versailles, dans une société de maîtresses. L'existence sans cesse menacée par la famine des paysans et des ouvriers agricoles, l'insécurité sans justice de la vie éthiopienne, les périodes de jeûne et les exercices de pénitence de la piété copte contribuent à approfondir le souci qu'expriment les visages. Or derrière ces visages les rêves prolifèrent. Le sévère empereur chrétien peut être satisfait que sa Camarilla engendre tant de fantasmes lubriques, l'opium de ceux qui portent le fardeau.

Nous avions quitté les Polonais trop tard pour pouvoir arriver encore à temps au marché de Makalle. Le voyageur hésite quelquefois à prendre congé d'une situation pesante comme s'il pouvait craindre d'emporter avec lui le dernier espoir de ses hôtes.

Le ciel de midi était d'un bleu clair presque transparent, très haut dans les airs tournaient des aigles blancs, loin en dessous d'eux des faucons de différentes tailles, guettant les nombreux campagnols leur servant de nourriture qui croisaient notre chemin. Sur le marché de Makalle ne se trou-

vaient que quelques ânes hirsutes aux expressions perdues. Pas âme qui vive pour nous dire quand aurait lieu le prochain marché. Finalement nous aperçûmes un vieux marchand dans un des stands en planches de chêne tordues. Il sortit de son cagibi, s'inclina en fléchissant en même temps les genoux et nous renseigna. Puis il nous fit signe de sa main maigre d'approcher. D'un sac de cuir il sortit un rouleau de prière, le fixa à la bordure du toit du cagibi pour en montrer toute la longueur et se mit à lire la prière en murmurant. Le parchemin était jauni et sale, la fine écriture anguleuse à l'encre noire avec quelques lettres en rouge témoignait de la facture artistique. « C'est ghèze, notre langue sacrée, que seul les prêtres connaissent, dit-il. Vous devez l'acheter. C'est mon dernier. Je dois manger. Le rouleau vous apportera du bonheur. Vous en avez besoin pour votre voyage. Si vous rencontrez un moine il vous indiquera comment prier. Moi, je ne peux pas le faire. Je suis un homme du Tigré sans instruction. Mais je dois manger. » Il se tut, comme figé. Des mouches se posèrent sur sa calvitie et sur son éparse barbe jaunâtre.

Nous ne rencontrâmes pas de moine, mais, le soir du même jour encore dans le tedj beit de Makalle, un étudiant qui était déjà au courant que nous avions acheté le rouleau. Il est authentique, estima-t-il, de l'époque du Lidj Marjam. Avec sérieux il se mit à traduire la longue prière. Celui qui l'a dite le matin, à jeun, avant le petit déjeuner, pourra compter jusqu'au soir sur la présence des archanges et de nombreux autres saints du Seigneur mentionnés dans la prière pour le défendre contre les diables. « Vous voyez les lettres rouges, si on les lit ensemble on obtient le nom de Lucifer et des autres diables qui sont à son service. Dans ce rouleau, et je peux vous assurer qu'il s'agit d'une prière forte, ils sont enfermés

au milieu de mots saints. Tant que le soleil se tient dans le ciel, les diables sont retenus. Si vous voyagez, vous devez prier chaque matin. Il y a trop de diables dans ce pays. »

Contrairement aux Eglises chrétiennes de l'Occident, les prêtres coptes n'ont jamais cherché à soumettre l'amour et le mariage à leur loi. Dès lors que la volupté est déclarée être un vice et un péché, la culpabilité et le repentir entrent dans l'âme du croyant ; la gestion avisée des indulgences procure à l'Eglise pouvoir et gain. L'Eglise amharique a fait l'économie du procédé compliqué de produire d'abord la culpabilité et la peur de l'enfer; elle a choisi la voie directe en faisant entrer à son service les esprits malins qui depuis toujours habitent les gorges et les grottes du haut plateau déchiqueté. La peur des diables pouvait être nourrie quotidiennement grâce aux infinies rivalités et razzias des nobles et des gouverneurs qui assassinaient, pillaient et violaient impunément et qui avaient donc les meilleures raisons de craindre d'être attaqués et mis en pièces par leurs rivaux envieux ou des vassaux réfractaires. Quant à l'angoisse des puissants qui dépendaient pour leurs entreprises de l'aide effective des archanges, il existait le moyen simple et souverain de pourvoir les églises et les cloîtres en terres conquises et serfs, en échange de quoi les prêtres devaient tenir la bride du Malin et de ses serviteurs par leurs prières. Le procédé fit école. Vers la fin du règne de Hailé Sélassié, l'Eglise avait acquis un bon tiers des terres éthiopiennes. Les rois, les princes de sang. qu'on appelle Lidi, les ras et autres dignitaires n'avaient même plus à essayer de renoncer à leur cruauté et à leurs comportements fascinants avec les princesses frêles, les femmes oromos opulentes et les femmes sauvages de l'Est du pays, il leur suffisait de partager de temps en temps les fruits de leur rapacité avec les princes de l'Eglise issus de leurs propres familles. De toute façon les simples gens se laissent gouverner plus facilement lorsqu'ils ont peur, lorsqu'aux serviteurs de l'Etat, aux gendarmes et aux petits exploiteurs s'ajoutent tous les vilains diables qui, à leur tour, ne peuvent être conjurés que par les prêtres, maîtres des prières qui sont en même temps leurs supérieurs séculiers.

L'étranger n'apprend pas grand-chose de tout cela, car il passe vite. Jusqu'à être accueilli par un marché. Après son voyage solitaire la rue s'anime. Il y a des hommes portant d'étroits pantalons blancs, d'amples capes sur les épaules et de longs bâtons autour desquels les bras se nouent telles des guirlandes. Des familles saintes avec âne. Des femmes, le cou maigre tendu en avant par le serre-tête qui renvoie dans le dos le poids d'une monstrueuse cruche en terre. Des groupes de jeunes hommes aux expressions menaçantes, qui portent des bâtons. Entre eux un cavalier sur un petit cheval décoré, devant lui les ouvreurs, nu-tête, brandissant leurs bâtons, poussant des cris aigus, puis les garçons et les femmes qui le suivent tant bien que mal. Derrière le village à mi-pente le marché, un grouillement dessiné en blanc dans un étrange ordre vibrant, comme si tous, dans cette presse, bougeaient sur place et que personne n'avançait.

Parfois nous nous approchions très près des marchés, laissant nos voitures là où l'on attache ânes et mulets. A d'autres moments nous essayions de nous arrêter bien avant le village pour nous mêler sans trop nous faire remarquer à la foule en nous approchant par les petites ruelles latérales. Le voyageur espère voir les gens de près, pouvoir faire un signe de tête à un vieillard digne, saisir le regard vite baissé de quelque jeune fille aux yeux de biche, sentir le contact avec les enfants qui se pressent, raides de curiosité, contre ses jambes, inspirer le parfum des épices et des résines, laisser glisser les graines entre ses doigts, le tef ou les quarante autres céréales qu'on récolte sur les hauts plateaux. Chacune différente aussi bien dans sa forme que dans sa couleur. En étant aussi près des hommes et des choses de la vie quotidienne nous pouvons percevoir avec nos sens ce qui, en passant en voiture, demeure irréel et nous renvoie dans l'étrange halluciné.

Une telle expérience du marché nous resta entièrement interdite. Pas une seule fois nous ne pûmes nous plonger dans le grouillement, nous perdre parmi la foule. Comme par magie, quelque type en uniforme surgissait, nous saluait à une certaine distance et se mettait aussitôt à nous frayer un passage. Avec un lourd bâton le guide imposé donne des coups autour de lui, pas dans le vide, au contraire, il cherche à atteindre les têtes, les dos, les bras et les jambes. Comme la foule est très dense, il réussit souvent à donner ces coups qui rendent un son sourd. Sans rien dire, sans expression particulière, seulement en lançant des éclairs à droite et à gauche, il réussit régulièrement à atteindre sa cible. Personne n'est épargné, ni les mendiants ni les mutilés, les pauvres ou les dames et les messieurs distingués, les femmes ou les petits enfants. Si nous nous arrêtons pour humer quelque melon, pour demander le prix d'une galette au miel, le répugnant gardien tourne autour de nous et agrandit le cercle des curieux à coups de bâton. Bien sûr nous essayions de nous débarrasser de ces trabans. Nous les priions de nous laisser seuls, que nous ne voulions pas d'escorte. Certains gendarmes semblaient nous comprendre mais ne se laissaient pas chasser. Ils acquiesçaient d'un air grave et nous tendaient la

main. C'étaient des mains fines, aux doigts délicats ; des yeux de saints byzantins dans un visage buriné. Il faut être de sang amharique pur pour entrer dans la police.

Le plus étrange c'est que personne ne rendait les coups. Les hommes qui portaient également un bâton posé sur l'épaule regardaient comme étonnés et donnaient eux-mêmes aussitôt un coup, de préférence sur la tête d'un adolescent ou d'un enfant. Parfois ce jeu terrible se prolongeait sur trois ou quatre têtes. Pas un cri, pas la moindre réaction de protestation. C'est la peur de l'uniforme, nous disions-nous. Or sur des marchés plus petits, dans des villages qui n'étaient pas suffisamment importants pour être dotés d'un poste de police, un jeune homme allait occuper le rôle de notre accompagnateur agressif, il était tout aussi impossible de s'en débarrasser et tout comme pour le policier on ne lui rendait pas les coups. Du moins pas tant que les distingués étrangers étaient présents.

Les Amharas connaissent la cruauté. N'est un lutteur que celui qui parvient à prendre l'arme de l'adversaire pour le tuer aussitôt avec celle-ci. Les paysans qui labourent les champs de tef avec leur charrue tirée par deux bœufs doivent rendre quatre cinquièmes de la récolte au propriétaire terrien qui, en plus, prélève l'impôt de l'Etat. Les serfs ne reçoivent leur part qu'après la récolte, mais le propriétaire a le droit de chasser ses ouvriers à tout moment — le moment propice étant celui juste avant les moissons quand ils ont travaillé pendant une année sans salaire. Où des paysans se révoltent les gendarmes arrivent pour les massacrer. Aucune des innombrables révoltes de paysans en Ethiopie n'a été couronnée de succès. Leurs chefs ont été fusillés, décapités ou pendus. Là, où le haut plateau devient aride, désertique, vers

l'est, nous avons vu des villages de misère avec des paysans qui ont été chassés avant la récolte, des villages sans eau, sans terre arable, des enfants avec de petits ventres ballonnés par la faim, tous mendiants et mendiantes.

Très loin vers le sud il y avait un autre marché splendide, des troupeaux avec des gardiens parés et armés de lances de l'Ogaden, des femmes oromos dans leurs vêtements de cuir et une foule compacte de paysans amhariques du haut plateau, fiers et inapprochables dans le pays conquis, le front divisé par le pli vertical du souci. Mes compagnons avaient renoncé et m'attendaient plus loin sur la route où les gens du marché entamèrent en cortèges de plus en plus serrés le chemin du retour. Je voulais essayer une dernière fois de me plonger dans le grouillement du marché. Un jeune homme élancé, habillé à l'éthiopienne, me serra la main, me salua en anglais et s'empara, l'instant d'après, du long bâton d'un adolescent en train de me regarder d'un air étonné. D'un geste rapide il abattit le bâton sur l'épaule de l'adolescent désarmé qui, sans broncher, envoya son poing sur la tête d'un petit garçon. Le petit tomba sans crier, se remit debout et disparut dans la foule. Je réussis à attraper mon accompagnateur par le poignet et à l'entraîner à l'écart.

A l'ombre d'un arbre, entre les opulents euphorbes, nous restâmes à discuter jusqu'au moment où le soleil se coucha et où nous eûmes fumé toutes les cigarettes.

« C'est notre hospitalité, je suis désolé si cela vous gêne. Sur un tel marché il y a des gens très primitifs qui ne savent pas ce qui sied, ce que l'on doit à un hôte. Non, ne dites pas cela, je suis moi-même étranger ici, mon père est en poste ici, j'étudie le droit à la faculté d'Addis, mais je connais mon peuple. Le prendre mal ?

Je suis socialiste. Je connais mon peuple. Il est vrai que les gens n'ont pas d'instruction, mais ils sont intelligents. Si vous les entendiez déposer devant le tribunal! Des juristesnés. Ils connaissent le double langage, cire et or. Peut-être savez-vous ce que c'est. L'artiste qui veut couler une petite figurine en or, par exemple la Vierge Marijam avec l'enfant Jésus, doit d'abord former cette figure en cire d'abeille, finement ciselée, le manteau, la couronne. Puis il pétrit de l'argile blanc, l'en entoure et attend que cela sèche. Avec une épine il fait un trou à l'endroit où se trouvent les pieds de la Madone et y verse de l'or en fusion. La cire fond et se perd dans les pores du moule en terre. Le discours des gens est cire, c'est ce que l'on dit : chacun peut comprendre ce qu'ils disent, tout comme on reconnaît facilement la jolie figurine en cire qui n'a pas de valeur. Le discours des gens est malléable comme la cire d'abeille. Ils disent "les choses sont ainsi, je peux en témoigner, exactement comme l'a dit Monsieur le Juge". Or si le discours simple des paysans, des pasteurs, des ouvriers agricoles sans terre ou, a fortiori, le discours de la petite noblesse terrienne, ou des dignitaires qui gouvernent les terres dont ils ont hérité, si ce discours pénètre les oreilles qui comprennent, alors l'or ressort. Le front se lisse et le cœur se dilate. On dit "non, et encore non, Messieurs les Juges mentent, Messieurs les propriétaires terriens mentent, notre témoignage s'oppose au leur, contre les exploiteurs des paysans, les violeurs de jeunes filles".

Ce double langage est plusieurs fois centenaire. Les poètes de la cour des rois cruels d'Aksoum étaient obligés de composer des laudes sur leurs maîtres. Si la louange déplaisait, le poète était congédié et s'il n'écrivait rien du tout décapité. Alors ils ont inventé le nouveau langage, cire, la cire

malléable, la magnificence, la bonté et la piété du roi, derrière elles les allusions, une prononciation fautive, des mots ambigus, l'or : le roi est cruel, il est avare, il est débauché. Notre peuple a appris la leçon. Vous savez que His Majesty s'appelle le roi des rois. Nous sommes devenus poètes. Ce que nous disons, c'est de la cire, ce que nous pensons de l'or.

Celui qui connaît les juges sait qu'ils savourent leur fonction, qu'ils font durer le procès pour entendre plus de témoins encore. Nous, jeunes socialistes, nous sourions sans rien dire et aimons notre peuple sage qui sait ce qu'est la vérité.

Le droit? Non, jamais encore un ouvrier agricole n'a obtenu le droit, *nous* l'apporterons quand l'heure sera venue. Les ras, les ministres, les gouverneurs et tous les petits princes et princesses, pour le moment rient encore, mais cela leur passera, nos gens peuvent attendre, leur discours d'or se poursuit, caché, illégalement, comme nous disons.

Vous devez comprendre. Nous, les Amharas, sommes une nation de progrès. Vous voyez, je parle votre langue, la langue de Marx et de Lénine. Nous allons les libérer, leur apporter le socialisme, la culture des nations prolétariennes. L'Ethiopie a toujours été obligée de se battre. Les princes du Godjam, les rois d'Aksoum dans le Tigré, le puissant Ménélik — notre pays s'est élargi à l'est, contre les Islamites païens, les Gallas, les Aroussis, les Afars. Nous avons dû les libérer et les protéger tous. Puis nous avons dû retourner sur les hauts plateaux et reprendre la lutte. Le Vieux Lion de Judée a même chassé Mussolini et ses fascistes. C'est un coupeur de têtes et une sangsue, mais il sait combattre. Nous le pendrons devant son palais. Aucune prière ne le sauvera, et nous chasserons tous ses conseillers étrangers et ses aviateurs suédois, nous le pendrons, comme il a pendu voilà quelques

années aux arbres de l'allée dans la capitale les généraux qui se sont soulevés. Le Vieux a été au Brésil, puis le Vieux Lion a attendu à Khartoum que son double, le pseudo-Hailé, à la tête de sa garnison, en ait fini des mutins. Alors le vrai Hailé est revenu pour frapper ses ennemis d'une patte sanguinaire.

Pourquoi moi, un socialiste, je bats les gens ? Ah, vous êtes un chrétien européen, c'est pour cela que vous ne pouvez pas me comprendre. Lénine a remporté la victoire, puis il fait exécuter le tsar. Si le tsar n'avait pas battu les paysans russes, les moujiks, si vous savez ce que c'est, avec son gourdin, quand est-ce qu'ils auraient fait la révolution, comment se seraient-ils libérés ? »

L'étudiant se tint assis très droit à côté de moi. De sa main gauche il enserra, crispé, le bâton entre ses jambes étendues. Je dus lui allumer ses cigarettes. Il regarda droit devant lui, si bien que son profil de bronze sombre se détachait sur les buissons rouges. Finalement cette fixité disparut, il lâcha le bâton et s'adossa confortablement. Un pli profond se creusa entre ses yeux tandis qu'il leva vers moi un regard suppliant. De fines gouttes de sueur perlèrent sur son front et une odeur âcre que je n'avais pas remarquée auparavant émana de lui.

« Je n'avais pas cinq ans, nous vivions alors à Addis dans un beau bungalow pour fonctionnaire. J'avais le droit de jouer avec les enfants du voisinage. Il y avait un garçon, de trois ans mon aîné. J'ai pris son ballon. Alors il m'a battu. J'ai pleuré et je suis rentré chez moi voir ma mère. Inutile de revenir avant de t'être vengé, m'a-t-elle dit. Vas-y et bats-le! Mais il était plus fort. J'ai cherché une grosse pierre et j'ai grimpé sur le mur à côté de l'entrée du bungalow de son père. J'ai attendu pendant de longues heures. Le soir, quand la voiture de son père s'est arrêtée devant la maison, mon ennemi

est sorti pour le saluer. La pierre l'a atteint à la tête. Il est tombé et a saigné comme une truie. Son père l'a porté dans la voiture. On lui a recousu la tête à l'hôpital. J'ai sauté du haut du mur et j'ai couru chez moi. Ma mère est allée dans la cuisine pour préparer une sauce particulière à la viande et au poivre rouge. J'avais droit aux meilleurs morceaux. Mon père, en rentrant m'a dit, tu es mon fils et il m'a tendu son propre gobelet avec du tedj. Le vin de miel est sucré et un enfant se souvient d'un tel jour.

Plus tard, au collège, il y a eu d'autres luttes. Avec le fils d'une Galla qui avait épousé un vrai Lidj. Il faisait deux fois mon poids. Une fois nous nous sommes bagarrés et il s'est trouvé sur moi. Il me maintenait par les cheveux et tapait mon visage sur les pierres pointues. Il m'a dit qu'il m'écraserait nez et oreilles jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus. Tous les autres nous ont regardés en riant. Puis le père français est venu et il a dû me lâcher. Je n'en ai gardé qu'une cicatrice. La voici. » Il prit ma main et l'approcha de sa joue traversée par une cicatrice en forme de longue ficelle.

« Je n'aime pas ces luttes. Ce que j'aime, c'est la boxe. Lorsque l'un des deux se trouve par terre, l'autre doit le lâcher. On compte jusqu'à dix, le vainqueur se tient debout. C'est comme cela que luttent les Américains. Les fascistes, les Italiens, étaient de véritables diables. Celui qui était contre eux se faisait descendre à coups de fusil ou de mitrailleuse. Dans une église d'Addis ils ont été peints, des diables, chassés par des archanges. Le chef des diables ressemble à Mussolini et ils portent tous des uniformes italiens.

Nous, les Amharas, nous les avons chassés parce que nous sommes de meilleurs combattants. C'est pourquoi nous devons libérer les quarante peuples de notre pays. Nous nous battrons pour eux afin qu'ils puissent enfin vivre de façon socialiste. Comme nous sommes les plus forts, nous dirons, d'accord, vous êtes à terre, mais il ne vous arrivera rien. Vous allez travailler et nous donner le tef pour que nous ayons de quoi manger, et aussi le café, les bœufs et la canne à sucre que nous allons vendre aux diables étrangers pour pouvoir construire, pour vous, les paysans incultes, des écoles, des casernes et des camps où l'on vous instruira, où l'on vous apprendra à vous battre comme les Amharas. Alors nous serons tous égaux, nous, les officiers, les ministres, les ingénieurs, et vous, les ouvriers agricoles prolétaires.

La solidarité ? Indeed, Sir. Nous, socialistes, nous sommes solidaires. Même avec les sournois Gallas. Nous les appelons Oromos, et les gens du Nord nous les appelons Tigré. Sorry, Sir. Le pays. Le pays qui appartient aujourd'hui à l'empereur et aux monastères, nous le prendrons. Nous travaillerons tous ensemble, et nous, les socialistes, nous allons tout noter pour que chacun obtienne ce dont il a besoin. Indeed, Sir, vous avez vu que personne ne fait régner l'ordre sur les marchés. Depuis l'époque des fascistes, le grand marché d'Addis s'appelle mercato. Personne n'avait le droit de voler tant qu'ils étaient là. Aujourd'hui le Lion est assis dans son palais en train de compter son argent et de prier. Il ne se soucie pas de son peuple. Sur les marchés les gens se bousculent et volent à qui mieux mieux. Indeed, Sir, vous l'avez vu : ce n'est qu'à partir du moment où j'étais avec vous qu'ils se sont tenus tranquilles et qu'ils n'ont plus pensé à voler. Sorry to object, Sir, c'est notre avenir. Nous disons : Etiopia first! »

Nous nous levâmes. Il essuya son front du dos de la main. En se penchant pour ramasser son bâton il chancela un peu. « Etiopia first », répéta-t-il en me donnant la main. Son regard glissa sur moi, fixa le sol. Je tins sa main dans la mienne, alors il me regarda, dit encore fois, à peine audible « Etiopia first », puis disparut sans bruit entre les buissons.

Ce soir-là nous veillâmes longtemps. Le socialiste amharique, la jeune élite du seul peuple africain qui a vaincu une armée d'invasion européenne étaient atteints de la supériorité de leur race. Qui peut dire si la victoire des armes sur l'armée italienne lors de la bataille d'Adoua (1896) leur a monté à la tête pour y proliférer pendant plusieurs générations ou si les maîtres coloniaux et féodaux ont à ce point maintenu dans l'inconscience leurs victimes que la folie de leurs oppresseurs a fini par les pénétrer. Gâtés par l'infection, pour longtemps ? Etiopia first. Et ensuite ?

## Ce n'est pas un bon pays pour l'homme blanc

Un diplomate suisse nous écrivit d'Alger en automne 1954 : « Vous ne sauriez choisir pire moment pour une telle entreprise. » Il s'agissait de notre premier voyage en Afrique. Le soulèvement dans les montagnes des Aurès, qui marqua le début de la guerre d'indépendance algérienne, avait fait pressentir au diplomate les événements à venir. Il voulait prévenir ses compatriotes des complications qui ne pouvaient que naître des futurs troubles. Ce continent, qui avait en apparence laissé passer la Seconde Guerre mondiale sans en être affecté, sembla enfin se mettre en chemin vers son propre avenir. C'est justement cela que nous espérions découvrir. Mais dès la première partie de ce voyage, nous étions imperceptiblement embrouillés dans cette situation douteuse que connaît l'aventurier solitaire depuis les croisades lorsque, dans ce lointain inconnu, il rencontre les nobles et fiers fils du désert.

La tôle ondulée crevassée de la piste commençait à l'époque bien avant l'oasis d'El-Goléa. Il nous fallait oser y rouler pleins gaz. La vieille Jeep sautait, dansait et s'écrasait avec un bruit assourdissant dans les trous. Au bout d'une

demi-heure environ nous nous arrêtions par un freinage en travers sur le sable dur à côté de la piste en latérite pour nous essuyer le front et retrouver le courage nécessaire à la prochaine danse sur la tôle.

Dans le jardin du commandant d'El-Goléa broutait une gazelle. Chez un commerçant nous pûmes acheter un carton de vis et d'écrous rouillés. Lorsque dans la lumière rose du soleil levant, nous cherchâmes de notre mieux à remplacer grâce au pont de réparation de l'administration les boulons et écrous que notre véhicule tant secoué avait perdus, si bien que la caisse n'était presque plus solidaire du châssis, nous découvrîmes un homme élancé vêtu d'un pantalon noir de spahi battant dans le vent en haut d'une dune dont l'ombre arrivait jusqu'à nous. Pendant tout le temps qu'il approcha de nous en se présentant avec quelque ironie comme M., voyageur de commerce dans les régions désertiques de l'Afrique, il fut secoué d'éclats de rire irrépressibles. La veille, en nous voyant arriver, il avait remarqué que la caisse de notre Jeep avait quelque mal à se maintenir sur le châssis, et s'était imaginé que la caisse de tôle allait atterrir, avec nous-mêmes cramponnés au volant, dans le sable à côté de la piste, tandis que le châssis au moteur pétaradant allait se garer, nu et effronté, devant l'état-major. Monsieur M. avait en même temps imaginé la tête du commandant, ce qui l'avait amusé encore bien après. Ce monsieur avait l'habitude de dire qu'il avait déjà vécu, avant que cela n'ait lieu, tout, absolument tout, ce qui pouvait se produire dans le Sahara. Mais une Jeep de l'armée lancée à pleine vitesse, sans personne au volant, avec une plaque suisse : voilà enfin quelque chose de nouveau!

Monsieur M. devint notre ami. Il était français, elle hollandaise. Ils s'étaient mis ensemble pour sillonner jusqu'à la fin de leur vie les pistes du Sahara. Les deux aimaient rire, bien que son visage mat autant que celui de sa compagne fussent marqués par le même trait mélancolique. Il conduisait une Simca marron, une voiture légère de ville sans le moindre équipement pour le sable. Le soir, au restaurant, il y eut une exposition sur une des longues tables des excellents livres d'art publiés par les éditions Skira que l'on pouvait commander chez M. Comme aucun acheteur ne se manifesta, ce à quoi on devait s'attendre, les livres furent très vite remis dans leurs cartons. Nous restâmes alors ensemble pour apprendre lequel des vins algériens ne perd pas son bouquet fruité dans le Sahara et par quel côté et à quelle heure il faut entrer dans Tombouctou : de l'est, par les dunes, une heure avant le coucher du soleil quand les fleurs rouge feu des acacias flamboyants plantés le long de la route d'accès s'embrasent. C'était là un des points fixes dans la vie de nomade de nos nouveaux amis.

Bien que les deux n'eussent rien raconté de ce qu'ils avaient fait avant, nous eûmes le sentiment — quand nous dûmes repartir au bout de trois jours — de les connaître un peu. M. s'était battu dans l'unité du général Leclerc composée de volontaires gaullistes recrutés au Tchad pour avancer vers le nord et attaquer par le flanc la division blindée du général Rommel. Elle aussi avait combattu dans quelque front de la résistance antifasciste. Lors des années de guerre froide ni l'un ni l'autre ne parvinrent à trouver un sens dans une existence bourgeoise et décidèrent donc de se retirer dans le Sahara.

Dans la mesure où nous étions animés par des raisons similaires, nous ne savons pas si ce qui nous était commun fondait notre amitié ou si, à l'inverse, notre sympathie nous conduisait à attribuer à leur vie nomade des motifs que nous pouvions partager. Quelques années plus tard nous les rencontrâmes à nouveau. Nous étions dans la douleur d'une perte et étions partis seuls le soir de Sambailo en Guinée. Tristes, nous partîmes dans la nuit, en direction de Dakar. La large route était couverte d'une très importante couche de poussière blanche qui restait suspendue dans l'air frais de la nuit tel un épais brouillard puant. De temps en temps notre voiture s'enfonçait dans quelque trou empli de plus d'un mètre de poussière. Il était presque minuit lorsque nous arrivâmes dans la petite ville de Tambacounda. La lumière de l'auberge n'était pas encore éteinte. Les M. s'y trouvaient à boire du vin, comme s'ils nous avaient attendus. Aussitôt ils se mirent à raconter. Ils venaient de Dakar, c'était le début d'un nouveau voyage, cette fois-ci avec un minibus Volkswagen bien équipé. Il avait réussi à étendre son activité de représentant de commerce sur tout le Sahel au sud du Sahara. L'envie de voyages insensés se manifesta de nouveau et notre tristesse devint suffisamment légère pour être entraînée dans l'inconnu.

(La première rencontre avec M. avait eu pour conséquence l'achat, à Ghardaïa, de pantalons turcs noirs tels qu'il les portait. Ce vêtement permettait aux officiers français en service dans les territoires occupés du Sahara d'exprimer leur conviction et leur désir de faire partie du pays. Habillés de la sorte, nous reçûmes les félicitations de l'officier auprès duquel il faut déclarer le départ de tout véhicule partant seul. Honteux, pour le coup, nous rangeâmes notre accoutrement

de héros dans un sac que de In Salah nous expédiâmes en Suisse avec d'autres affaires inutiles.)

La piste est balisée de petits tas de pierres, à intervalles réguliers de cinq ou de dix kilomètres. Dans les regs où il n'y a pas de pierres l'armée a placé des fûts d'essence emplis de sable. Rien, hormis les traces des camions, ne défigure l'immensité du désert. La plaine du Tademaït est jonchée de pierres anguleuses de la taille d'un poing — noires, quand on roule en direction du sud, contre le soleil, rouge brique quand on regarde en arrière. Rien ne pousse ici, pas d'herbe, pas de buissons. La nuit les étoiles y sont plus étincelantes que nulle part. Parfois une lumière apparaît à l'horizon, le faisceau d'un camion semble s'approcher. Le faisceau monte dans le ciel. Il n'y a que dans le Sahara où l'on peut voir, lors des nuits claires de l'hiver, se lever une étoile juste au-dessus de l'horizon. Le jour, l'air sec est plus trompeur encore. Une colline que l'on devrait pouvoir atteindre rapidement à pied se trouve à trente kilomètres. Les pâles paysages marins des mirages apparaissent vers neuf heures du matin et ne disparaissent que lorsque le soleil se couche à l'ouest. Au début de la montée dans le Hoggar on trouve d'immenses sculptures d'Henry Moore formées par les vents de sable. Dans cet isolement, soudain une plaque de tôle sur un tube d'acier : « Ici vous passez le tropique du Cancer. » Le Sahara devient géographie; on vient de se l'approprier.

Dans le Hoggar les nuits étaient froides. Au crépuscule nous cherchions un endroit pour camper jusqu'à trouver celui choisi par une gazelle pour passer la nuit. Nous faisions partir l'animal délicat qui nous avait montré le creux le plus à l'abri du vent. Au sud de Tamanrasset l'air devenait plus

chaud. Des herbes et de petits acacias y poussaient dans le lit sec des fleuves qu'on appelle oueds. C'est dans ces oueds que nous nous attendions à la première rencontre avec les Touaregs, les seigneurs du désert. Lorsque nous vîmes quelques chameaux brouter non loin de la piste, nous nous arrêtâmes.

La démarche des deux jeunes hommes qui vinrent vers nous de nulle part était rapide, mais ne trahissait aucune hâte. Tandis que les enfants des nomades ne bougent pas autrement que les enfants européens, les hommes adultes se tiennent raides et penchés en avant, leurs bras sont serrés contre le corps et les jambes s'avancent loin comme les pistons d'une machine. Les deux jeunes étaient vêtus de sortes de tuniques amples et portaient des chèches blancs. Le plus grand des deux, manifestement le plus âgé aussi, portait le chèche de sorte à se voiler le visage et le nez, ne laissant apparaître que ses yeux sombres et profonds. Le plus jeune, dont le visage brun clair n'était pas voilé, se chargea de nous saluer. Nous comprîmes assez vite qu'il voulait que nous les suivions jusqu'à leur camp. C'est avec le plus grand plaisir qu'il se coinça entre nous sur la banquette avant. Après avoir contourné un cordon de dunes, puis un second, nous découvrîmes, à l'entrée d'un oued à sec, les tentes ; la plus belle, l'habitation du chef et de ses femmes, à une place plus élevée.

Non loin de celle-ci, le chef, qui portait un chèche couleur indigo, fit installer notre campement, un demi-cercle de peaux tannées rouges entouré d'un brise-vent fait avec la même matière noble. Après quoi il nous invita à prendre un thé. On cherche d'abord à obtenir de belles braises pour faire bouillir l'eau dans la théière, le thé vert est ensuite porté trois

fois à ébullition, à chaque fois on y ajoute un autre morceau de sucre que la première épouse du chef conserve dans un sac de cuir. Une fois seulement que tous les invités et tous les hôtes ont bu chacun trois petits verres de ce liquide sucré et chaud, la conversation peut commencer.

Afin de pouvoir inviter nos hôtes à notre tour, G. avait inventé notre propre cérémonial du thé qui, malgré nos récipients en métal, les morceaux de sucre carrés et le réchaud à essence, fut bien accueilli. Seuls les hommes adultes étaient venus. Le soir les jeunes filles apportèrent à leurs invités de grandes calebasses contenant du lait de chamelle. Il est probable que la tribu entière ce soir-là dût jeûner. Le gardien de troupeau Youssouf qui nous avait conduits jusqu'au camp, resta près de Frédéric. Apparemment il ne savait pas où passer la nuit. Lorsque les feux commencèrent à s'éteindre, il essaya de trouver un endroit où dormir. Il s'accroupit devant une tente dans le sable, sans toucher à la natte, et se mit à se promouvoir avec des roucoulements. Les femmes ne lui prêtèrent guère attention, elles relevèrent un peu plus leurs voiles et disparurent dans l'ombre noire de la natte installée du côté du vent. Puis il sembla rencontrer quelque succès. Son visage apparut, clair au milieu de son voile bleu-noir, dans la lumière de la lune qui montait dans le ciel. Youssouf rampa, ou plutôt se roula, auprès d'elle. Il avait retiré son voile, ses dents brillaient. Les deux tuniques qui entouraient largement les silhouettes s'étaient presque fondues en une seule ombre quand Youssouf, tel un tronc d'arbre, roula soudain jusqu'en bas de la dune de sable. La femme l'avait chassé d'un coup de pied contre le front, juste au moment où il avait atteint la natte de la tente. Puis elle avait disparu. Frédéric le prit par la main. Dans un coin de notre campement

il se mit en boule. Avant de me coucher je vis dans le faisceau de ma lampe de poche que le visage du garçon était mouillé. Il dormait profondément en pleurant.

Une chasse à la gazelle devait clore solennellement, le lendemain matin, notre visite. Quelques enfants étaient venus démonter et ranger les nattes de cuir de notre campement ; le chef se tenait à côté avec ses deux fils aînés. Ils regardaient vers l'ouest, immobiles. Jusqu'à l'horizon les dunes brillaient d'un rose d'abricot dans le soleil levant. Je sortis mon fusil de chasse, dessinai une gazelle sur mon bloc-notes, m'approchai de nos hôtes et leur tendis la feuille. J'eus l'impression que les yeux du vieux se mettaient à briller. Puis les trois hommes s'éloignèrent de cette démarche faisant de leurs cuisses les pistons d'une machine silencieuse. Nous nous entretînmes pour savoir ce que ce retrait pouvait signifier quand les hommes, comme s'ils avaient compris, descendirent la dune, plus lentement cette fois-ci, dans une attitude très solennelle. Ils s'étaient parés de voiles violet sombre au-dessus desquels leurs yeux aux paupières maquillées de noir regardaient le lointain. Chacun tenait un sabre dans la main gauche et le vieux avait appuyé sa main droite sur le pommeau d'un poignard qu'il portait à la ceinture.

Nous avons dû présenter un drôle de spectacle lorsque nous nous trouvions enfin tous installés dans la Jeep. Sur la banquette arrière il y avait le vieux, appuyé sur le pommeau de son sabre, à côté de lui ses fils dont les larges tuniques battaient à droite et à gauche dans le vent, G. était au volant et moi à côté d'elle avec le fusil de chasse entre les genoux. La veille déjà, lorsque nous avions découvert les chameaux, nous nous étions dit qu'il n'y avait pas d'armes de chasse dans ce camp touareg. Dans les oueds broutaient paisible-

ment les gazelles, levant à peine leurs petites têtes au passage de la voiture bruyante. La gazelle dama est à peu près de la taille d'une biche, très fine, couleur sable, avec une bande claire aux bords sombres sur le flanc et des cornes en forme de lyre. La grâce nerveuse de la gazelle enchante et transforme l'immobile désert sans végétation en un jardin riant.

Sans m'en rendre compte, j'étais en train de vivre avec les fils du désert un rituel romantique. La passion de la chasse, comme je ne l'avais plus ressentie depuis longtemps, s'était emparée de moi. Les Touaregs, regardant loin devant eux, nous indiquèrent un chemin qui s'enfonçait dans une vallée en pointant un doigt à hauteur de poitrine qu'ils bougeaient presque imperceptiblement. Lorsque tous les trois tournèrent abruptement la tête, je priai G. de s'arrêter.

G. m'a souvent raconté plus tard combien tout cela lui avait paru comique et qu'elle avait craint que nous finissions par perdre la face devant nos hôtes. Je gravis la dune au sable mou. Avant d'en atteindre la cime, je me couchai à plat ventre et poursuivis en rampant, le fusil maintenu au-dessus du sable. Dans le large oued poussaient quelques buissons et herbes vert pâle. Ici et là paissaient les gazelles. J'essayai d'estimer la distance et dus me rendre à l'évidence que les bêtes étaient trop loin pour que je puisse tirer de façon sûre. Je me laissai glisser derrière la cime de la dune pour tenter ma chance à un autre endroit. De nouveau je fus trop loin, mais il me sembla avoir repéré un gros mâle au pied de la dune suivante. Je regardai en arrière. Les trois figures héroïques étaient assises, immobiles, dans la Jeep, appuyées sur leurs sabres. (G. trouva la scène de plus en plus absurde ; elle s'était faite à l'idée que ma chasse, l'approche, la retraite, ma façon prudente de guetter et de ramper, n'étaient que du cinéma et que jamais je n'allais revenir avec une proie.)

Atteignant enfin le bon endroit je passai le canon du fusil au-dessus de la cime de la dune. Devant moi le magnifique mâle et son ombre bleue. Il me tournait le dos, chassant avec sa queue courte les mouches et arrachant ici et là quelques herbes. Enfin, après de longues minutes d'attente, il se présenta de côté et dressa sa petite tête fière. Je ne regardai plus que le guidon et la tâche grande comme une main au-dessus de l'épaule que les chasseurs appellent le défaut. L'animal était projeté que le coup de feu retentissait encore; puis il tomba, comme couché par le vent.

G. me vit me lever d'un bond, dans la main gauche le fusil, faisant de l'autre main un geste victorieux en direction de l'animal abattu. Tandis que j'essayai encore de mettre de l'ordre dans mes sentiments contradictoires — triomphe, honte, tristesse, soulagement —, les deux fils étaient déjà près de l'animal pour le servir en lui tranchant la carotide selon la loi du prophète.

Sur le chemin du retour nous décidâmes de participer au festin des Touaregs quand bien même celui-ci n'aurait lieu qu'au coucher du soleil. Il n'en fut rien. Avec déception nous dûmes constater combien peu nous connaissions la vie des Touaregs. Notre fantaisie n'avait rien à voir avec la réalité de la vie nomade. Les femmes, à peine avaient-elles entendu le coup de feu, avaient mis à chauffer de l'eau dans de grandes marmites. En un tour de main l'animal fut dépecé, une jeune fille apporta un gigot pour les étrangers, le reste fut coupé en morceaux, bouilli et mangé sans le moindre cérémonial. Formant un demi-cercle autour de la marmite, les hommes, au premier rang, prenaient un morceau, en mangeaient la

meilleure partie, puis tendaient le morceau par-dessus l'épaule aux femmes assises derrière eux. Il en allait de même pour les Captifs auxquels les femmes lançaient leurs os, ainsi que pour les enfants qui attendaient tout au fond de pouvoir attraper au vol les os bien grignotés, ou encore pour les lévriers faméliques qui avaient d'abord attendu au premier rang et qui pouvaient enfin prendre aux enfants les os avec lesquels ils s'enfuyaient aussitôt. Le repas avait duré à peine une demi-heure. Etendue sur un épineux, la peau de la gazelle séchait au soleil.

A l'époque il n'y avait à In-Guezzam, le poste frontière Sud du Sahara algérien, que deux soldats-radio. Ils avaient attendu notre arrivée quelques jours plus tôt. Leur quartier en pierre se trouvait au pied de la dune, près du vieux puits sous les tamaris, en haut de la dune leur petite maison-radio avec son antenne. Les bâtiments du vieux fort étaient en ruine et le sable avait fini de les recouvrir presque entièrement.

Le voyageur s'est détaché de ce qui lui est habituel. Il cherche son chemin vers l'inconnu, courageux et seul. Ce faisant il ne se rend pas compte qu'on joue avec lui comme avec une balle, qu'il est prisonnier, programmé. La balle qui est prise dans les filets d'une culture, rebondit dans l'autre, y reste, tombe ou rebondit : c'est là l'aspect excitant du voyage qui peut culminer en quelque chose de pénible.

Il nous fallut d'abord montrer nos papiers dans la petite maison-radio. Notre état civil et nos déclarations furent enregistrées, contrôlées et communiquées aller-retour par morse. Puis débuta la partie humaine. Nous eûmes l'impression d'être arrivés encore tout juste à temps pour empêcher ou du moins pour différer un meurtre entre camarades. Il est impossible d'imaginer plus de différence qu'entre ces deux êtres condamnés à vivre l'un à côté de l'autre dans la solitude pendant deux ans. Le premier, un homme élancé, à la peau mate, réfléchi, d'origine indienne, voulait utiliser sa solde saharienne pour poursuivre ses études littéraires à la Sorbonne. Autour de sa couche, à même le sol en ciment, crissant sous le pied en raison du sable apporté par le vent, s'amoncelaient des cahiers de notes, des revues jaunies et des recueils de poésie. Son compagnon qui, l'air toujours farouche, dédaignait de le regarder et de lui adresser la parole, était breton, blond et râblé. Sa solde devait lui permettre de se marier, d'acheter des engins agricoles, chasser ses frères de l'exploitation paternelle et devenir un gros exploitant riche.

La tension entre les deux avait presque atteint son paroxysme parce que le commando du Sahara avait bouché la dernière soupape de leur aversion mutuelle. Le routinier appel-radio, six fois par jour, en direction des autres postes de la région, était introduit — le rituel s'était ainsi établi — par des jurons et des discours obscènes. Suivait alors le message même. A la fin venait la réponse avec, si possible, plus de gauloiseries encore. Tous les postes y participaient, y compris l'indolent Hindou et l'entêté Breton. Il y avait même des signaux spécifiques pour le rire. Par malchance un général en tournée d'inspection, dont l'épouse était très pratiquante, avait par hasard réceptionné personnellement un message. Il avait aussitôt donné l'ordre de ne plus jamais déshonorer le système-radio de la glorieuse armée par la moindre obscénité en menaçant ses hommes de mesures disciplinaires, en particulier celle de retirer les primes de la solde, et ce à calculer du premier jour de service.

Nous pensâmes d'abord que la haine entre les deux hommes ne pouvait être aussi terrible que le laissait croire l'expression de leur visage. Ils avaient préparé pour nous accueillir un menu complet composé suivant les règles de l'art culinaire français. Ils regrettaient seulement, nous firentils comprendre en apportant les plats, que les salades en provenance de leur petit potager verdoyant à côté du puits, ne soient plus très fraîches parce que nous étions arrivés plus tard que prévu. Mais lorsque nous nous rendîmes compte que chacun des cinq plats incontournables existait en deux versions — si bien que même le rôti de gazelle réchauffé avait été préparé deux fois, à la mode bretonne et à la mode de l'Inde du Sud —, nous ne pûmes nous empêcher de nous regarder d'un air interrogatif. Un mouton maigre du Soudan avait le droit d'entrer dans le baraquement comme l'araignée dans la cellule du prisonnier. Chacun des deux le nourrissait avec amour. Et l'animal mangeait et mangeait, tantôt dans la main noueuse du paysan, tantôt dans les mains fines de l'Hindou, une Gauloise après l'autre. « Il mourra une mort civilisée, empoisonné par la nicotine, dit l'Hindou, il me faudra alors rester plus d'un an encore avec lui tout seul. »

Je suppose que les deux militaires n'ont pas eu à s'assassiner. Ils ont commencé par empoisonner lentement, chacun de son côté, leur animal chéri. Puis, l'année suivante déjà, leur rage trouvait une autre victime. Unie et disciplinée, l'armée allait commencer à assassiner le peuple algérien. Pendant huit ans les officiers et les soldats se battirent contre la liberté et l'indépendance; contre cette liberté à laquelle ils avaient eux-mêmes goûté bien plus tôt dans leur histoire pour la perdre presque aussitôt. Dans le désert africain ils cherchaient à préserver le sentiment d'une liberté inouïe en

combattant des Algériens assoiffés de liberté. Peut-être fut-ce une illusion de liberté similaire qui nous poussa à partir, le lendemain matin, plus au sud.

Jusque dans les années soixante le marché de Tombouctou était le lieu de rencontre de l'Afrique blanche du désert avec l'Afrique noire de la savane. Le besoin de marchandises indispensables pour vivre rendait incontournable l'échange tendu entre des peuples totalement différents quant à leur mode de vie et à leurs traditions. Deux cultures inconciliables s'y entrechoquaient. Tout comme le promeneur regarde, au bord de l'océan, le jeu immuable des vagues, nous pouvions observer sur le marché, à l'extrémité ouest de la ville sainte s'ouvrant sur le désert, les nomades sévères, les hommes saints de l'Islam, avec les chameaux qu'ils montaient, avec les chameaux chargés, avec les ânes et les troupeaux, rencontrer brutalement les Noirs semi-nomades gais et lisses, les Sonrhaïs ébènes, les Djoulas, les Mossis, les Bambaras, les agriculteurs du fleuve et de la brousse. Le seigneur des troupeaux te lance un regard pour te saluer — les paupières de ses yeux au-dessus du chèche indigo sont assombries de charbon de tungstène —, un seigneur au-dessus du grouillement des esclaves et des marchands, fier de sa peau blanche, tout comme toi, l'Européen blanc, est souverain et fier. Lorsque le soleil se couche, les chameaux partent vers le nord, les sacs de cuir remplis jusqu'à la gueule de céréales marchandées. Les Noirs se perdent sous les acacias et entre les cases. Satisfaits, ils se sont installés à côté des moutons, des chèvres et des bovins que les seigneurs du désert ont dû leur abandonner. La place vide au bord de l'Afrique noire étincelle sous les étoiles.

Le progrès et la meilleure gestion des institutions de l'Etat ont pour conséquence que les tensions diminuent, que les oppositions se dissolvent l'une dans l'autre, que le calme et l'ordre s'étendent. Avec l'indépendance les centres du pouvoir se sont déplacés vers les grandes capitales jadis coloniales de l'Afrique noire. De chaque Etat au sud du Sahara fait partie une région du désert. Les nomades sont devenus des vassaux en marge, sans pouvoir, voués à la disparition, depuis qu'ils ont perdu la fraternité des races qui les avait liés de façon sous-jacente aux colonisateurs blancs.

La dernière fois que nous vînmes à Tombouctou, nous trouvâmes une ville étrangement calme. L'après-midi, lorsque le soleil commença à décliner, je me rendis au marché. La place était presque vide. Sous les arbres en haut d'une dune, campait un petit groupe de jeunes Bambaras. Deux ou trois marchands mossis, leurs chapeaux de paille ronds comme des roues cachant leurs visages, dormaient sur leurs sacs de mil. Aucun Touareg. Gagné par l'indolence de l'après-midi, je m'allongeai quelque part à l'ombre.

Ce fut un mouvement, peut-être seulement un changement de ton dans la voix des Noirs, qui me fit me redresser soudain. La raison de ce trouble était un Touareg qui avançait sur eux à grands pas. Son habit blanc battait dans le vent, son visage était caché par un chèche sombre, son épée dessinait une ligne ondulée dans le sable. Une figure guerrière. Le seigneur s'arrêta juste devant les Noirs qui, du haut de la dune, prêtèrent à peine attention à lui. Ce ne fut qu'à cet instant-là que je remarquai sa monture, un chameau blanc couché, à moitié caché, au pied de la dune, à côté de lui la selle avec la croix d'Agadez en cuir rouge décorée des fils précieux vert pâle faits dans le « cuir du Prophète ». Le Touareg était sans

aucun doute un homme riche et distingué. Je ne pus entendre ce qu'il leur disait. Il se tint devant eux très raide en évitant de lever les yeux vers le haut de la dune. Je le vis frapper à plusieurs reprises sur la selle avec le fouet qu'il portait au poignet droit. Manifestement il avait donné l'ordre de seller le chameau. Personne ne bougea. Le seigneur leva le fouet et s'approcha davantage des jeunes gens. Ou les garçons obtempéraient et sellaient la bête ou un combat inégal allait éclater, vingt contre un. Les Noirs avaient à côté d'eux des coupecoupe et des bâtons en forme de lances.

Les choses prirent une autre tournure. Les rires de nouveau s'amplifièrent, les jeunes gens tournèrent le dos au seigneur et firent gicler le sable derrière eux sans grande application. Pendant un bref instant je relâchai mon attention. Vraisemblablement cherchai-je en pensée une issue pour le Touareg à cette situation pénible. Mais lorsque je relevai la tête la scène avait changé. Le Touareg s'était éloigné un peu des jeunes gens. En ligne droite il marchait à grands pas vers le nord où s'étendait le désert. Très vite on ne voyait de sa forme aux vêtements amples plus qu'un mince trait se détachant sur le ciel. Dans cette direction il n'y avait plus ni habitations ni campements touaregs, la plaine nue se perd dans une immense mer de dunes

Je pris la voiture pour suivre le marcheur. Assez vite toutes les autres traces se perdirent dans le sable vierge et je pus repérer ses pas que je remontai en les laissant sur ma gauche. Juste à l'instant où la couleur du ciel passa du rouge au grisbleu et que le sable resplendit une dernière fois, je vis devant moi sa silhouette. Son chemin était tout droit; il n'y avait toujours pas d'autre trace et nulle part un campement. Je décidai de faire demi-tour. Lorsque je retrouvai les miens, la

nuit était tombée. « Il est allé dans le néant. » Qu'est-ce qu'un Touareg sans son chameau, sans l'obéissance de ses esclaves ?

Ils venaient de Boston et d'autres villes de l'Est américain, ces hommes et ces nombreuses femmes courageuses qui prêchaient contre l'esclavage. Dans leurs communautés où ils maintenaient au sommet la morale chrétienne et les droits de l'homme que leurs pères avaient conquis durant la guerre d'Indépendance, la manufacture et le combat des loups pour le dollar avaient fait irruption. La conscience aiguë des abolitionnistes se tourna vers le Sud afin de conquérir pour les frères du Christ, les esclaves noirs, la liberté que cruellement on leur refusait, elle fit que les prédicateurs combattants supportaient les insultes, la prison et la mort. La sanglante guerre de Sécession garantit à l'humanité exhaussée la victoire.

La France se trouva moralement ébranlée après la Seconde Guerre mondiale. Quoi de plus naturel que de s'appuyer sur l'évolution unique des mœurs que la Révolution avait apportée à l'humanité et d'éliminer enfin l'esclavage qui régnait encore dans l'arrière-cour. Peut-être que cela permettait à l'empire qui était en train d'éclater de colmater ses brèches. Les nouveaux administrateurs coloniaux en poste n'étaient pas mal préparés à leur tâche, ils étaient de fiables soldats, la résistance antifasciste les avait liés aux autres hommes et emplis de sympathie pour la vie libre des nomades. Mais cette fois non plus l'histoire ne put se répéter. Les Sudistes n'avaient été nullement obligés de renoncer à l'exploitation des cueilleurs de coton dans la mesure où ceux-ci ne s'opposaient pas au fait de devenir des esclaves salariés. Les Français, sans ambages, appelaient les esclaves des Touaregs

les Captifs. Les guerres étaient oubliées, elles avaient sombré dans quelque passé mythique, et les Captifs formaient depuis longtemps une symbiose avec leurs maîtres afin de subtiliser au désert le minimum permettant de survivre. A un changement des moyens de production ne s'opposaient pas, comme dans les Etats du Sud des Etats-Unis, les prétentions surannées de domination qui acceptaient de se laisser moderniser à la barbe des exploités. C'est la nature rude elle-même qui dans le Sahara barrait la route au changement.

Le commandant du district de Menaka, monsieur S., avait assisté, très affecté, à toutes les tentatives de libération coloniale des esclaves. D'abord on avait déclaré comme libres les Captifs de certaines tribus du Sud, on avait construit à chaque famille une case, donné une pâture et prélevé du troupeau de leur maître une ou deux têtes. Dépossédés de leur pouvoir, leurs souverains partaient avec le reste de leur troupeau rejoindre quelque clan qui s'était retiré dans le désert. Un an plus tard la plupart des esclaves libérés étaient morts de faim ou avaient disparu à la recherche de leurs anciens maîtres. Une fois que leur lopin de terre avait été entièrement brouté, ils avaient tué les bêtes pour les manger. Il fallait donc procéder autrement. Monsieur S. avait obéi à des ordres, jamais il n'avait cru lui-même que les Captifs allaient pouvoir s'adapter à un mode de vie sédentaire. L'administration se mettait donc à réunir plusieurs familles afin qu'elles forment une tribu, chassant à coups de menaces les maîtres courroucés qui devaient céder la moitié de leur bétail et espérant que les Captifs continuent librement la vie de nomade habituelle. Mais là aussi il y eut échec. Ceux qui n'avaient jamais rien fait d'autre que d'aller avec leurs troupeaux de puits en puits, de les garder et de les faire pâturer, échouèrent lamentablement. Depuis la nuit des temps un Touareg était habitué à ne pas sortir lui-même du puits le seau de cuir au bout de sa longue corde ou à seller son chameau, et jamais encore un Captif n'avait eu le droit de prendre une décision. L'herbe éparse de la savane était broutée lorsque le seigneur ordonnait de démonter les tentes et de poursuivre. Lorsque les bovins se mettaient à gratter les racines de l'herbe de leurs sabots, plus personne n'était là pour dire qu'ils étaient en train de mourir de faim, qu'il fallait continuer. Les tribus nouvellement formées restaient à côté d'un puits qui allait se tarir jusqu'à ce qu'il soit trop tard et que les meilleures bêtes meurent. Ou alors elles venaient sans but précis sur le territoire d'une autre tribu avec laquelle ils engageaient des batailles sanglantes, si bien que le commandant devait les séparer avec ses spahis et les enfermer dans la prison du district pour qu'ils se remettent tant bien que mal de leur inhabituelle liberté.

Lorsque nous arrivâmes à Menaka, bien des années avant l'indépendance de la république du Mali, monsieur S. était dans l'embarras. Une grande tribu de Captifs, qui peu de temps encore auparavant s'était très bien portée, était en train de mourir d'une épidémie de méningite. L'infirmier du poste de l'administration avait fait ce qu'il avait pu. Puis il étai rentré à Menaka sans ménager sa monture, il avait attendu longtemps avant d'oser se montrer au commandant et de lui faire part de la catastrophe ; il ne cessait d'interrompre son récit pour assurer qu'il connaissait bien les bons médicaments, mais que dans sa sacoche de médecin il n'avait pas une seule des miraculeuses ampoules. Monsieur S. n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Il avait attribué un chef aux Captifs en question, un Noir d'un certain âge, ancien sous-officier de

l'armée française qui, orphelin, avait été adopté et élevé par les Touaregs. Le commandement du Noir s'avérait être bénéfique, cette nouvelle tribu de nomades n'était pas morte de faim, au contraire, ils étaient même devenus plus nombreux. Et maintenant — monsieur S. avait presque des larmes dans le coin de ses yeux bleus de soldat — maintenant, à en croire l'infirmier, la moitié du petit peuple était mort, le reste condamné à mourir.

Nous partîmes tôt le matin avec deux voitures. Le commandant avait envoyé dans la nuit deux hommes à dos de chameau parce que nous lui avions expliqué qu'il fallait créer une quarantaine. Le campement que nous atteignîmes vers midi ne ressemblait pas à un campement touareg. Sur des pâturages où poussaient quelques buissons d'acacias, paissaient de belles bêtes, bovins et chèvres. A l'ombre de l'unique tente installée nous attendait le chef noir. Un garçon blanc d'environ douze ans lui servait d'aide ou de messager. Nous dûmes aller chercher les malades allongés dans l'herbe du pacage. Nous découvrîmes d'abord un grand tas de branches d'épineux sous lesquelles gisaient les morts. L'odeur de la décomposition et les nuées de mouches nous empêchèrent de les compter exactement. Il y en avait certainement plus de dix, la plupart étaient des enfants et des nourrissons.

Je ne crois pas qu'il existe sur terre de plus beaux êtres que ces Captifs. Leurs visages sont sauvages et doux à la fois, leurs membres fins bougent avec souplesse et grâce. Des parures d'ambre, de perles multicolores et de laiton ceignent le front des femmes et décorent la poitrine des jeunes et des hommes qui, à l'exception d'un pagne en cuir et d'un chèche

ocre foncé, sont nus. Le regard angoissé et méfiant est à la fois hostile et séducteur.

Ils étaient assis par-ci par-là, une femme avec son enfant sur le dos, un autre contre le sein, trois ou quatre hommes qui se tenaient si fortement enlacés que nous dûmes d'abord dénouer leurs membres pour voir combien ils étaient. Un vieux reposait un peu à l'écart dans l'herbe, sec et respirant à peine. Nous les auscultâmes l'un après l'autre. Nous avançâmes très vite dans notre travail car, terrorisés, ils se laissèrent faire. Comme il n'y eut aucune réponse, nous ne posâmes pas de questions. Nous évitâmes de voir les regards angoissés. Lorsque nous constatâmes une raideur de nuque ou d'autres symptômes de la méningite, nous leur fîmes aussitôt une injection de pénicilline. Nous donnâmes en plus à boire à chacun des cachets de vitamines dissous dans de l'eau. Ceux qui étaient en bonne santé furent emmenés par un soldat dans la partie ouest des pâturages. Quant aux malades, nous allâmes les installer dans un creux de ces terres où quelques acacias donnaient un peu d'ombre. Nous avions espéré que les nomades portent leurs malades jusqu'à cet hôpital de campagne comme nous l'appelions. Mais ils se contentaient d'attraper les malades gisant en plein soleil par un bras ou par une jambe et de les tirer jusqu'à cet endroit que nous leur avions indiqué, si bien que toutes ces personnes à demi conscientes se réveillaient et poussaient des râles de douleur en se faisant traîner sur les épines ou les pierres coupantes. Les enfants seuls étaient portés par leurs mères; celles-ci ne se laissaient pas chasser de l'hôpital de campagne et nous devions donc leur faire également une injection de pénicilline.

Le soir les soldats allumèrent de petits feux. Ils avaient entouré l'hôpital d'une corde et tiraient de temps en temps avec leurs fusils Mauser dans le ciel nocturne pour dissuader les Captifs d'aller voler les malades du camp de quarantaine. Le lendemain matin nous trouvâmes morte une belle jeune fille déjà inconsciente la veille. Tous les autres allaient mieux, les nourrissons malades étaient de nouveau pendus aux seins maigres de leurs mères. Nous fîmes à tout le monde une seconde injection et leur donnâmes un autre verre de vitamines. Les autres, dans l'hôpital de campagne (si on peut appeler hôpital un coin de pâture où ils avaient passé la nuit allongés au milieu de leurs bêtes), résistèrent fortement pour se laisser ausculter une deuxième fois. Les braves soldats les attrapèrent, leur retournèrent le bras dans le dos et nous les amenèrent. Il n'y avait pas d'autres malades. Pour leur signifier qu'ils n'avaient plus besoin de l'aide médicale et qu'ils pouvaient partir, les soldats leur donnaient une petite claque sur l'arrière de la tête. Quelques-uns se virent proposer une cigarette, ils remercièrent leur donateur d'un regard farouche et attendirent qu'on leur offre du feu. Ils n'avaient pas d'allumettes. Après quoi le Captif s'asseyait par terre, tirait goulûment sur sa cigarette et se risquait à nous observer du coin de l'œil.

Le troisième soir l'épidémie était endiguée. Bien que la méningite puisse être mortelle pour ces Captifs sous-alimentés et brûlés par le soleil, les agents pathogènes qui ne sont pas encore accoutumés à la pénicilline se laissent efficacement repousser.

Nous restâmes encore longtemps auprès du feu en compagnie de monsieur S., du chef noir et de son petit aide blanc assis à ses pieds. Le Noir avait à la fois l'air content et vieux

et fatigué. Il voulait bien continuer pendant un an encore. Les Captifs étaient de braves gens, mais il avait besoin de repos après quinze ans dans l'armée et cinq déjà avec les nomades. Sa case au bord du Niger, ses deux femmes et ses cinq enfants — tout l'attendait. « Que vont-ils devenir, lui demandai-je, ils ne peuvent pas vivre sans vous. » Il saisit le frêle garçon par l'épaule et le mit debout devant nous. « Regardez-le. Il sera leur commandant. Il est allé à l'école et parle la langue des maîtres. En même temps c'est un Captif et un Touareg. Comme il pense et commande comme un maître, ils vont lui obéir. Le fait qu'il soit faible et jeune n'a pas d'importance. Commande celui qui sait prendre des décisions et qui sait ce qu'il veut. Ils vont le suivre et ils n'auront pas à mourir de faim, ils vivront très bien jusqu'à la prochaine épidémie. Il vous fera appeler. Oui, c'est ce qu'il fera. » Le garçon s'approcha de moi et me tendit sa main fine et un peu humide de la rosée du soir.

Monsieur S. aurait aimé pouvoir nous décorer. Comme la compétence d'un commandant de district ne le permettait pas, il insista pour nous faire l'honneur d'une visite sur son invitation à une des plus distinguées tribus touaregs. Munis d'une lettre de recommandation écrite dans la plus belle calligraphie arabe, nous partîmes en compagnie d'un chamelier en parure de guerre. Les Aouellimidens auxquels nous rendions visite sont une grande tribu, un peuple parmi le peuple des Touaregs. La plus puissante et la plus riche était la fraction guerrière, la plus distinguée la fraction sainte et islamique que nous allions voir. Aouellimiden signifie à peu près « qui sont comme ils sont », « qui ne s'inclinent que devant Dieu » ou « qui restent fidèles à eux-mêmes, quoi qu'il advienne ».

L'accueil dans le campement fut fait dans les honneurs et le froid. Des Captifs, qui ne manquaient pas ici, nous installèrent une tente faite de nattes de cuir rouge somptueuses, assez loin des tentes du chef. Quelques jeunes gens amenèrent le mouton qui doit être tué en l'honneur des invités et se mirent à préparer notre repas en silence. Le soldat nous lança des regards inquiets, chargea son fusil, s'accroupit et me chuchota que les seigneurs du camp n'oseraient nous attaquer de nuit tant qu'il veillait. Finalement nos hôtes, quatre ou cinq hommes en chèche et sans armes, arrivèrent. Nous transmîmes les salutations du commandant et les remerciâmes de leur hospitalité. L'un des hommes qui ne semblait pas être le chef, un homme plus jeune, répondit que les amis du commandant étaient toujours les bienvenus chez les Aouellimidens. Là-dessus ils partirent tous sans se retourner. Ils ne nous avaient pas serré la main et n'avaient pas fait la moindre tentative pour prolonger la conversation. Nous partîmes à l'aube. Notre accompagnateur guerrier avait disparu. Durant la nuit déjà il s'était éclipsé. Ce ne fut que des années plus tard, quand la république du Mali avait acquis son indépendance, que nous revînmes dans la région de Menaka.

Il se peut que, dans les capitales des colonies de l'Afrique-Occidentale française qui, suivant le vœu de de Gaulle, a été baptisée « Communauté », l'indépendance ait aussitôt déclenché désordre et chaos. C'est ce qu'affirmaient les fonctionnaires et les officiers qui pliaient bagage. Les enseignants, même ceux qui avaient la peau noire, aimaient à comparer les nouveaux Etats avec des classes perturbées qui, dès que l'enseignant s'en va, ne pensent plus qu'à faire des bêtises. Durant ces années nous ne sommes toujours restés

que très brièvement dans les villes. Dans les villages, la vie était devenue plus facile. L'Afrique avait été comme un de ces porteurs noirs qui vont leur chemin sans montrer l'effort que leur demande leur fardeau. Maintenant il avait jeté le sac par terre et repartait chez lui d'un pas alerte. A Menaka les choses allaient autrement. Nous savions que monsieur S. ne serait plus là. Les arcades des grands bâtiments administratifs n'avaient plus été rechaulées et semblaient tomber en ruine. De nombreuses maisons étaient abandonnées, d'autres avaient été occupées par des familles noires pauvres. Le centre modeste et indolent du pouvoir paternaliste avait été évidé. (Dans le Sahara, des villes avaient vu le jour là où les caravanes des marchands ou des guerriers nomades s'étaient arrêtées; ils y laissaient les Captifs qui, sous leur protection, faisaient des plantations et assuraient à leurs maîtres de pouvoir y trouver ce dont ils avaient besoin.) Une ville du désert sans Touaregs c'est comme si on avait bloqué dans une ville européenne les lignes des transports en commun et les rues. Elle mourrait.

Avant d'arriver à Menaka, nous revîmes les Aouellimidens. Cette fois-ci nous n'avions pas suivi l'habituelle piste depuis Tahoua. Nous étions d'abord remonté vers le nord pour suivre au compas pendant six jours un cap ouest afin de tomber sur la piste qui part de Menaka en direction du nord. Comme à cette époque les pâturages gras s'étendaient bien plus qu'aujourd'hui vers le nord, nous rencontrâmes presque chaque soir un campement touareg. Le Sahel était animé de toutes sortes de troupeaux, de gazelles, de grandes outardes qui ressemblent à celles de Hongrie et de bien d'autres oiseaux et animaux encore. Parfois nous arrivions avec une gazelle pour cadeau et avions le privilège de

conduire un des fils du chef jusqu'à la prochaine tribu d'où il repartirait vers les siens après avoir été dignement restauré, comblé de cadeaux et équipé d'un chameau sellé. Les jeunes gens qui n'étaient encore jamais montés dans une voiture, étaient extrêmement contents — ce qu'ils cherchaient à cacher sous leur chèche sombre et leur allure raide et digne. Comme pisteur, ils ne valaient rien, bien qu'on nous dît que le jeune homme pouvait trouver son chemin en dormant. Depuis le siège d'une voiture on voit moins bien que du haut d'un chameau. L'impression est troublante. Au début le jeune homme faisait encore des signes délicats avec ses mains tenues contre sa poitrine comme pour prier. Or nous ne pouvions suivre la direction qu'il indiquait directement, car il fallait contourner roches, buissons et trous de sable là où un chameau serait allé tout droit. Un de nos accompagnateurs avait été si blessé et furieux que nous ignorions apparemment ses indications qu'il avait abandonné toute tentative de nous mettre sur le bon chemin et qu'il était resté, le chèche cachant ses yeux, sans bouger.

Notre dernier accompagnateur, vêtu de façon élégante, était particulièrement agréable à regarder. Il retira le chèche de son visage d'adolescent qui, maquillé comme pour un masque à la fois guerrier et mélancolique, rayonnait. Il ne se souciait pas du chemin. Ce n'est que vers le soir, après que la voiture eut traversé en cahotant une chaîne de dunes aux touffes d'herbes dures, qu'il y prêta attention. Une large vallée où paissaient des troupeaux de chameaux, de bovins et de chèvres s'ouvrit devant nous. Sans doute y avait-il des puits par ici et probablement un grand campement. Notre accompagnateur regarda au loin et nous signifia de traverser

la vallée. Au fond de la vallée poussait l'herbe délicate, blanc doré, du Sahel, plus lumineuse que le ciel sans nuage.

Soudain nous nous trouvâmes face à une large phalange de Touaregs voilés et armés, sortie du sol comme par enchantement. La lumière en écharpe était violente, le pâturage plat n'offrait aucune protection, mais malgré cela nous ne nous rendîmes compte de leur présence que lorsque nous fûmes déjà si près d'eux que nous pûmes voir l'éclat de leurs yeux au-dessus du voile. Nous nous arrêtâmes pour nous concerter. Il y avait à peu près deux cents silhouettes blanches si parfaitement immobiles que nous n'avions tout simplement pas remarqué leur présence. Notre adolescent sortit de son sac un tissu propre et chatoyant de couleur violet-noir pour se voiler, et le remonta bien au-dessus du nez. Nous laissâmes les voitures et allâmes dans leur direction. Ils se tenaient en rang serré, les lances et les fusils plantés dans le sable, au centre se trouvaient les plus distingués, formant un groupe dans le groupe. Comme ils étaient tous de grande taille, ils nous regardaient d'en haut. Je tins comme d'habitude un bref discours en français pour dire d'où nous venions, où nous voulions aller demain, que c'était bientôt le soir et que nous serions heureux qu'ils nous autorisent à camper sur leur territoire. Sans doute s'agissait-il du rassemblement de plusieurs tribus en vue d'une entreprise ou d'une concertation. Silence. G. dit à voix basse : « Nous les connaissons, ce sont les saints Aouellimidens. » Je ne la crus pas ; l'étroit entrebâillement du chèche permettait seulement de voir les yeux. Les regards me parurent froids et hostiles.

Une ou deux minutes passèrent avant que l'un des hommes qui nous semblait être le chef finît par faire un mouvement. Du coup, un garçon d'environ quatorze ans se fraya un

chemin à travers le groupe, s'avança d'un demi-pas et tint un discours en français. Il nous dit que le chef de la tribu était absent, que son frère le remplaçait, que lui, le garçon, nous conduirait à l'endroit où nous pouvions nous installer. Bien que ce ne fussent pas là des paroles très aimables, nous nous sentions soulagés. Sans autorisation nous n'aurions pas osé poursuivre notre route et encore moins passer la nuit ici. Nous dérangions. Le garçon nous accompagna jusqu'aux voitures. En chemin G. me dit à nouveau qu'elle avait reconnu les Aouellimidens. Sans doute n'avaient-ils formé front qu'au moment où ils nous avaient vus pour nous signifier combien notre visite n'était pas souhaitée. Cela se confirma très vite. Le garçon monta dans la voiture et nous indiqua l'emplacement que le frère du chef nous avait destiné. Nous nous y arrêtâmes, l'adolescent descendit et regarda par terre d'un air gêné. Le jeune Touareg qui voyageait avec nous resta immobile à côté de nous en serrant le manche du poignard qu'il portait à la ceinture. L'emplacement n'était pas plan, glaiseux et humide en raison d'un point d'eau, il était couvert de bouses de vaches dont s'élevaient des nuées de mouches. J'étais furieux. « Va et dis au frère du chef qu'il ne sait pas comment on reçoit des hôtes! Nous allons nous chercher nous-mêmes un emplacement. » Le garçon partit en courant. Nous trouvâmes un endroit herbeux plat et nous mîmes à décharger les affaires pour la nuit. Le garçon revint, regarda par terre et dit à voix basse que le frère du chef nous faisait dire que les Blancs avaient toujours besoin de beaucoup d'eau et que la place qu'il nous avait indiquée était donc bonne.

Nous sortîmes la grosse bouteille de vin rouge, allumâmes un feu et installâmes notre campement. La tension avait disparu. Un Noir rondouillard vêtu à l'occidentale sortit de l'obscurité et se présenta. Depuis plusieurs semaines il travaillait comme puisatier pour les Touaregs, avec l'aide des Captifs il avait creusé un bon puits qui rendait bien, ce travail se terminait et sur ordre du gouvernement il allait creuser un autre puits pour la prochaine tribu. Il confirma que nous étions chez les Aouellimidens, à trente kilomètres seulement au nord de Menaka. Nous avions pensé qu'il restait le double de distance. La soirée fut agréable, le puisatier était content de pouvoir bavarder en français, l'accueil qu'on nous avait réservé l'amusait. Le vin rouge nous mit d'excellente humeur.

Soudain les Touaregs voilés, avec à leur tête le frère du chef, apparurent dans le faisceau de notre lampe sans que nous les ayons entendus venir. Le garçon était avec eux. Nous restâmes assis autour du feu, le groupe fantomatique derrière nous. Brusquement le petit prit le long fusil Mauser que portait le frère du chef et me le tendit. Je pris ce fusil qui devait dater de la Première Guerre mondiale, le soupesai pour montrer qu'on ne le tenait pas bien, actionnai le mécanisme pour faire remarquer son mauvais état et le rendis d'un geste méprisant au garçon sans même me retourner. Ils nous regardèrent sans bouger. Je me levai, allai à la voiture, sortis le fusil de chasse de son étui, le montai et installai la lunette. Puis je tendis la belle arme au grand type qui s'en empara. Il fit jouer le mécanisme et mit le fusil en joue. Je lui montrai alors comment viser un buisson qu'éclairait encore notre lampe. L'homme qui était très fier encore quelques secondes auparavant se mit à pousser de petits cris de joie. Chacun des hommes voulait prendre la merveilleuse arme, en faire jouer le mécanisme bien ajusté et viser en regardant par la lunette. L'hostilité avait disparu, ils s'approchèrent et nous demandèrent comment nous avions trouvé le chemin jusque chez eux. Je racontai notre voyage depuis Tahoua étape par étape. Comment se faisait-il que nous connaissions le chemin que seuls les Touaregs connaissent ? Je dépliai la carte du Sahara par terre et me mis à leur expliquer que le chemin y était dessiné. Semblant réfléchir, le grand type se pencha au-dessus de la carte. « Où est Menaka? » demanda-t-il par le biais de notre interprète. Je lui montrai le point. « Où Tombouctou ? » Je lui montrai. Alors il se redressa, montra l'est de son bras tendu et s'écria d'un ton triomphateur : La Mecque, puis, dans un arabe approximatif: Marrakech, Dakar, Le Caire et bien d'autres villes encore en bordure du désert. En un rien de temps le Touareg avait résolu l'énigme du mode d'orientation de l'Européen dans le désert qu'il parcourait lui avec un savoir très différent. Le Noir alla bientôt se coucher. Les hommes blancs s'étaient retrouvés. Le lendemain matin les femmes nous apportèrent du lait de chamelle. Nous prîmes congé d'eux en leur offrant un pain de sucre enveloppé dans du papier bleu dont on se sert pour préparer le thé vert.

Dix ans après la grande année de l'indépendance nous nous rendîmes, par la Mauritanie, plus au sud en quittant le Maroc par la route Impériale. Nous voulions aller de Gao à Tahoua, mais le garde-frontière nous retint pendant une journée avant Menaka. Nous dûmes rebrousser chemin et prendre la route plus longue par Niamey. Le Sahel avait terriblement changé. Les troupeaux s'étaient agrandis autour des nouveaux puits, la cicatrice de l'herbe éparse avait été rasée jusqu'à la racine. Les derniers buissons d'acacias avaient été coupés par les chevriers pour nourrir leurs bêtes affamées. Le sol était livré sans protection au feu du soleil et aux vents de

sable. Deux ans avant que la nouvelle de la grande sécheresse du Sahel ne parvienne en Europe, le désert avait déjà détruit les meilleurs pâturages des Touaregs. Nous nous refusâmes à devenir les témoins du déclin tragique des seigneurs du désert et prîmes donc la piste par Tahoua. Deux hommes à chameau, qui avaient laissé paître leurs bêtes au beau milieu du chemin, nous obligèrent à nous arrêter. Un jeune Touareg était couché, malade, à l'ombre d'un acacia, son Captif était accroupi à côté de lui et chassait avec un tissu les mouches sur le visage du mourant. Notre traitement put l'aider. Dès le lendemain il était capable de s'asseoir et de nous raconter son histoire. Pendant la guerre les siens l'avaient « donné » aux Français en Algérie, il avait été à l'école apprendre la mécanique. Il avait essayé de réunir les gens de sa tribu, mais avait trouvé le pays vidé et dévasté; alors il cherchait à se faire embaucher dans une des nouvelles mines. « Il faut que je reste ici », nous dit-il lorsque nous le quittâmes. « Partez vite. Je n'avais pas encore à mourir. C'est la volonté d'Allah, qu'Il soit avec vous. Partez! Ce n'est pas un bon pays pour l'homme blanc. »

Vingt-cinq ans après notre première visite à Menaka, nous reçûmes une lettre de monsieur S. qui, depuis longtemps à la retraite, vivait dans le Sud de la France. Il cherchait toujours à sauver les derniers nobles Aouellimidens du désastre. La première sécheresse les avait terriblement décimés, la seconde menaçait de les anéantir. Une action d'aide d'amis français des Touaregs recueillait des fonds et cherchait à leur faire parvenir des céréales. L'obstacle majeur est que le gouvernement noir de Bamako, qui se montre très ouvert, veut lui-même mener à bien cette action mais que les fiers Aouellimidens évitent les fonctionnaires. Les Européens de

cette organisation préféraient apporter eux-mêmes cette aide aux seigneurs du désert qui les considèrent comme leurs semblables plutôt que de la laisser aux bons soins d'un Etat noir. Je dois faire un effort pour ouvrir les lettres qui contiennent des rapports sur la poursuite de cette action. Même pour un médecin il n'est pas facile d'assister à une longue agonie.

## Lors de la construction des pyramides

Au milieu de la large piste on avait coulé un ruban d'asphalte. Les conducteurs ne veulent pas s'écarter quand ils croisent une voiture et poursuivent à la même allure jusqu'au tout dernier moment. Celui qui s'écarte doit freiner sèchement et s'appliquer de son mieux à garder en ligne son véhicule qui pétarade comme une mitrailleuse sur la tôle ondulée de latérite; puis, par une seconde manœuvre risquée, il doit essayer de se remettre sur la bande centrale. Tout est enveloppé de poussière rouge. Dans les agglomérations il n'y a plus d'asphalte et les grands trous dans la piste obligent à zigzaguer. Des deux côtés il y a les maisons, des cubes de terre plats sans ouvertures ou des constructions plus imposantes à un étage couvertes de tôles. Ce sont les magasins des Libanais. Les maisons ne sont pas alignées, il y a des dents creuses, comme chez une vieille femme noire; ni village ni ville.

Entre les maisons on aperçoit la savane sèche, les termitières et les acacias tortueux jusqu'à l'endroit où s'élève une

pyramide ocre contre l'horizon. Dans le faisceau des phares ou à l'aube, quand les bancs de poussière restent suspendus en l'air avec leur odeur acide, les pyramides semblent atteindre le ciel. Le jour on voit qu'elles ne sont pas aussi hautes et qu'elles sont faites de sacs de jute empilés contenant des cacahouètes. Parfois il y a deux ou trois pyramides l'une à côté de l'autre, d'autres sont encore en construction. Les sacs sont hissés d'un seuil abrupt à l'autre. Lorsque le dernier sac, tout en haut, est posé et qu'un autre camion arrive, les porteurs se tiennent là, indécis, comme s'ils hésitaient, découragés, à entamer un nouveau travail.

Les porteurs de sacs sont pavés selon un tarif réactualisé tous les jours. Chaque porteur pose ses sacs suivant une spirale qui monte légèrement. Le porteur qui, le soir, se trouve le plus haut sur sa spirale reçoit dix shillings, les autres neuf, huit ou moins. L'embauche du matin est d'abord synonyme de difficultés. Certains porteurs étaient déjà là très tôt, d'autres, la casquette baissée dans le cou, ne sont arrivés que lorsque le soleil était déjà haut dans le ciel. L'administration a fini par trouver une solution simple et efficace pour ce système à la chaîne : les ouvriers et les ouvrières doivent se présenter au lever du soleil. Un homme plus âgé avec une longue chemise blanche, coiffé d'un fez rouge témoignant de sa fonction, les met en rang. Celui qui arrive plus tard doit se mettre en bout de queue, jusqu'à ce que celle-ci ait la longueur requise. Les autres sont refusés et ne pourront travailler ce jour. Des exceptions existent pour les jeunes filles parce qu'il y a plus de porteurs que de couturières. Avant que le porteur hisse sa charge sur son dos, il y a des sacs troués à raccommoder.

Arrêtons-nous et attendons à l'ombre du seul arbre vert que le chef de chantier du souverain pharaonique donne le signal. Bientôt la ligne de hiéroglyphes que forment les esclaves de Nubie va se réveiller.

Sindi signifierait la Belle. Depuis le début de la période sèche elle se serait trouvée là tous les matins et aurait été placée par le bâton de l'homme coiffé de rouge dans la file juste derrière le jeune homme que nous appelons Ali, qui tient la tête baissée et qui ne se retourne pas vers elle, si bien qu'elle ne peut voir son visage. Elle essayerait de regarder le début de la file à côté de sa tête, là où ses longs cils dessinent une ligne courbe dans le ciel pâle du matin. Cela lui plairait, de même sa chemise bleue lacée sur les côtés comme celle du Monsieur blond, l'intendant du grand seigneur qui surveille tout. Il lui plairait de plus en plus de pencher prudemment sa tête jusqu'à voir la fine ligne courbée sous le front d'Ali se détacher sur la lumière jaune, cela la rendrait joyeuse de glisser le matin, là son jeu avait plusieurs fois réussi, sa main dans sa chemise ouverte et de la poser à plat sur sa peau nue, sur les longs muscles du dos au-dessus des jeans. Du bout de ses doigts elle sentirait l'os dur des hanches. La tête resterait baissée, il se tiendrait là comme tous les autres jours, mais les muscles sous sa main se tendraient et son corps mince se pencherait imperceptiblement en arrière. Jusqu'au moment où l'homme au fez rouge donne le signal rien ne changerait.

Sindi continuerait à dormir chez les femmes venues des villages sur le fleuve. Sa place serait auprès d'elles, car aucune d'entre elles ne pourrait jamais rentrer au village.

A cette époque on avait fait une retenue afin de pouvoir irriguer de nouvelles cultures de riz très étendues. A l'endroit

où l'on projetait de construire le barrage, les villages au bord du fleuve devaient être évacués. Avant que le niveau d'eau ne monte, le gouvernement avait déplacé les gens du fleuve dans de nouveaux villages, très au sud, dans la savane, et envoyé des camions pour transporter leurs affaires et le petit bétail. Les gens ainsi déplacés n'avaient pas même pris avec eux leurs troupeaux, car on disait que les puits que la compagnie des rizières avait fait creuser donnaient à peine assez d'eau pour les hommes. Un des villages cependant se situait dans une enfonçure où chaque puits donnait beaucoup d'eau à deux mètres déjà. A la saison des pluies suivante c'est ce village qui fut inondé par des torrents qui entraînèrent tout, les cabanes, les hommes, le bétail, les chèvres et les poules. Lorsqu'au début de la saison sèche les contrôleurs vinrent inspecter le village, ils ne trouvèrent plus que des blocs de terre secs à l'emplacement des cases et des cratères que l'eau avait creusés à l'endroit des puits. La nouvelle de cette catastrophe se répandit petit à petit dans la savane pour finalement s'infiltrer partout comme une rumeur sourde. Maintenant qu'il était détruit, on parlait partout du village qui n'avait pas de nom et qu'on appelait le « village-de-trop-d'eau ». Les ingénieurs du barrage du Niger firent savoir que l'inondation — qui avait eu lieu d'ailleurs plusieurs mois auparavant n'avait rien à voir avec la régulation du fleuve. Lorsque finalement la rumeur atteignit les sphères gouvernementales, le ministre jugea nécessaire d'informer le conseiller européen de l'entreprise qui avait fourni le plan d'évacuation de la population. Il rencontra le jeune homme après le déjeuner à la cantine. Celui-ci ne put s'empêcher de rire lorsque le ministre lui parla du « village-de-trop-d'eau ». C'était vraiment une blague, trop d'eau dans le Sahel, alors que certains

puits ont une profondeur de plus de quatre-vingts mètres! Le ministre rit avec lui et il paraît qu'il aimait à raconter cette histoire lorsqu'il se trouvait au milieu d'une société joyeuse.

Ceux qui connaissent l'histoire de l'Afrique pourraient faire remarquer que de tels événements ne sont qu'un infime détail du gigantesque événement que sont les migrations de l'Ouest de l'Afrique; celles-ci ont commencé avec le rapt des esclaves, se sont accélérées au cours du XX<sup>e</sup> siècle et dureront sans doute encore des décennies ou des siècles. D'autres experts estiment que ce sont les premières conquêtes coloniales qui auraient déclenché ces migrations. Depuis un certain temps, ce problème est de moins en moins souvent évoqué, peut-être parce qu'on n'a rien découvert pour changer le cours des choses.

La jeune fille qui attendait dans la file des bâtisseurs de pyramides et que j'ai appelée Sindi, aurait habité le village sans nom. Les siens l'auraient laissée à Diré parce qu'on lui avait permis d'y fréquenter l'école. Rentrant chez elle au début de la période sèche, elle n'aurait plus trouvé ni village, ni parents, ni frères, ni sœurs, personne de tous ceux qu'elle connaissait depuis toujours. Elle serait venue avec les couturières du fleuve auprès desquelles elle se sentait bien parce qu'aucune de ces femmes ne parlait du « village-de-trop-d'eau ». Ali aurait pu reconnaître le signe de son deuil — les cheveux frisés de Sindi avaient été coupés très courts —, mais lorsqu'il chercherait à toucher la rondeur de sa petite tête, elle frotterait celle-ci en cercle contre ses doigts pour couper court à toute question.

Il n'aurait pas été facile à ces deux-là de trouver une place pour la nuit. Derrière les pyramides les ouvriers font leurs besoins. Dehors, dans la savane, couverte d'épars buissons, il n'y a aucune protection contre le vent. Les termites dévorent la natte sur laquelle on dort, le craquement de leurs mandibules devient effroyable. Le soir, après le paiement de la solde, Ali errerait, comme fiévreux, il trouverait finalement, non loin de l'endroit où la route fait un coude après la dernière maison, le châssis d'un camion renversé. Depuis longtemps les roues et les parties métalliques ont disparu, dans les planches vertes de la ridelle des femmes à la recherche de bois ont ouvert une brèche à coups de coupe-coupe. On peut y entrer comme dans une maison ouverte en haut sur les étoiles. A l'intérieur il n'y a pas de vent, le bois sent l'huile et le soleil, la peinture a préservé le bois des termites. Pour Ali les planches menuisées par des Blancs, avec leurs équerres de fer, seraient une protection contre les esprits volants de la nuit qui cherchent à pénétrer dans le corps nu et à abîmer l'âme.

Sindi aimerait sa voix, car il parle à voix basse, comme chacun qui, comme lui, est le second fils. Elle aimerait le volume et les parties saillantes de son corps, les muscles du dos et de la poitrine que le port des sacs a enflés, le nez, les petites boules des tétons, le petit derrière proéminent et dur comme une noix fraîche de cola et cette partie qui peut se dresser, grande, quand elle touche la peau lisse au-dessus de la fente de la noix de cola et qui s'endort quand elle retire sa main.

Un soir, les deux arpenteraient ensemble la large rue en passant devant les magasins des Libanais. Sindi toucherait peut-être un des tissus suspendus sur la porte ouverte, la fille grassouillette du marchand sortirait et tirerait avec deux doigts sur le pagne délavé de Sindi, les deux filles disparaîtraient dans le magasin. Ali, appuyé contre le mur, mâchonnerait un petit bout de bois, bientôt une nouvelle Sindi sortirait du magasin, un tissu indigo aux raies pourpres autour des hanches et un autre, tel un papillon, autour de sa tête rasée, celui qu'elle aurait arraché en bas de son pagne.

Ali aurait parlé dès le matin de leur première nuit du « village-du-Vieux », le grand village au pied de la falaise. Avec sa voix douce que Sindi aime écouter il aurait fait naître devant elle, qui avait perdu son village, le plus beau et le meilleur des villages, les roches de la falaise, en haut le mur de terre autour des cases de son père, le chef du village, en bas les cases et greniers couverts de paille étincelante, tout en bas le puits et, plus loin, parmi les joncs et les herbes sombres, les troupeaux qui affluent dans le soleil couchant vers le point d'eau, à leur tête les moutons à la peau tachetée de noir et de blanc et très loin encore dans la plaine les ânes gris. Il y a également un sycomore qui donne de l'ombre et deux baobabs sans feuilles aux fleurs rouges.

Quand la récolte s'achève et que l'arrivage des cacahouètes cesse, les porteurs et les couturières de sacs doivent se mettre en chemin. L'entreprise peut attendre que les prix qui sont tombés au plus bas au moment de la récolte remontent la pente. Lorsqu'à la fin de la période sèche les commandes de livraison sont établies, l'entreprise envoie un camion équipé d'un élévateur à godets et de phares fixés sur le haut de la cabine afin que le travail de chargement puisse se poursuivre la nuit. Il suffit de quatre hommes costauds pour déconstruire une pyramide. A deux ils placent un sac après l'autre sur le convoyeur à bande. Quand les camions destinés au transport des sacs arrivent à l'heure, l'immense édifice fond à une vitesse effroyable. L'entreprise ferme le dortoir et ne tolère pas que certains ouvriers, voire des familles entières, restent sur les lieux et s'y installent en construisant des cases. Leur expérience leur a appris qu'il n'est pas facile de tenir les salaires d'ouvriers installés, qui possèdent une base de vie à eux grâce à leurs propres plantations, par exemple, de cacahouètes, au même niveau bas que ceux d'ouvriers agricoles nomades qui dépendent entièrement de la solde gagnée par la construction des pyramides.

Dans cette région de l'Afrique occidentale c'est en principe le vieux du village qui prépare le terrain à la fondation d'une famille. Lorsque les signes de l'union entre deux jeunes s'accumulent, on discute longuement ce que la jeune femme et le fiancé doivent apporter chacun. Il se peut ainsi que lui apporte aux parents de sa fiancée deux bœufs et huit moutons et que ceux-ci contribuent à la création du nouveau foyer avec une vache, un veau et des ovins. Le déséquilibre qui naît du fait que l'élue d'un jeune homme est orpheline et ne peut s'appuyer sur une famille qui garantit qu'elle puisse par la suite s'occuper de la descendance — une tâche qui incombe à la jeune mère —, ce déséquilibre aujourd'hui très fréquent peut être estompé par un « cadeau aux mères ». La fiancée apporte la preuve de ses aptitudes et de sa détermination sérieuse à s'occuper d'une famille dans le mariage, non seulement de façon symbolique, mais aussi en donnant des preuves incontestables de ses qualités de ménagère.

Si Sindi restait avec Ali, si elle écoutait sa douce prière, si elle suivait son désir de chercher une nouvelle patrie dans le plus beau et le meilleur des villages, les femmes du fleuve l'aideraient à arranger au mieux les choses pour les mères dans le « village-du-Vieux ». Sindi achèterait la plus large calebasse ouverte. Elle y empilerait très haut tout ce qui est nécessaire : de petits sacs de farine fine pour la bouillie et de la farine de mil pour faire les galettes; de l'huile de palme rouge dans une bouteille de bière avec un bouchon de maïs; du beurre de karité qui n'est bon que le troisième jour après sa préparation, quand les paumes des mains sont noires et les doigts fatigués; des bouquets de feuilles de baobab et de fenouil sauvage pour la sauce; du poisson sec odorant pour le riz et de la viande séchée qui ressemble à de l'écorce d'arbre. Il est indispensable qu'il y ait toutes les sortes de céréales, que les graines en soient bien broyées, finement, que la proportion de chaque sorte soit bien respectée; en plus de cela un morceau de savon, un petit sachet de kaolin, quelques bouteilles de Fanta. Lorsque tout cela est réuni, on tend dessus un filet de fibres de sisal, le beau cône est ainsi décoré par les losanges des ficelles. Tout en haut émerge le col brillant d'une bouteille. Lorsque Sindi se tient à côté de son fardeau, cette construction lui arrive jusqu'à la poitrine ; lorsqu'elle le porte sur sa tête, il forme une tour qui se balance au-dessus de l'herbe de la savane comme si elle avançait toute seule. Il faudrait se trouver à proximité pour voir la petite tête sombre qui la porte, puis toute la jeune fille au pagne rouge et bleu noué autour des hanches.

Sindi préférerait partir à pied faire ce voyage. Avant d'atteindre le village en bas de la falaise, la lune n'aurait même pas le temps de devenir ronde puis mince. Le matin Ali l'aiderait à hisser le fardeau sur sa tête. Le midi, quand il ferait chaud, il trouverait de l'eau. La nuit ils se tiendraient l'un contre l'autre pour avoir chaud. Elle sait à quoi ressemble le village, mais elle ne connaît pas les gens qui y

habitent. Elle aimerait beaucoup que le voyage dure plus longtemps.

Ali devrait avoir honte de voyager à pied comme un sauvage de la forêt. Les machines qui filent sur la latérite ont été faites par des Blancs pour les hommes noirs. Ali se tiendrait avec d'autres derrière la ridelle, le visage transformé bientôt en un masque gris-blanc de poussière. Ceci rend les hommes forts comme les Blancs et leur donne des voix rauques. Si Sindi voulait rester avec lui, il faudrait qu'elle grimpe dans le camion et qu'elle veille jour et nuit à ce que la calebasse ne se brise pas, que la belle tour ne s'effondre pas. L'odeur d'essence est forte, le bruit du moteur endort, les yeux aveuglants des voitures qu'ils croisent la nuit font très peur. Sous le masque de poussière elle perdrait sa beauté, ses membres seraient fatigués et raides. Où serait passée la force qui lui aurait fait traverser la savane, comment pourrait-elle se tenir devant ses mères dans le grand village ?

Nous avons mis Sindi et Ali, le fils cadet, sur la route, loin du lieu de construction des pyramides. Lorsque nous avons rencontré quelque part des femmes qui marchaient parmi l'herbe de la savane en se balançant, chargées de ces fardeaux en forme de tour, nous avons pensé à Sindi et Ali. Nos chemins, plus tard, se sont croisés de nouveau, c'est ce qu'il me plaît de penser.

Or les pistes d'Afrique sur lesquelles nous roulons ne sont pas celles sur lesquelles marchent les Africains pour atteindre tel ou tel but où ils peuvent rester. Nous voulons continuer, pour nous le mouvement lui-même est but. Parfois un grand animal tout étiré saute par-dessus le chemin pour disparaître dans les hautes herbes : une panthère. Non, ce sont les grands singes roux. Frédéric les a peints. Dans son tableau ils sont assis, rouges au milieu des buissons, sur fond rouge de l'herbe à lion, et nous regardent passer d'un air placide et condescendant. La famille de singes attend tranquillement que la savane lui appartienne de nouveau à elle seule.

Pour moi notre Afrique à nous m'apparaît le plus fortement dans les tableaux de Frédéric. Pendant nos voyages il a fait d'innombrables peintures au pastel, à l'aquarelle ou à l'huile; suivant la devise de Nicolas de Staël: « Je ne peins pas les choses extérieures du monde, mais l'émotion que ce monde provoque en moi. » Les sentiments et les images qu'un événement a déclenchés restent liés à l'image du souvenir. L'histoire de Sindi et d'Ali, avec tout ce que j'y ai ajouté comme mystère, me touche encore aujourd'hui. Les tableaux de Frédéric nous rendent les émotions sans lesquelles tout serait plus pâle, moins durable. Grâce à son art la réalité de nos voyages qui l'ont rendu heureux est restée vivante. Le désir de lointains inconnus qui nous a portés donne à ses couleurs une étrange force lumineuse. En bordure du chemin d'inquiétants oiseaux noirs, vautours et corneilles, se sont affairés autour du cadavre d'un bœuf. Le soleil se couche, rouge, derrière les acacias parasols. Une lune bleue plonge la savane dans le mystère, des arbres noirs tendent des branches désespérées dans cette lumière.



## Bolgatanga

Le marché de Bolgatanga est très étendu. Du matin tôt jusqu'aux premières heures de l'après-midi, s'y retrouve une foule incessante venue de tous les coins du pays. Les visiteurs aux habits colorés venus du sud dessinent des taches au milieu des tuniques blanches et bleues des gens de la savane. C'est jusque dans le Nord de la Côte de l'Or (est-ce encore ainsi depuis qu'il y a la république du Ghana?) que se rendent ceux de la forêt dans leurs habits chamarrés, des femmes aux bijoux en or qui étalent sur les petites tables devant elles les articles les plus divers : des pierres pour le maquillage, des savons, des bracelets d'or et de métal, toutes sortes d'épices, les piments rouges, des racines de gingembre et mille autres choses encore. Il n'y a pas d'artère principale ou de halle. La place ressemble à un archipel avec une myriade de petites îles faites d'hommes et de bêtes qui disparaissent le soir et se reforment le lendemain au même endroit, ou ailleurs. Autour d'un troupeau de bovins la foule se fait plus compacte. Les os saillants du poitrail et de l'arrière-train témoignent de leur longue marche à travers la savane pauvre en eau. Une autre île naît à l'endroit où sont étendus les tissus de couleur et les bandes de coton blanc tissées à la main, une autre encore autour des femmes qui vendent les légumes, autour des bouchers ou des poissonnières.

Nous nous laissons guider par les parfums parce que la lumière amatie du ciel de l'harmattan et la poussière qui vole ne permettent pas de voir très loin. Il y a des odeurs de bovins, d'ananas et de bananes, d'épices et de rouille provenant des pièces des machines démontées. Le tout est dominé par l'odeur putride des poissons séchés au soleil, jusque tard dans l'après-midi quand les gens venus ici se sont depuis longtemps dispersés. Alors que l'odeur de poisson nous semblait d'abord presque insupportable et nous donnait envie de vomir, les Africains n'en étaient pas incommodés. Une bande de garçons jouait justement là où les poissonnières avaient jeté les déchets. Lorsque après le coucher du soleil l'air avait un peu fraîchi, les odeurs des bêtes et des poissons formaient une fragrance forte et naturelle ressemblant à celle de la semence humaine.

Comme nous n'avions pu trouver d'endroit ombragé pour nous reposer, nous étions assez épuisés, desséchés et poussiéreux lorsqu'un Blanc à la barbe blonde nous invita à venir boire une bière fraîche dans sa case. C. S., contractor — c'est ainsi qu'il se présenta à nous — s'appelait Köbi Schultheiss, il était suisse, avec des épaules, des cuisses et une barbe d'un tableau de Hodler, boucher et fils de boucher qui préférait tuer des troupeaux de mille têtes — amené de la Haute-Volta et du Niger en passant clandestinement la frontière de nuit — plutôt que de peser du bourguignon pour les épouses de cheminots d'Erstfeld, Uri. Un avion venait deux fois la semaine chercher la marchandise, il avait lui-même jalonné et construit l'aérodrome. Toutefois, l'avenir de C. S., qui dépen-

dait des escargots, était incertain. Les éléments de réfrigération de ses entrepôts fonctionnaient avec des générateurs qui tiraient leur énergie de douze grandes éoliennes. Lors des mois sans vent qui précèdent toujours la période des pluies, il n'y avait donc pas de courant, la viande ne pouvait être ni stockée ni exportée, circonstance que C. S. cherchait à compenser en étendant son commerce aux provinces du Sud limitrophes. Les années où, dans les zones de forêt, les pluies commençaient en avance, les escargots grands comme un poing sortaient plus tôt, les habitants des villes s'approvisionnaient auprès de jeunes filles qui partaient tous les matins ramasser cette marchandise pour la vendre à bas prix sur le marché. Le commerce de la viande s'arrêtait complètement, les troupeaux redisparaissaient vers le nord, parce que les pâturages autour de Bolgatanga n'étaient plus que poussière et que la banque menaçait C. S. — qui disparaissait également dans la savane plus au nord pour asseoir, malgré tout, ses relations commerciales avec les pasteurs pour la saison suivante.

Or, pour le moment nous nous trouvions sur la véranda de son habitation, une case circulaire construite sur le même principe que celles des Africains, situées à quelque distance sous de grands arbres, mais deux fois plus grande, si bien que l'espace intérieur sous le toit de paille pointu pouvait aisément être subdivisé par des paravents de papyrus. La grande véranda était pourvue d'un réfrigérateur, près de l'entrée, qui marchait au fuel, de chaises cannées, de tables, de verres et d'autres objets du luxe colonial. Vers l'arrière, elle était équipée d'une salle d'eau avec une merveilleuse douche d'où s'écoulait généreusement une eau brunâtre qui sentait la terre. C'était un lieu où vivre.

Après le dîner — de beaux morceaux de viande rôtie et de la papaye — je sortis seul dans la douce obscurité. J'avais cru entendre au loin près des cases un tam-tam. Les récits du gentil C. S. m'avaient soudain rendu mélancolique, la lampe à gaz suédoise brûlait mes yeux déjà éprouvés par l'abondance de soleil et la poussière.

Entre les cases il faisait sombre. Ici et là un halo de lumière rougeâtre et la fumée d'un foyer. La lumière des étoiles n'atteignait pas l'espace sous les arbres et les coups de tamtam s'arrêtaient sans cesse si bien que je commençai à craindre de m'être égaré. Juste avant de rebrousser chemin, je sentis une petite main fraîche se glisser entre mes doigts. Le petit garçon, dont je ne vis d'abord que le blanc des yeux et un tissu de coton noué autour de ses épaules, serra plus fort mes doigts et m'entraîna en me chuchotant : « See the lady drummer. » Je voulais de toute façon voir d'où venait le tamtam et me laissai donc entraîner. Je n'avais jamais encore entendu parler d'une femme qui jouait. Dans ce pays seuls les hommes jouent.

Devant une case vacillait la flamme d'une lampe à acétylène. Deux formes accroupies se trouvaient sur le muret qui ceignait la maison circulaire. Le petit garçon lâcha ma main et enlaça mes cuisses de ses bras pour m'obliger à m'arrêter, un peu comme on arrête un grand animal qui ne comprend vraiment rien à rien. Ce ne fut qu'à cet instant que je vis combien mon accompagnateur était petit et frêle. De nouveau il me chuchota : « See the lady drummer. » Les deux femmes que je distinguais très bien maintenant portaient leurs cheveux en tresses tenues par des colliers de perles rouges. L'un des tambours était d'une sonorité grave, l'autre, plus clair, rendait des syncopes nerveuses complexes. Elles arrêtèrent de jouer. Comme propulsée par un ressort l'une des femmes se plaça devant moi en tournant sa tête, si bien que son délicat profil se détachait sur la lumière rougeâtre de la flamme. Le tambour grave reprit alors et la femme devant moi, la tête toujours détournée, chanta d'une voix douce et rauque : The lady-drummers song.

Just after the black fire-man died in that very night the fire crept over the savanah tree just in my compound, in my heart, in my cunt come and see.

Le petit garçon avança une de mes jambes, puis l'autre, puis la première, c'était drôle, je le laissai faire, il me fit pivoter, un petit pied nu s'appuya contre mon tibia, je me retrouvai assis sur le banc de terre, à ma droite le petit Noir qui se serrait contre moi, la tête sous mon bras et sous son tissu de coton, à gauche la femme au tambour qui prit son instrument entre les jambes et joua ses syncopes : plus vite et plus aigu qu'avant, me semblait-il.

Mes jambes étaient lourdes, j'étais content d'être assis là. Je bus dans une petite calebasse que l'une des femmes approcha de mes lèvres. C'était frais et aigre comme du vin de palme ou du lait de chèvre caillé. Le tambour grave reprit.

Le tambour aigu s'était tu. Dans l'obscurité la belle femme au tambour était invisible; elle s'appuyait contre moi de toute la chaleur de son corps. Elle avait tourné la tête, si bien que ses tresses parfumées et rêches me grattaient la joue gauche, elle me mit dans la main la baguette en bois et voulut guider ma main pour que je joue. Je ne le savais pas. Alors elle abandonna, poussa le tambour et posa ses deux mains entre mes cuisses. Bientôt elle tint une baguette dure dans sa main avec laquelle elle continua à frapper en silence ses syncopes. Le son grave reprit. Le petit garçon s'était éclipsé. Lorsque nous étions à l'intérieur, couchés sur la natte, le tambour grave se tut.

Elle venait du nord et parlait le français. A un moment donné elle prit ma main et me fit sentir une cicatrice qui, dure et lisse, traversait sa joue gauche telle une cordelette de soie. « C'est parce que le conducteur du bus a renversé. Jamais encore un homme m'a fait mal. Mais je préfère quand même les hommes blancs. » Je voulus savoir qui était l'homme de feu. Elle rit un peu : « Toute cette chanson est un mensonge, il n'est pas du tout mort, l'arbre non plus n'a jamais brûlé. Ce n'est qu'une chanson pour que je ne reste pas seule la nuit, ici dans ce pays étranger. »

A la première lueur du jour, lorsque arrivèrent les corneilles noires et blanches, je retrouvai facilement le chemin de la grande case du C.S. Au moment de charger les voitures pour partir, un petit garçon fluet surgit, tout nu, sans tissu, mais c'était sans doute celui de la nuit. Je mis quelques centaines de CFA dans la main tendue, il courut vers les arbres et disparut entre les cases.

Avec une étrange hâte nous roulâmes sur la large piste vers le sud, traversant une savane jaune d'or avec quelques arbres parasols isolés, des champs de mil récoltés, qui avaient l'air comme détruits, nous arrêtant à peine dans les villages pour acheter des bananes dont les gros régimes verts étaient transportés à même la tête par des jeunes filles. Il n'y avait aucune raison à cette hâte, peut-être voulions-nous seulement laisser derrière nous la poussière, car au sud, la carte l'indiquait,

commençait la forêt tropicale. Au début de l'après-midi un nuage d'orage noir monta dans le ciel blanc, laissant échapper les cordes d'une première pluie tropicale. Nous dûmes nous arrêter, le rideau de pluie étant trop épais ; je me mis, plein d'espoir, à côté de la voiture pour recevoir, bouche et yeux ouverts vers le ciel, cette douche fraîche. Mais l'averse s'arrêta aussi abruptement qu'elle était venue. Couverts d'une couche de boue puante bientôt sèche et dure nous continuâmes. Vers le soir un mur sombre et menaçant se dressa devant nous.

Nulle part ailleurs que là, au nord de Mampong, le passage de la savane à la forêt n'est aussi brutal. Nous plongeâmes dans la forêt tropicale avec ses pépiements et ses gazouillements ponctués du chant moqueur de l'oiseau rieur. Un mur vert devant nous et des deux côtés de la piste.

Dans la pénombre de la forêt je me mis à ralentir. Je crus entendre le tambour et la fin de la chanson, come and see, come and see. « C'est bon, dis-je, sois calme : nous sommes entrés dans le cœur de l'obscurité. »

## Forêt tropicale

Savane sèche poussiéreuse, l'air tremble au-dessus de l'herbe jaune. Un trait sombre barre l'horizon, nous nous demandons ce que c'est, continuons. Le souffle d'un mur bleu-vert, chaud, humide, avance sur nous. (C'était en 1955, au nord de Mampong. Nous avons à chaque fois essayé de retrouver l'endroit, sans succès. Les plus grands arbres de la forêt vierge ont été coupés. L'export du bois doit financer la modernisation de l'Etat. Les cimes du métrosidéros ne couvriront plus le merveilleux enchevêtrement des plantes. La forêt vierge a sombré dans la pullulation de la forêt secondaire. Les vents humides y entrent sans difficulté, deviennent bouillonnants dans la braise. Le front de la forêt est rongé. La steppe y pénètre. Le mur de la forteresse est tombé.)

Dans ce silence tout bruit serait bienvenu. Pourtant la pénombre humide n'est pas vraiment silencieuse. Les cris qui arrivent par vagues, s'éloignent mais ne s'éteignent jamais, se sont nichés dans l'oreille. Les sons sont aigus ; on ne perçoit réellement que les sons graves, les sons plus aigus font entrer en vibration l'oreille interne, le fameux bourdonnement, comme avant un évanouissement ; la fatigue que l'on

connaît dans la forêt tropicale n'est pas le fait du hasard. Seul le cri de l'oiseau rieur interrompt le silence strident. Lorsque, avant Mampong encore, nous avions entendu pour la première fois le rire mélodieux, saccadé, Frédéric m'avait lancé un regard comme pour demander si je l'avais entendu également, que c'était impossible. Le moteur s'était coupé ; de nouveau le rire : fort, moqueur, méprisant. Incomparable avec le cri de la mouette rieuse ou avec un autre oiseau rieur, humain dans sa méchanceté. Aussitôt la réparation effectuée — changement d'un joint de la pompe à essence — le rieur s'était tu. A chaque mésaventure la même chose s'était reproduite.

Lorsque, venant de la savane, on plonge dans la forêt tropicale, l'espace vital se réduit. Un être humain a l'air incroyablement minuscule parce que les arbres de la forêt vierge sont deux fois plus hauts que nos plus hauts mélèzes. Il est connu que l'on ne peut pas faire le moindre pas dans le sous-bois. Mais même le regard est très vite arrêté. Les arbres non plus ne sont pas vraiment là, il n'y a qu'une sorte d'échafaudage devant un mur sombre. La clairière d'un village donne l'impression d'avoir été découpée, tout autour le mur vert ne présente pas la moindre faille. (Après des semaines passées dans la forêt tropicale, je ne cessais, de retour dans la savane, de m'extasier : « Regarde, là-bas, le bel arbre! »)

Le temps lui-même semble se dissoudre. Comme un jour ressemble à l'autre, que le ciel et les nuages ne sont que rarement visibles, que la lumière, le temps et les saisons sont toujours pareils, les habitants de la forêt ont inventé d'autres façons de mesurer le temps. Les années et les mois ne comptent pas, seulement les semaines. Celui qu'on appelle Kwame est né un samedi. Il faut planter les tubercules de

l'igname quand des nuages bleu lavande de papillons s'élèvent des flaques d'eau, le café sera bientôt mûr quand la brume du matin touche la cime de l'arbre à kapok.

La construction du temps et de l'espace qui guide le voyageur se met à vaciller et se dissout. A l'aise, détendu, comme s'il venait de quitter un vêtement trop serré, il se laisse étendre et glisser. Comme ces drogues qui, à haute dose, transforment la réalité en une folie grimaçante, mais, bien administrées, produisent un effet relaxant. Au plus profond de lui-même il croit avoir changé, bien que ce ne soit que ses sens qui procurent à son esprit une autre nourriture.

Le représentant unique du gouvernement de Sa Majesté à Mampong, district de la forêt de la colonie de la Côte de l'Or, un jeune homme, aurait fait bonne figure à Wimbledon. L'hôtel au pied de la colline résidentielle était composé d'une série de petits bungalows couverts de paille et ouvrant sur un jardinet ceint de pierres peintes à la chaux, suivant le style du pays. Dans le bureau en haut il fallait s'acquitter de la somme modique et attendre sa facture. De nulle part surgit un respectable caretaker en kaki devant nous accompagner jusqu'au chef. De façon très consciencieuse toutes les installations indispensables au mode de vie britannique et nécessaires pour que séjourner en forêt vierge soit supportable furent passées en revue : du bois sec dans la cheminée avec du petit bois pour démarrer le feu, douche et W-C en acajou laqué et cornières en laiton, la Bible sur la table de chevet et le service à thé. De petits défauts furent découverts, le maître donna à son compagnon des ordres à voix basse, sans impatience. Le Britannique ne semblait pas voir l'homme à qui il s'adressait. Il avait la capacité de regarder le lointain à travers le caretaker. L'inspection terminée, on nous fournit une explication sur l'utilisation fonctionnelle du bungalow. Ce faisant il nous regarda, nous, les Européens, vraiment, et son regard fut si triste que G. eut l'impression qu'il se sentait terriblement seul et qu'il avait du mal à nous quitter. Elle l'invita à venir boire un verre de vin. Il s'inclina: « I thank you, very kind indeed », mais ne vint pas. Frédéric, en faisant son petit tour du soir habituel, le vit derrière la fenêtre éclairée de sa résidence, seul, coiffé et correctement habillé, assis derrière la table débarrassée du dîner en train de fixer le vide.

Je ne sais plus combien de fois à l'époque des colonies nous sommes passés d'un territoire britannique à un territoire français et vice versa. Aussi aléatoire que fût la définition des frontières des colonies dans le traité de Berlin à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, nous ressentions à chaque fois le choc culturel propre à ces colonies. Dans les territoires britanniques les routes et les ponts étaient en bon état, les ingénieurs, les officiers et les fonctionnaires nous invitaient à prendre le thé, leurs aimables épouses blondes nous racontaient avec un ton proche des larmes qu'ils allaient bientôt devoir partir, que leurs enfants étaient très seuls ici, qu'il n'y avait pas d'autres enfants dans l'entourage pour jouer, que cela ne pouvait pas continuer comme cela. En effet, nous n'avons jamais vu des enfants anglais jouer avec des enfants africains. Les regards sont distants, froids, à la longue glaciaux. Les Africains comprennent l'anglais, mais juste les mots nécessaires aux tâches particulières qu'ils doivent accomplir; même leur regard s'est vidé. Lorsqu'ils parlent avec un Blanc, rien ne se passe : pas de conversation, pas de colère, pas de sourire.

A peine la barrière tricolore du poste de frontière s'est-elle abaissée derrière nous que le chemin devient carrément épou-

vantable, il est plein de trous, les ponts sont en ruine, dans les bureaux de l'administration s'amoncellent des piles de dossiers jaunis, refuge des araignées et des termites. Les différences culturelles ont des retombées humaines. Du bistro au chantier, le chef blanc, suant, hurle, rouge de colère, sur les Noirs, fainéants, bâtards, bande de singes, les Noirs rigolent ou l'invectivent à leur tour, oui papa, oui chef, oui mon patron\*, brandissent le poing et tapent dans le dos du grand frère blanc du plat de la main, ne t'énerve pas, le soleil t'a tapé sur la tête, viens boire un coup, ce n'est pas bon pour ta santé de t'énerver! Madame, en robe de coton à fleurs, nourrit le grouillement indomptable d'enfants noirs et blancs qui tournoient autour d'elle à demi nus et sales, ce faisant elle se plaint, nullement pleurnicharde, je ne comprends plus ma progéniture, ils ne parlent plus que cette langue de nègres, comme les singes, il vaudrait mieux qu'ils rentrent bien vite à Marseille, à Perpignan, en Bretagne, mon mari, vous l'avez vu dehors, est complètement négrisé, une honte, depuis la dernière saison des pluies il ne met plus de chaussures, il entre dans le salon pieds nus. Il mange son riz avec les doigts, en même temps que ses gars. Il me dit de rentrer chez mes parents, que les Noirs ont besoin de lui, ils ne le laissent pas partir. Il a raison, je ne veux d'ailleurs pas partir — là-dessus elle s'essuie, émue, une larme avec le bout de son tablier.

Près de Man, à l'ouest de la Côte d'Ivoire, s'élèvent les monts Tonkoui que j'appelle Nimba. (« Tonkoui est un nom français », dit l'étudiant qui nous accompagnait jusqu'à la plantation des cinchonas.) La montagne est couverte d'une

<sup>\*</sup> Les mots ou expressions en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original.

forêt dense jusqu'en haut des rochers qui la couronnent. Le regard que la paroi verte a fini par rendre morne peut percer à travers les trouées et les déchirures des cimes touffues. Des couleurs, des gorges et des sommets émergent de la vapeur, l'air devient plus léger, des fleurs rouges tremblent dans la brise et la grande trompette-de-brac traverse la piste de son vol ondulant.

Lors de la veille de la Sainte-Walpurgis les sorcières dansent sur le Brocken du Harz allemand. Autour des monts Nimba qui émergent de la forêt, des figures noires et brunes tournoient à l'infini dans la nuit et le jour tropicaux. Elles se mêlent aux angoisses et aux désirs des étrangers, qui ont atterri ici, épuisés qu'ils étaient par la touffeur de la végétation dense, des dieux blancs, des objets échoués blanchâtres. Sur les troncs vermoulus des anciens mythes poussent aussitôt, telles des orchidées, les nouveaux contes.

En haut des roches grises qui restent voilées comme l'Olympe, sur le siège du plus ancien esprit de la forêt, le chercheur africaniste à barbe blanche, *Monsieur le Professeur\**, s'est écrasé. Son cadavre n'a jamais été retrouvé, les esprits l'ont emmené dans leur royaume. Maintenant il règne avec eux pour le bien des hommes bruns tout au fond de la forêt. Le professeur s'est sacrifié volontairement (le vieil homme a péniblement gravi la montagne grâce à une volonté de fer) pour réparer le mal que les siens ont introduit dans le pays. Grâce à lui la montagne qui l'a avalé est devenue plus sainte encore, pour les Français elle est depuis ce jour le monument de la force d'initiative coloniale qui les lie « à jamais », comme on disait alors, au pays chaud. En effet : à mi-hauteur furent plantés les premiers cinchonas qui se développèrent à merveille, fournissant le pro-

duit de base pour l'industrie pharmaceutique; sous le gouvernement de Pétain, lorsque l'approvisionnement de quinine en provenance de la métropole s'interrompit, l'écorce des petits arbres sveltes, savamment macérée, fournit gratuitement le breuvage amer, jusqu'à ce que, finalement, des années après la guerre, les comprimés de quinine se trouvent de nouveau dans le magasin du Libanais. Eux ils mangent nos arbres, nous leurs comprimés, et tous sortent guéris de la fièvre; à cette nuance près que le jus de l'écorce, contrairement aux comprimés, ne donne pas de maux de tête — c'est ce que l'on dit.

On trouvait beaucoup de maladies mortelles dans cette région auparavant, si bien que le journaliste américain, Geoffrey Gorer, devenu plus tard ethnologue, qui était venu ici en 1934 dans le dessein d'étudier les célèbres et mystérieuses danses de masques de Man, craignait que les gens de la forêt vierge ne disparaissent. Les vaccinations contre la fièvre jaune et la maladie du sommeil l'empêchèrent. Les villages se repeuplèrent, on trouva des ouvriers pour défricher les futurs plantations de cinchonas, des recrues pour l'armée de la métropole et beaucoup de filles et de garçons joyeux pour la nouvelle école que Monsieur le Commandant du district fit appeler, en l'honneur de son général, lycée Charles de Gaulle.

Les vieux s'en souvenaient : lorsqu'un clan de familles, persécuté par les esprits malins et empoisonneurs, s'était affaibli, qu'il avait du mal à produire de jeunes chasseurs, de jeunes mères pour s'occuper de l'autel des ancêtres défunts, les vieux qui restaient engageaient des pourparlers avec un autre clan qui, favorisé par les esprits, était en plein essor, riche en hommes et en biens et prêt à accueillir avec leur

corps et leur vie les affaiblis. Ces derniers choisissaient un garçon et une jeune fille d'une beauté et jeunesse resplendissantes auxquels incombait l'honneur d'être mangés. Parés comme pour un mariage, bien nourris, oints et soignés, bercés jusqu'à une dernière danse par des tam-tams doux et sourds, ils étaient sacrifiés et mangés en commun ; de ce fait, le clan montant, fortifié par ce qui dans le clan déclinant restait de force vitale, contenue dans la chair du jeune couple, accueillait les membres dispersés ou mourants et faisait participer les vivants, en qualité de chers parents, aux biens, à la gloire et à la faveur des ancêtres, désormais communs, qui décédaient.

La première fois que nous avons roulé vers Man, nous venions de l'est. A Daloa nous nous sommes refugiés avant une grosse averse d'orage dans un bar étouffant. La longue grotte sombre n'était éclairée que tout au fond au-dessus du comptoir. Là se tenait un Blanc chauve et froissé qui désignait de son œil droit écarquillé qui avait la couleur d'un poisson fraîchement pêché chaque verre de bière ou de whisky vide qu'une maigre Noire infantile, qui officiait comme serveuse, allait remplir ou encaisser en sortant de sous le zinc. L'œil gauche du Blanc était plus sombre encore, mais à demi fermé et lorgnant vers le sol. Son bras gauche semblait lui aussi paralysé et reposait à plat sur la table, si bien qu'il devait tout faire de la main droite en jonglant adroitement avec les bouteilles et les verres. Lorsque le bar commença à se vider petit à petit il nous demanda de venir au fond. Ce ne fut qu'à cet instant que nous découvrîmes une genette apprivoisée, un animal délicat aux taches noires, qui, enroulée autour de son cou, lui mordillait amoureusement l'oreille de sa petite gueule. Nous découvrîmes également

que son bras gauche n'était pas paralysé. Avec un crayon planté droit entre ses gros doigts, il couvrait l'une après l'autre de grandes feuilles bleues d'une écriture anguleuse. Tandis qu'il nous servait, dictait des additions à la serveuse ou nous parlait dans un bon suisse aimable et guttural, il continuait à écrire, l'œil gauche toujours fixé pour contrôle sur la feuille. La genette Mary le retenait, cela fait longtemps qu'il serait parti de ce « trou de merde », mais Mary ne voulait pas venir. Les lettres, il les écrivait à son ex-fiancée à Bâle, il écrivait tous les soirs jusqu'à trois ou quatre heures du matin, jusqu'à l'heure où il pouvait fermer. Non merci, il n'était pas nécessaire qu'on prenne des lettres pour lui, cela n'en valait pas la peine, cela faisait douze ans, peut-être quinze, qu'il écrivait. « Je n'ai jamais encore eu le temps d'aller poster une lettre, vous savez bien les gens de la poste volent les timbres, je ne sais d'ailleurs pas si ma fiancée est encore en vie, elle faisait de la tuberculose, a dû faire plusieurs séjours à Davos, vous voyez bien, cela n'en vaudrait pas la peine. » Le Suisse fit un mouvement du menton comme pour désigner quelque chose derrière lui tout en remplissant trois verres de whisky exactement jusqu'au trait. Mary s'effraya, fila derrière et se posta à sa place de guet, là où elle se mettait quand elle n'était pas enroulée autour du cou de son amant. Elle nous considérait de ses grands yeux depuis l'obscurité. Comme sur le chapiteau d'une colonne, elle s'était posée en haut d'une pile de papier à lettre haute de presque deux mètres. Comme il faisait sombre, nous ne pûmes voir combien de colonnes de papier s'érigeaient devant le mur du fond. Lorsque Frédéric sortit plus tard pour prendre nos moustiquaires dans la voiture parce que les voiles troués de l'établissement en laissaient passer un grand nombre, il jeta un dernier regard sur le comptoir. Le Suisse était ivre, il titubait sur place, Mary s'était de nouveau enroulée autour de son cou ; avec une hâte égale il remplissait ses feuilles, ligne droite après ligne droite, de son écriture anguleuse.

C'est cet homme qui nous parla pour la première fois de la ville de Tabou. La plus grosse erreur de sa vie était d'avoir quitté cette ville. Maintenant il ne pouvait plus y retourner. « J'y vivais bien, dans mon bar il n'y avait que du vin de palme, pas cette mixture-là. Je ne peux plus mettre les pieds à Tabou. »

Le lendemain le charme des monts Nimba nous accueillit. Jamais Picasso n'aurait pu peindre les Demoiselles d'Avignon sans les masques de bois noir poli de Man aux yeux profondément entaillés en biais et aux lèvres en forme de rhombe. Notre désir de démêler les fils de culture noire et blanche de ce tissu syncrétique y fut porté à son comble (nous avons essayé de le réaliser des années plus tard dans le royaume agni d'Alangouan), ce tissu ou cet enchevêtrement qui faisait apparaître, dans la vapeur de la forêt tropicale, des formes étranges. Lorsque nous partîmes après les impressions fâcheuses qui au bout de quelques jours seulement nous avaient gâché notre séjour, nous entendîmes de nouveau le nom de Tabou dans la bouche du majordome noir du commandant. « Il est bon que vous continuiez. "Man" n'est plus ce que c'était. Depuis que le professeur de la montagne a été mangé, il y a bien moins d'esprits qu'avant mais davantage de moustiques. Ceux-ci viennent avant la mort. A Tabou, vous pouvez rester sans crainte. Mais malheureusement vous ne l'atteindrez plus. Avant les habitants du fleuve barraient le

chemin. On pouvait leur donner une chèvre à bouffer, ils laissaient alors les voyageurs traverser le fleuve. Aujourd'hui les ponts se sont effondrés et les voitures s'enfoncent dans la boue. »

Les événements fâcheux débutèrent par le fait qu'un boursier de l'institut de recherche voulait nous montrer ses trésors qu'il préservait comme un directeur de musée. Dans un bunker de ciment fait sur le modèle des cases des autochtones (qu'il appelait ainsi), il avait accroché en lignes sur les murs chaulés, pourvus d'étiquettes et de numéros, les masques de danses noirs, sans vie, sans charme, privés de leur beauté.

Le gouverneur, comme on appelait le commandant du district, se fit excuser. Il monta à la plantation de quinquina avec sa voiture de service. « Il inspecte la plantation tous les jours, mon mari craint qu'on vole les arbres », nous dit d'un ton affable l'épouse dont nous dûmes accepter l'invitation au thé. Un boy en veste de lin blanche et deux jeunes filles avec de petites coiffes blanches plantées dans les cheveux frisés nous servaient avec beaucoup d'attention tandis que Madame s'emportait d'une voix éraillée : « Vous allez vous en rendre compte, on ne peut pas faire confiance aux Noirs, ils se bouffent mutuellement. Comment, vous ne le crovez pas? C'est pourtant évident. Nulle part de cimetière. En avez-vous vu un? Ils mangent les morts jusqu'aux os. » Nous étions gênés. Le boy resta impassible, les deux jeunes filles se mirent à chercher quelque chose sous le chariot du service en poussant des cris étranges et en se tordant ; elles finirent par éclater de rire et quittèrent la terrasse au petit trot.

Pour me remettre de cette cérémonie du thé je me rendis au village voir un vieux Noir qui m'avait prié de lui apporter

du tabac. Il fut très content et m'invita à prendre place sur la poutre polie par l'usure qui se trouvait devant sa case. « J'ai entendu dire que vous avez été invité chez la femme du gouverneur. Oui, le gouverneur n'est pas mal, bien mieux que le dernier, il a seulement trop peur des voleurs. Les jeunes s'amusent avec lui, ils lui volent son fusil de chasse ou son chien et le rapportent le lendemain. Alors il leur donne du tabac, vous n'êtes pas des voleurs, dit-il, vous êtes de bons gars, si vous trouvez les voleurs amenez-les au poste, il faut que vous les trouviez, cela devient insupportable ici. Voilà ce qu'ils font avec lui. Ce n'est pas convenable. Ils poussent vraiment trop loin les choses. Mais sérieusement : Madame croit toujours que nous mangeons de la chair humaine. Ah, elle vous l'a dit. C'est insensé. Il y a une boucherie. Aujourd'hui on peut acheter de la viande autant qu'on veut, du bœuf, de la chèvre et pour le dimanche du veau. Celui qui a de l'argent peut acheter autant de viande qu'il veut. Nous ne prenons plus de chair humaine, oh non. Mais, si vous me demandez ce qui est bon dans l'homme, je vous dirais que c'est le foie. Le foie est vraiment bon. » Le vieux leva vers moi ses yeux rougis en gardant un air sérieux jusqu'au moment où je m'en allai. « Ce qui est bon dans l'homme? » fait désormais partie de notre langue personnelle.

Ce sont de telles fables que les gens de Man racontent. Lorsqu'au moment de la Communauté, juste avant l'indépendance, ils ont eu le droit d'élire un député au parlement, le candidat préféré des forêts ne revint pas. « C'est l'unique parlementaire du monde qui a été mangé par ses électeurs », disait-on des années après encore. On avait fait venir son dentiste de Paris qui avait reconnu dans la mâchoire inférieure trouvée dans la forêt celle de son estimé client.

Le plus pénible pour nous fut la visite du dépôt de marchandises de notre négociant suisse qu'on voulut nous montrer le troisième jour. Plusieurs fois la mission catholique nous avait demandé si nous ne voulions pas nous charger de transmettre une lettre à monsieur S. qui avait été souvent déjà l'hôte de la mission. Il serait très intéressant pour nous d'admirer les trésors d'art dans le baraquement mis à sa disposition.

Nous connaissions S. comme gérant d'un magasin à Zurich, homme d'affaires smart et connaisseur de l'art africain. Une ou deux fois l'an il venait ici, se logeait à la mission parce que cela ne lui coûtait rien et faisait venir des jeunes qui voulaient gagner de l'argent. « Après la saison des pluies », faisait-il savoir, « je vais revenir pour acheter des objets d'art, des masques, des statuettes et toutes sortes de fétiches, tout ce qui a une valeur artistique. Le prix que je vais payer sera incroyablement élevé. » Les gens commençaient à saliver et partaient munis d'un sac de jute que S. leur offrait gracieusement. Celui qui possédait une bicyclette partait à bicyclette. A la fin de la saison des pluies le baraquement s'était rempli d'un amoncellement de sculptures. Les jeunes traînaient au village en attendant que S. se montre. Le bois sec dans lequel on fait les objets saints se casse facilement dans le sac attaché sur le porte-bagages de la bicyclette qui avance cahin-caha sur les pistes de la forêt ou porté en bandoulière par le garçon s'en retournant vers Man. Ils volent tout ce qu'ils peuvent trouver, ce qui n'est pas difficile, car personne ne garde ces trésors ; contrairement à la supposition du gouverneur il n'y a pas eu de voleurs jusqu'à ce jour dans le pays. Il est rare que les jeunes aient à donner aux gardiens

des objets sacrés une part du prix fantastique que S. a promis de leur offrir.

La plupart de ces splendides figures sculptées étaient détruites. Sur tel masque de danse au sourire aussi mystérieux que celui de la Joconde, l'œil gauche avait été arraché. L'ancêtre procréateur n'avait plus de membre, plus de nez et plus de bras droit qui avait tenu la lance. Ces détails ne gêneraient pas monsieur S. Avec l'aide des élèves de la mission il classait les différents objets. Ceux qu'il jugeait être de bonne qualité étaient vraiment bien payés, cinq cents, voire mille francs CFA. (C'est à peu près le prix des ours en bois sculptés industriellement qu'on peut acheter dans les magasins de souvenirs de Berne ou de Zurich). Les dénicheurs chanceux poussaient des cris aigus et le remerciaient. Ce qui était brisé ou qui ne plaisait pas à monsieur S. — qui pouvait savoir ce qu'il tenait pour précieux ? — était remis sur le tas. Les dénicheurs déçus ou les voleurs n'osaient moufter puisque dehors attendaient deux gendarmes auxquels S. avait rapporté de petits cadeaux de Suisse. Afin de faire de la place pour la prochaine récolte on mettait le feu à ce bric-à-brac. (Dans la mesure où la méthode du zélé monsieur S, se trouvait progressivement imitée à Paris, à Londres et à Amsterdam. l'œuvre de plusieurs générations d'artistes africains fut détruite en quelques années. Les prix pour des objets africains grimpèrent alors agréablement, car l'approvisionnement allait cesser.)

Lors de l'incontournable visite d'adieu chez le commandant nous évoquâmes les pratiques de notre compatriote. Monsieur se mit à soupirer et sa mine léthargique de bureaucrate s'éclaircit. « Vous avez raison. Il y a des voleurs partout. Ici, dans ce lieu infâme, on me vole tous les jours. Les

gendarmes ne nous sont d'aucun secours. Ce sont de braves types, mais il est impossible de leur demander de faire vraiment attention. Le sens de la propriété n'est absolument pas développé chez eux. Cela me console d'apprendre qu'en Suisse aussi il y a des voleurs. »

« Cependant », dit-il au moment des adieux, « il y a un endroit au monde, même en Afrique, où cela n'existe pas. J'y ai séjourné et je m'en suis exilé moi-même. A cause de ma carrière, car à Tabou, savez-vous, il n'y a pas d'avancement possible. Il faut que je pense à ma retraite, je ne rajeunis pas. Depuis que le gouvernement a cessé d'entretenir la route de Tabou — je crois pour des raisons stratégiques — , l'endroit a encore perdu en importance. Oui, à Tabou même votre monsieur S. resterait les mains vides. »

Aussi différents que nous soyons tous les quatre, la curiosité et le désir d'aventure nous ont toujours soudés. Il était donc clair qu'un jour nous allions arriver à Tabou. Je crois que nous avons décidé de rompre le tabou qui pèse sur cette ville après notre première visite à Man quand, allant vers le nord, nous nous sommes arrêtés au croisement des routes de Guiglo et de Tabou. Deux ans plus tard nous l'avons fait, nos voitures étaient bien équipées et nous avions assez de temps européen pour nous glisser dans le temps dissolu de la forêt tropicale.

Cette fois-ci nous venions du nord. Avant Guékouédou déjà nous connûmes un incident étrange. Une pluie torrentielle qui était en train de s'abattre sur la savane sèche nous obligea à trouver refuge dans une case au bord de la route. Comme j'étais de toute façon trempé, je décidai de partir à la ville avec une de nos voitures pour trouver un endroit où pas-

ser la nuit. Subrepticement la voiture fut entourée de nombreux jeunes aussi joyeux que mouillés. Je dus m'arrêter, quelques courageux grimpèrent sur le siège du passager et cherchèrent à m'embrasser les mains. Ils parlaient, criaient et entonnaient d'étranges psalmodies, mais me laissaient poursuivre, précédé par l'un d'entre eux courant devant la voiture, jusque devant une église. C'était une construction nouvelle informe avec une tour bien trop grosse faite en pierre ocre et couverte d'une tôle ondulée brillante. Je ne cessais de leur demander ce qu'ils voulaient de moi. Ce ne fut qu'une fois arrivés devant le portail de l'église où ils tentèrent de me sortir de la voiture en me portant que je compris que je devais assurer la messe d'inauguration. L'évêque avait annoncé sa visite, il pleuvait, il n'était pas arrivé, maintenant il était là et les festivités pouvaient débuter. Avec ma chemise trempée et souillée de glaise je ne ressemblais pourtant pas à un évêque. Mais j'étais un Blanc et j'avais des cheveux gris. Lorsqu'il fut enfin clair que je ne voulais pas avoir affaire avec Dieu et l'Eglise, les jeunes gens furent très déçus et me laissèrent seul si bien que je ne pus plus demander où trouver un logement.

Je rentrai bredouille. Le problème, entre-temps, s'était résolu. La pluie avait cessé. L'un des dignitaires locaux s'était présenté et nous avait offert l'hospitalité dans sa case. Comme il disait avoir à lui seul quarante épouses — il assurait qu'il répondait ainsi largement aux lois coraniques qui prévoyaient la possession de quatre épouses — , sa modeste case se trouverait de toute façon vide, car il passerait obligatoirement la nuit chez une de ses femmes. Il fit balayer la case, nous installâmes nos moustiquaires et restâmes jusque tard dans la soirée avec notre hôte dans la large cour de celui-

ci en buvant du vin rouge que le Prophète dans ces latitudes interdit moins sévèrement à ses fidèles.

Le lendemain nous rencontrâmes le véritable évêque. Il portait une longue barbe et était vêtu d'une soutane de soie blanche et d'une large écharpe violette qui lui ceignait le ventre. Il faisait partie de ces pasteurs d'âmes de Martigny, enclins à l'orthodoxie, qui apparemment semblent bien se comporter dans la diaspora; il se montra content de rencontrer des compatriotes et admira notre force et prestance lorsque, avec l'aide de tous ceux qui l'attendaient, nous construisîmes un pont de fortune au-dessus de la petite rivière en crue qui l'avait retenu plusieurs jours durant. Lorsque je lui racontai que j'avais presque dû officier à sa place comme vicaire, il ne fut plus content mais vexé, ne nous remerciant même pas de lui avoir aplani le chemin conduisant à sa sainte action.

Cette fois-ci nous prîmes la direction de Guiglo, une petite ville abritant l'administration du district d'où part le chemin délaissé de Tabou à travers la forêt vierge. Guiglo se situe à proximité de la frontière avec le Liberia et la route suit, du côté français, la frontière qui se voit mieux sur les cartes de la colonie que dans l'enchevêtrement spongieux de la forêt. Le Liberia, le premier Etat moderne et indépendant de l'Afrique de l'Ouest, avait été fondé par des esclaves américains rentrés en Afrique ; le régime érigé par ces vieux nouveaux Africains avait la réputation d'être plus corrompu et plus despotique que n'importe quel autre gouvernement colonial.

Monsieur Gérard qui, en raison de la faible importance de son district (que l'on diminuait encore afin d'éviter des

confrontations entre Etats), ne portait que le titre d'un chef de subdivision (d'un district) et qui par conséquent se situait dans une tranche d'émoluments basse, était un homme célèbre. Les incidents frontaliers incessants jusqu'au moment de sa nomination et les complications diplomatiques avec le régime du Liberia en résultant avaient complètement cessé. L'administration libérienne avait la réputation d'autoriser, voire de soutenir, la contrebande de toute espèce, en particulier l'export illégal de diamants, et on l'accusait de violer elle-même en cachette la frontière avec des méthodes de gangster, de procéder à des enlèvements et autres crimes. Le petit poste de gendarmes ne permettait pas de surveiller la longue frontière dans la forêt. On préférait donc laisser tomber en ruine la route conduisant à l'intérieur de la colonie et compter sur le doigté de monsieur Gérard. Celui-ci s'entendait, à chaque fois que se produisait une violation, à éviter les complications diplomatiques en faisant celui qui n'avait pas été là au moment des faits. Lorsqu'il réapparaissait enfin dans sa résidence, il était impossible de comprendre, en se rapportant aux dépositions contradictoires des témoins, ce qui s'était ou non passé. Les comptes rendus de la subdivision étaient donc courts et pauvres en faits, le gouverneur de la colonie était satisfait, les relations avec l'Etat voisin souverain restaient étonnamment bonnes et monsieur Gérard avait de plus en plus la confiance des négociants de Guiglo qui n'avaient pas à craindre d'être dérangés par l'administration dans l'exercice de leurs entreprises.

Il nous fallut évaluer cette situation avant d'arriver à Guiglo. La sensible frontière de la colonie avait été isolée, comme on isole une plaie ouverte. Le voyageur qui n'apportait rien d'autre que sa curiosité très peu désirée dans ces

conditions devait être empêché, « découragé », de prendre le chemin de Tabou sans qu'il existât pour autant une interdiction formelle déclarant que cette zone présentait un problème politique. Si nous essayions de prendre le chemin de Tabou à l'insu de l'administration pour finalement être découverts, nous pourrions littéralement les contraindre à nous interdire ce voyage, ce qui, en haut lieu, leur créerait quelques problèmes qu'ils chercheraient, dans la mesure du possible, à répercuter sur nous en nous accusant de telle ou telle infraction à l'ordre ou du non-respect de telle ou telle règle de sécurité faite pour le voyageur. La réputation de l'adresse diplomatique de monsieur Gérard nous encouragea à penser qu'il fermerait un œil devant notre entreprise douteuse et que son administration nous laisserait passer sans nous avoir vus. Il importait avant tout de nous entendre avec lui.

Monsieur Gérard nous rendait les choses faciles. La résidence de l'administration elle-même n'avait rien de bureaucratique, c'était une construction en bois, irrégulière, aux nombreuses vérandas fermées par des claustras en papyrus, le tout envahi par des cascades de bougainvilliers violets et plongé dans l'ombre grâce aux palmiers. Nous mîmes de l'ordre dans notre habillement afin de produire dès le début la meilleure impression sur le soldat de faction qui ne manquerait pas de nous questionner sur l'objet de notre venue. Aucun soldat ne se présenta. Rien du tout ne se produisit. Nous étions en train de nous demander si nous devions tout simplement entrer et si le chef de la subdivision était en train de pratiquer une de ses absences diplomatiques lorsque quelqu'un nous cria quelque chose de derrière les hibiscus poussant sous les palmiers. Empruntant une allée de jardin qui conduisait à un second bâtiment plus bas et si envahi par la végétation que nous ne l'avions pas vu, un Européen mince et plutôt petit vint vers nous d'un pas pressé. « Inutile d'attendre la faction, il est quatre heures passées, à cette heure les gars sont couchés ivres et heureux sous les palmiers près du fleuve, c'est l'endroit que nous appelons bistro : si le matin vous faites un trou dans le palmier, le jus a eu le temps de fermenter durant la journée, et mes gars sont barbares au point de préférer le vin de palme chaud à n'importe quel bordeaux, dans la mesure où ils ont l'occasion de procéder à des comparaisons. »

Monsieur Gérard ne ressemblait pas à l'image qu'on pouvait se faire d'un fonctionnaire colonial. Son visage plissé, ses veux vifs, sa mobilité et même ses vêtements étaient inhabituels. Il portait un pantalon de soie noire du Tonkin, une chemise blanche ouverte et il était rasé de si près, ses cheveux gris et noirs étaient si bien coupés qu'il faisait l'impression d'un artiste ou savant s'apprêtant à rendre visite à quelque distinguée société. Il se peut qu'il se rendit compte de notre surprise. En tout cas il se raidit légèrement, nous serra la main et se présenta à sa façon. Il était monsieur Gérard, son nom de famille n'avait aucune importance, il était fonctionnaire de la classe de solde la plus basse, placé ici à Guiglo et on l'y laisserait jusqu'à sa retraite, célibataire, et il aurait aussitôt l'honneur de présenter ses hôtes à sa chère épouse, une princesse de grande lignée. Nous nous présentâmes par nos noms et dîmes que nous étions des psychanalystes de Zurich. Monsieur Gérard abandonna son attitude distante, tourna les épaules comme lorsqu'on réprime un rire et étendit les bras comme pour nous embrasser. « Enfin, s'exclama-t-il, enfin le jour est venu. Il fallait que cela arrive. Depuis des années j'attends ce moment. Depuis qu'on a laissé tomber en ruine la route de Tabou et que plus personne ne peut passer, je sais qu'un jour un psychanalyste se présentera. S'il existe quelque part un tabou, et je peux vous confirmer que Tabou existe vraiment, et s'il ne semble y avoir aucune possibilité d'y parvenir, alors — c'est ce que je me suis dit — la chose doit arriver: les psychanalystes ne peuvent pas faire autrement, nous, les communs mortels, leur sommes reconnaissants. Permettez que je vous montre vos chambres, les douches fonctionnent, c'est ce qu'on m'a dit, vous habitez chez moi dans le bâtiment administratif, il a un certain charme. Dès que vous serez prêts, nous irons prendre l'apéritif chez Madame, venez directement dans sa maison, là derrière les hibiscus rouges. Elle sera enchantée de vous recevoir. Elle n'a jamais encore vu de vrais psychanalystes. »

L'après-midi fut très agréable. Notre hôte nous avait brillamment introduits auprès de sa princesse. Elle était heureuse de rencontrer enfin dans la civilisation française des personnes habilitées à briser les tabous. C'est ce qui était le pire chez les Français, excepté monsieur Gérard bien sûr, ils respectaient absolument les tabous, « tandis que nous, les enfants de la forêt vierge, nous pouvons lever tout tabou ». Cela coûte bien sûr quelque chose, le prix d'un mouton, pour des gens sans moyens une poule ou seulement quelques œufs; l'homme habilité, non, ce n'était pas un prêtre, seulement un vieil homme sage qui connaît l'origine d'un tabou, qui sait à quoi il sert, c'est à lui qu'il faut expliquer que le tabou gêne, pourquoi l'on souhaite le faire disparaître, et aussitôt il fait qu'il n'est plus là, on est libre, et on peut l'avoir de nouveau si le besoin se présente.

Malheureusement, c'est ce que nous apprîmes, Monsieur avait invité en notre honneur une société pour le soir. Dans la

mesure où les premiers invités arrivèrent quand nous étions encore en train d'apprécier le dîner que Madame avait fait préparer pour nous, parce qu'on ne pouvait se fier à l'art culinaire des serviteurs de l'administration, et qu'il ne nous semblait pas opportun de faire trop de publicité à notre projet, nous n'eûmes pas l'occasion d'évoquer devant Monsieur l'aspect pratique de notre plan. Plus de vingt personnes s'étaient finalement rassemblées, parmi elles un seul Blanc, un lieutenant de la garde des frontières dont le comportement tapageur et bruvant était caractéristique d'un jeune officier colonial en présence de civils européens. Il semblait savoir ce que nous projetions de faire et ne cessait de parler de ses aventures sur la route de Tabou. Ou'il n'était jamais encore parvenu jusqu'à cette maudite ville. Des marécages puants, tous les ponts en ruine, les terribles orages qui éclatent tous les soirs forment des ruisseaux qui ne semblent pas savoir où aller, coulent tantôt vers le sud, tantôt vers le nord, le tout est plein de serpents, de moustiques géants dont le dard vénéneux transperce même le cuir des chaussures. Il y avait perdu trois camions neufs, enfoncés jusqu'à l'essieu quelque part dans la boue. Si la forêt ne les a pas encore avalés, nous allions pouvoir les admirer, surtout le Ford américain qu'on lui avait spécialement envoyé pour faire ce chemin. L'officier était un homme râblé et costaud, en fait un jeune homme encore, aux cheveux noirs bouclés et aux yeux ronds également bruns du sud, pas complètement antipathique, mais insupportablement présomptueux et de toute évidence ivre. Nous nous concertâmes du regard, nous disant qu'il ne fallait pas le prendre au sérieux, qu'il voulait impressionner les petits étrangers pour cacher son manque d'efficacité, qu'il n'avait pas une seule fois patrouillé le long de la frontière et qu'il avait préféré rester à Guiglo en compagnie de filles et de bouteilles de rouge.

Le lendemain nous comprîmes que monsieur Gérard avait chargé le lieutenant corse de « décourager » les étrangers d'entreprendre ce voyage auquel l'administration s'opposait. Nous ne crûmes pas un mot de ce que nous disait le vantard. (En route nous devions toutefois constater qu'il n'avait pas exagéré en évoquant les difficultés du parcours. Même la carcasse du Ford se trouvait dans un trou d'eau, envahie de lianes.) Notre hôte fut de si bonne humeur que nous lui demandâmes s'il ne voulait pas venir avec nous. Il secoua la tête, non, pourquoi c'était son affaire, mais il comprenait très bien notre projet, fou, comme il se devait pour des psychanalystes. Nous pouvions laisser les bagages inutiles dans les bâtiments de l'administration et les reprendre au retour — si tant est que nous revenions — de Tabou. Il nous prêta un treuil afin de pouvoir sortir une voiture d'un bourbier, ainsi qu'une plaque de fer pour réparer tel ou tel pont défectueux.

Il était presque midi lorsque nous dépassâmes les dernières bananeraies et que la latérite rouge de la piste disparut sous des herbes et des buissons nains. Les couronnes des arbres cachaient le ciel, c'était comme si le jour allait tomber, instinctivement nous allumâmes les phares, une vapeur suave et pourrie pénétrait nos poumons, un premier nuage de moustiques grands comme des hannetons s'écrasa contre le parebrise.

Lorsque nous nous retrouvons aujourd'hui pour essayer de reconstruire en mémoire telle ou telle partie de nos voyages nous tombons généralement très vite d'accord. Il en va tout autrement pour ce voyage vers Tabou. Nous ne savons même pas si nous avons roulé pendant trois jours, si nous avons eu à passer trois cents ponts vermoulus, mille, ou si finalement il n'y en eut que soixante. Les aventures du voyage sont encore fraîches dans nos mémoires. Nous étions tous les quatre complètement ouverts et comme nus dans cette humidité, si bien que tout ce qui s'est passé s'est profondément gravé en nous. Mais l'échafaudage du temps et de l'espace ne tenait plus. Dans l'étroitesse de la piste envahie, oui, presque aspirée par la forêt, il n'y avait plus ni mesure ni distance et il s'était avéré impossible de les reconstituer. Pendant un bref moment durant ce voyage vers Tabou nous avons senti comment se produit cette ouverture et mise à nu, ce premier pas vers la dissolution, cette danse syncrétique des esprits autour des monts Nimba qui, sur la route vers la ville interdite, ne sont plus ni tout à fait noirs ni blancs.

Le fait que dès le premier soir nous arrivâmes dans un beau village paisible où avait lieu une fête contredisait notre idée d'une forêt tropicale solitaire et habitée uniquement par l'effroyable et le danger. Les sentiers entre les cases circulaires étaient désherbés, secs et sablonneux, des poules, des chiens et des enfants nus jouaient dehors, le chef du village avec ses dignitaires tenait conseil sous un auvent tandis que sous une tonnelle couverte de feuilles de palmier fraîchement coupées une joyeuse société s'arrêtait de tambouriner et de siffler pour ne pas déranger l'accueil des hôtes rares. Nous étions invités à participer à la fête d'excision des jeunes filles. A peine nous étions-nous un peu reposés et lavés dans la case qu'on nous avait préparée à la hâte que la fête repris son cours. Dans cette région les jeunes filles et les jeunes femmes ont le droit de décider elles-mêmes quand elles veulent se soumettre au rite d'initiation. Elles ne le font pas avant d'avoir eu leurs premières règles et d'avoir expérimenté, du moins pendant un bref laps de temps, le plaisir qu'une femme peut connaître dans sa vie amoureuse. C'est ensuite qu'elles se présentent à l'opération. L'excision du clitoris est effectuée par une matrone qui, comme mère nouvelle, possède toutes les qualités d'une vie de femme exemplaire. Les jeunes femmes apprennent dans la maison de la communauté, située quelque part à l'écart dans la forêt de façon à être inaccessible à tout homme, tout ce qui concerne l'amour : la préparation des bons plats, les beaux vêtements, la danse, le chant et les arts de l'amour. Après cette période d'apprentissage durant laquelle les plaies guérissent grâce à des soins savants, la période d'indépendance — ce qui est l'apanage de la jeunesse avant que ne commencent les devoirs du quotidien et de la maternité — dure le temps de visiter les villages dont les excisées sont originaires. Le village où nous étions arrivés avait reçu environ trente jeunes femmes, habillées de jupes courtes, de tissus clairs autour des épaules, le visage décoré de lignes blanches parallèles de façon à le transformer en un visage de belle sculpture à l'expression sensuelle comme nous pouvons l'admirer dans les bronzes du Bénin lesquels, volés pour les musées de Londres et de Berlin, ont été fréquemment photographiés, reproduits et exposés.

Tard dans la soirée une des belles maquillées s'approcha de notre case. Elle se présenta dans un français choisi, nous n'avions pas à en être étonnés, elle avait fréquenté l'école des sœurs blanches, elle avait terminé ses études à Perpignan et à Paris et elle enseignait maintenant la littérature française dans un lycée d'Abidjan. Mais elle ne s'y était pas sentie bien, avait eu l'impression de ne pas en faire partie, alors elle s'était adressée à la mère supérieure, une femme des plus

intelligentes et très maternelle — « comme il était rare d'en trouver à la maison » — , qui l'avait confortée dans ses projets. Maintenant elle était très heureuse. Cette opération l'avait littéralement libérée, cela ne lui avait pas fait mal puisqu'on prépare aux jeunes filles une infusion qui calme la douleur. Maintenant elle faisait partie de son peuple, il était dommage que les six mois de congé qu'elle avait pu obtenir à l'école touchent à leur fin. Mais nous devions comprendre. Il ne s'agissait pas seulement de l'identité des Africaines. « Ce n'est que maintenant que je sais que je suis une femme et combien la vie d'une femme peut être belle. Tant que nous sommes les maquillées il n'y a que plaisir et amour. Dans chaque village nous choisissons l'amant qui nous plaît, nous les échangeons si nous en voulons un autre, nous décidons tout simplement, les jeunes hommes sont ravis quand ils sont élus, nous n'avons pas à faire comme si nous n'aimions pas coucher avec un homme, et nous pouvons en changer quand cela nous plaît. Les femmes en France, elles, ont beaucoup de choses, elles ont la civilisation, mais elles ne peuvent jamais dire ce qu'elles veulent, oui, elles ne savent même pas ce qu'elles désirent. Croyez-moi, elles sont toutes malheureuses, en France, en douce France\*. »

Le tam-tam s'était tu. Madame le Professeur nous souhaita une bonne nuit, elle rit quand nous lui souhaitâmes la même chose, « inutile de me dire cela, je m'en charge », puis elle disparut. Nous nous endormîmes lourds de fatigue. Au milieu de la nuit un cri perçant nous réveilla, un autre, plus fort encore. Je pris la lampe de poche et me précipitai dehors. Aucun doute, juste à côté de notre case on était en train de massacrer un enfant. Dehors rien ne bougeait, pas un homme, pas un animal, les cris se répétaient suivant un certain rythme, devenaient de plus en plus forts, devenaient insupportables, semblaient venir de partout. Puis ce fut le silence. Les premières grosses gouttes de pluie tombèrent sur les feuilles, je me réfugiai dans la case. — Le bébé de la forêt qui crie de cette façon-là est un animal inoffensif, un petit singe de la taille d'une main qui effraie ses prédateurs par ce cri quand il saute d'un arbre à l'autre. Nous aurions dû le savoir mais nous nous réveillions toutes les nuits de pluie quand le bébé de la forêt criait. — Le lendemain matin, de bonne heure, nous quittâmes le village hospitalier où l'enseignante avait rompu avec ses tabous. Notre Tabou était encore loin.

La touffeur humide et l'odeur de croupi des marécages où pourrissent les plantes nous rendaient faibles. Afin d'empêcher les moustiques géants de nous piquer nous avions quitté nos vêtements, pouvant ainsi repousser la plupart à l'aide d'une branche feuillue, puisque l'insecte est obligé de bien se poser pour pouvoir piquer. Les deux phénomènes provoquent une nervosité épuisante qui nuit à la juste appréciation des difficultés. Au-dessus des nombreux petits cours d'eau profonds d'un ou deux mètres seulement mais où l'on s'enfonçait sans fin, on avait à l'époque posé des ponts formés de troncs d'arbres bruts. Quelques troncs avaient glissé dans l'eau où ils pourrissaient, d'autres étaient encore là. Dès le début de notre voyage nous avions fait un étalon avec un bout de papyrus correspondant à l'écartement entre les roues, G. précédait la voiture pour déterminer s'il y avait deux troncs encore capables de laisser passer la voiture funambule. Souvent il nous fallait déplacer un tronc pour avoir le bon écartement. Sans cesse nous lui demandions de vérifier — ce qui n'était évidemment pas possible — avec son poids propre

si le tronc portait encore ou s'il était vermoulu. Au-dessus des eaux plus importantes — nous ne savions pas s'il s'agissait de rivières ou de petits lacs qui s'étaient rejoints — passaient des claies faites de petits troncs et reliées entre elles, mais pleines de trous que nous cherchions à combler grâce à nos plaques de désensablement et à celle en acier de monsieur Gérard. A deux reprises le tissu s'effondra sous le poids de la voiture dont les deux roues restèrent dans le vide. Le bourbier avait l'air si profond que nous ne cherchions même pas à tirer sur un sol plus stable à l'aide du treuil la voiture dangereusement penchée. Nous travaillâmes pendant plusieurs heures à glisser du bois et des plaques sous la voiture, à la remonter à l'aide du cric, précautionneusement, avant de réussir à ce que les quatre roues motrices avancent lentement sur le bois glissant et craquant. Les interpellations fortes et moqueuses de l'oiseau rieur à chaque mésaventure plus ou moins grande nous étaient presque une consolation. Hormis lui pas d'autre bruit. Là seulement où les arbres de la forêt cèdent la place au papyrus qui forme dans les parties marécageuses de somptueux dômes gothiques au-dessus du chemin envahi par la végétation, on entend de plus en plus des cris d'animaux invisibles derrière les parois de feuillage. A ces endroits on trouve, ici et là, des fleurs couleur corail, grandes comme un poing et faites de très fines aiguilles de cristal que peuplent les fourmis rouges.

A Taï, un village à demi abandonné, où il a dû y avoir jadis un poste frontière français, ou ailleurs, là où nous avons pu passer la nuit sur une hauteur, endroit moins boisé et s'élevant au-dessus des cimes de la forêt si bien qu'on revoit un peu de ciel : là nous vîmes le plus magnifique orage de tous nos voyages. Bien sûr, il pleuvait à verse plusieurs fois par jour, chaque pluie étant introduite par une lumière plus glauque encore et le coassement d'un oiseau de pluie. Mais jamais encore nous n'avions vu un orage comme à Taï. Il est démontré scientifiquement, dit-on, que les éclairs en boule n'existent pas vraiment. Ce que nous vîmes ici, accompagné des explosions assourdissantes avant que la pluie qui s'abattait ne cachât et couvrît tout, était des zigzags, de larges bandes blanc bleuté et verdâtres qui se ramifiaient, se perdaient en mille serpents de la Gorgone et disparaissaient dans un terrible fracas. Après la pluie l'air est plus humide encore qu'avant. Comme l'évaporation n'existe pas, il fait aussi chaud après qu'avant l'orage.

Ce jour-là nous avions cessé de regarder le compteur journalier, il semblait arrêté. Il était certain que nous n'avions pas fait plus de cinq kilomètres de moyenne par heure. Un petit groupe de Krous nomades chargés de marchandises — peutêtre de contrebande — nous avait dépassés sans problème. Nous ne pensions plus au but, contrairement à l'archer du Zen qui atteint sa cible lorsqu'il ne connaît plus que le but et qu'il s'oublie lui-même et sa flèche. Nous venions de commencer d'oublier Tabou. Quand elle surgit.

La première chose fut l'absence des terribles moustiques. Ils n'étaient plus là, tout simplement. Ensuite nous sentîmes une brise odorante qui chassa de nos narines l'odeur de décomposition et qui sécha la sueur sur nos fronts. Nous vîmes le ciel bleu resplendir derrière la cime des arbres, les feuilles bougeaient dans le vent dont nous avions perdu l'habitude, les herbes sur la piste devinrent plus éparses, un sable blanc se mit à crisser sous nos pneus, une colline, un coude, et devant nous s'étendit, large, l'océan bleu, les

vagues, la côte de sable blanc, devant elle les plantations de cocotiers ceignant la petite ville de Tabou.

Il conviendrait de dire aussitôt quelques mots sur la ville, sur sa situation géographique et son histoire. Mais voilà que s'interpose Totò, un garçon de onze ou douze ans, il pose ses deux mains presque noires sur la portière; derrière elles apparaissent ses cheveux frisés brillants et tout juste encore la pair d'yeux la plus éclatante, à la fois confiante et espiègle, qu'il m'ait été donné de voir. Naturellement je me penche au dehors pour regarder la petite personne. Le garçon tout entier est charmant, enfantin et musclé par la nage dans la mer chaude, habillé d'un petit short bleu et d'un tricot ravé, il s'est accroché à la portière et se gratte le tibia droit de son pied gauche. C'est ainsi qu'il se tenait avant que j'ouvre la portière et qu'il se glisse sur la banquette à côté de moi. « Je vais vous servir le temps que vous serez à Tabou. » La langue française ne lui posait aucun problème et, aussi facilement qu'il avait gagné mon affection, il allait prendre entre ses petites mains zélées notre destinée. Il était clair pour lui que nous allions habiter dans la « maison de la culture », il nous montra le chemin menant au bâtiment de l'administration, v entra en sautillant, en ressortit avec une clé, Monsieur le Commandant nous saluait, nous pouvions tout de suite prendre possession de la salle, elle était vide. Si nous désirions quoi que ce fût, il suffisait d'envoyer notre serviteur Totò, l'administration ne possédait certes que le stricte nécessaire, mais elle était prête à nous servir de son mieux.

La « maison de la culture » se trouvait sur une dune de sable descendant vers la plage. C'était une salle spacieuse et neuve avec deux pièces annexes équipées d'eau courante. Totò nous expliqua le fonctionnement du robinet\* duquel sortait de l'eau de source, il me fit goûter et but lui-même en penchant la tête sous le jet d'eau claire. Jamais encore nous n'avions déchargé les voitures aussi rapidement qu'avec l'aide de Totò. Lorsque nous sortîmes les moustiquaires, il se mit à rire, non, ici il n'y avait ni mouches ni moustiques, il y en avait seulement de l'autre côté, sur la lagune, et derrière, dans la forêt. Il me prit par la main, me fit sortir dehors et me montra les alentours. « Voilà votre salle de bains » — une large baie, protégée par des bancs de sable derrière lesquels on entendait tonner une forte houle. Une grosse tortue blanchâtre sortit la tête de l'eau, respira et plongea de nouveau. « Et là il y a les méchants orages. » Derrière nous, au-dessus du mur bleu-vert de la forêt, menaçaient des hordes de nuages noirs desquels ne cessaient de jaillir, même à midi, des éclairs blancs. « Les esprits du vent ne permettent pas au mauvais temps de tonner à Tabou. Il n'y a que des pluies douces, quand le vent s'endort », dit-il encore avant de lâcher ma main et de partir en courant.

La plus grande surprise fut le restaurant du père Hettich. Nous étions tous partis loin dans la mer tiède lorsque Totò arriva sur la plage et nous fit signe avec un papier. Je pensai à quelque chose d'administratif et revins aussitôt sur la plage. Le papier en question était un menu; au-dessus, dans une écriture démodée, il y avait écrit : *Chez le père Hettich\**, en dessous : *Dîner\**, la date et, un peu plus petit, commençant à chaque fois par des entrelacs, un menu de sept plats. Naturellement celui-ci commençait par des *crudités\**, suivait une langouste à *l'Armoricaine\**, le poisson s'appelait *le capitaine du golfe\** et était préparé façon meunière avec du beurre de karité, ensuite il y avait un pigeonneau à *la manière du* 

chef'\* farci à la noix de coco et pour finir café et liqueur de palme. « On sert à partir de 8 heures » y avait-il encore écrit tout en bas, et dans la marge : « Je me réjouis de votre visite », suivi d'une signature tarabiscotée. Comme la chose nous semblait invraisemblable, je partis aussitôt avec G. et Totò. Depuis ce jour et sans doute jusqu'à sa mort nous sommes restés amis avec ce vieux monsieur. Sa petite maison basse ombragée était prolongée par une première extension, le restaurant, quatre tables, puis une seconde, la cuisine avec le foyer, un tas de charbon de bois, le réfrigérateur fonctionnant au fuel. Dans la partie habitation il y avait sa chambre de célibataire et deux pièces plus petites pour les deux garçons qui l'aidaient; en échange de quoi ils apprenaient son art mystérieux.

Hettich était originaire d'Alsace, ses cheveux jadis roux étaient devenus fins et blancs, le maigre visage de vieillard aux grosses taches de rousseur ne trahissait en rien sa passion pour l'art culinaire. Il avait travaillé comme mécanicien dans toutes les colonies de l'Afrique de l'Ouest, ne s'était pas remarié après la mort de sa femme puisque de toute façon il avait eu la meilleure entre toutes, et s'était finalement décidé à passer le restant de ses jours au meilleur endroit d'Afrique - et peut-être du monde - et à se consacrer, libéré de la salissante mécanique, à son art aimé. Il y avait tout ou presque tout ici dont on peut avoir besoin, nous nous en rendrions compte. Mais bien sûr, il manquait de clients, jamais il n'aurait imaginé combien il était dur d'attendre des mois durant le prochain client. Le dernier avait été un géologue venu par bateau mais qui malheureusement n'était resté que deux jours. Mais notre décision de venir dîner chez lui tous les soirs le dédommageait de toute cette attente. Il avait

inventé des recettes que personne encore avant nous n'avait goûtées.

Il est clair que les dîners chez Hettich ont rendu notre séjour à Tabou plus agréable encore. Pendant plusieurs années nous sommes restés en relation. Au moment de Noël nous reçûmes à Zurich une caisse de noix de coco que Hettich avait expédiée en septembre ; elle croisa notre envoi d'épices « européennes » : des câpres, des graines de moutarde, du poivre blanc, gris et vert, ce qui, autrement dit, manquait à Tabou pour l'exercice de son art et qui ne s'abîme pas pendant le long voyage. Puis ses envois cessèrent et notre lettre nous fut réexpédiée avec la mention « inconnu ».

Tabou n'a pas de port. La forte houle de l'Atlantique ne permet pas, même par temps calme, qu'un bateau important y jette l'ancre. Malgré cela, la ville et les Krous qui vivent à Tabou et le long de la côte jusqu'au Liberia, sont connus par les marins depuis des siècles. Les grands voiliers qui faisaient cap sur la côte africaine bien avant les vapeurs des compagnies maritimes avaient besoin de débardeurs pour décharger leurs marchandises, leurs tissus, fusils, poudre, plomb, verroterie et alcool et pour charger la marchandise contre laquelle ils avaient troqué tout cela, bois précieux, ivoire. Ces navires mouillaient au large de Tabou et attendaient que la marée permît, selon le besoin, qu'une, deux ou trois douzaines de Krous solides les rejoignent dans leurs pirogues. Ces derniers disparaissaient alors pour plusieurs mois jusqu'au jour où le négociant revenait mouiller et qu'on puisse venir chercher l'équipe de débardeurs plus ou moins complète. Portant des habits neufs, souvent enivrés par le verre d'adieu que le capitaine ne pouvait manquer d'offrir, ils revenaient à terre et se

cherchaient immédiatement des filles pour oublier au moins cette privation-là le plus vite possible. Certaines personnes pensent que le mot anglais « crew » vient du peuple des Krous. Par ailleurs les Krous sont travailleurs et joyeux, les femmes sont belles et ressemblent aux Romaines, les hommes parlent souvent quelques mots d'anglais, d'espagnol ou de portugais, selon les navires sur lesquels ils ont travaillé. Nous pouvions donc facilement nous entretenir avec eux. Pourquoi cette tradition se maintenait restait incompréhensible. Les navires ont certes besoin d'équipes de débardeurs, car le travail des dockers est à ce jour encore mal organisé dans bon nombre de ports de l'Afrique de l'Ouest. Or ce qui attirait les Krous à accepter ce travail dur et mal rémunéré semblait moins être le salaire que l'envie de voir des pays étrangers dont Tabou est plus encore coupée depuis que la route à travers la forêt est détériorée ; le fait de survivre à ces voyages ferait que les femmes dynamiques des Krous seraient davantage prêtes à accepter le mariage. On dit qu'un jeune homme a vu suffisamment de monde après quelquesuns de ces voyages pour avoir envie de rester à la maison et être un bon père de famille. Ce sont de toute façon les femmes qui assurent la vie matérielle de la famille, ce sont elles qui s'occupent des potagers, alors que la solde gagnée sur les navires est vite dépensée et qu'il n'existe dans la ville même que très peu d'emplois.

Il y eut un dîner prévu chez le père Hettich pour lequel nous dûmes nous décommander. Nous étions dans l'obligation d'accepter l'invitation de notre compatriote, l'entrepreneur le plus riche et le plus important de Tabou. D'un air grave et amer Totò nous conseilla d'y aller et Hettich ajouta que ce ne serait sans doute pas une soirée très agréable pour nous, mais qu'il ne lui semblait pas judicieux, oui, qu'il lui semblait même dangereux d'offenser monsieur Frey. Celui-ci était connu pour savoir se venger, il avait déjà fait disparaître des gens qui ne lui plaisaient pas. L'administration n'essayait même pas de s'y opposer, car elle dépendait, comme toute la ville d'ailleurs, entièrement de lui et de son entreprise.

Dès l'apéritif on nous servit du champagne. De belles filles et de beaux garçons triés sur le volet et habillés en livrée rouge nous servaient, le gramophone jouait une symphonie de Beethoven, l'hôte seul n'était pas à la hauteur. L'homme lourd en costume tropical de soie blanc chancelait en nous accueillant sur le perron de son bungalow; sur son visage cireux et crevassé coulait la sueur et ses mains tremblaient lorsqu'il prenait le verre. On dit qu'Eugen Frey aurait commencé sa carrière africaine comme soldat de la légion étrangère. Il n'avait pas l'air de porter beaucoup d'estime à sa ville d'origine. Certes, il répétait plusieurs fois « saluez pour moi ma chère ville de Bâle », mais crachait ensuite par terre ; une fille en rouge se précipitait aussitôt pour essuyer. Pendant le dîner très riche notre hôte allait si mal que nous finîmes par lui demander s'il ne préférait pas aller se coucher et si nous pouvions prendre congé. Non, cela était impossible, pour une fois qu'il avait des invités de son pays (de nouveau il dut cracher par terre, semblant d'ailleurs avoir envie de vomir), puis il voulait tout de même nous raconter ce qu'il avait fait de cette Tabou léthargique. L'entreprise de monsieur Frey était prospère. Il avait introduit de nouveaux plants, planté des agrumes, du café, du cacao, monté de petites industries — le tout était truffé de chiffres et de remarques méprisantes à l'égard de l'administration française du district qui était presque aussi inactive que les bons Krous auxquels, compte tenu de leur nature fainéante de nègres qu'ils étaient, on n'en voulait même pas.

Lorsque nous évoquons entre nous Eugen Frey nous l'appelons le requin de Tabou en raison de la dernière de ses histoires que nous dûmes écouter avant de pouvoir enfin partir. De grosses pirogues pour deux douzaines d'hommes munis de rames constituaient manifestement la base de la richesse de Frey. Au lieu de laisser attendre le cargo dans la rade et de prendre en charge la perte de temps que cela impliquait parce que la houle empêchait le passage des équipages à bord de longues pirogues, Eugen Frey captait le message radio avec son propre appareil; ses hommes étaient prêts à sortir quel que fût le temps et cela ne durait jamais plus de deux heures, de jour comme de nuit, avant que le cargo, très bien approvisionné par cette nouvelle équipe, puisse poursuivre sa route, ou, au contraire, après qu'il eut déchargé les Krous, rentrer chez lui vers le nord. Bien sûr, il y avait des pertes, il lui fallait compter deux ou trois embarcations perdues par an. Les gens? Notre question sembla amuser le requin. « Des Krous il y en a assez, non, cela ne sert à rien de nager, la houle assomme n'importe qui, mais croyez-moi, l'affaire marche et les gens en ville vont bien depuis que je l'ai prise en main. »

Parfois nous pensions au chemin du retour et décidions alors sur le champ de savourer encore pendant deux ou trois jours la ville. Frédéric jonglait sur la plage, les enfants le regardaient faire et essayaient de l'imiter avec les oranges des plantations de Frey. Nous partions avec Hettich sur la lagune où il pêchait les fins fruits de mer.

J'avais une raison particulière de ne pas pousser au départ. Celui qui a voyagé en Afrique — cela ne doit pas être autrement aujourd'hui — se voit régulièrement interpellé par les enfants et les jeunes gens : « Est-ce que tu me prends avec toi? Je n'ai pas de parents, je vais travailler chez toi. » Ou : « Tu m'envoies à l'école pour que je puisse apprendre, et plus tard, quand tu seras vraiment vieux, je vais travailler pour toi et gagner de l'argent. » A Kaolack, au Sénégal, une mère voulait me donner au milieu du marché sa très belle fille comme « seconde femme ». G. a souvent été priée par des jeunes filles, comme moi par des jeunes garçons : Je n'ai pas de parents, je suis pauvre, je n'ai pas d'habits, prends-moi comme ton fils dans ton pays, en France\*. Il en allait autrement avec Totò. Il ne demandait rien, ne mendiait et ne se plaignait pas. Il était tout simplement indispensable, toujours de bonne humeur et m'attirait comme jamais encore je ne l'avais ressenti. Soudain je me rendais compte qu'il m'avait adopté comme père. Bien sûr il pouvait manger avec nous et monter en voiture. Il était toujours à côté de moi, il avait posé sa natte pour dormir à mes pieds et il ne disparaissait que lorsque je lui disais: Tu déranges. Il n'entendait pas lorsque Frédéric, Ruth ou G. lui demandaient quelque chose, il attendait que je lui en donne l'ordre.

Il m'a toujours semblé insensé de vouloir transplanter les enfants africains. Mon égoïsme m'a empêché de prendre sur moi une telle responsabilité. Et puis nous avions décidé depuis longtemps de ne pas avoir d'enfants. Il y avait à cela beaucoup de raisons, celles concernant mon père et l'importance croissante que j'accordais à la paternité. Ce que j'avais envie de faire pour d'autres hommes, je pouvais assez bien le faire par le biais de ma profession. Quant au fantasme conso-

lateur de continuer à vivre dans un enfant, je ne le partageais pas plus à l'époque qu'aujourd'hui, parce que l'illusion de trouver ainsi une ruse sur la vieillesse et la mort me répugne. En ce qui concerne finalement les conditions de l'être humain même, j'ai toujours été sceptique; en tout cas je préférais éviter de livrer un jeune à la vie alors que j'étais moimême devenu le complice d'événements insupportables. Je décidai de rester dur et de renier mon fils Totò.

Il a dû aussitôt comprendre ma décision. Une fois par jour j'allais prendre un chemin abandonné dans la forêt pour faire mes besoins puisque la « maison de la culture » ne possédait pas de toilettes. Je voulais être seul. Totò savait qu'il n'avait pas le droit de m'accompagner. Ce jour-là il avait dû se cacher au fond de la voiture. Il sortit dès que je me fus arrêté. « Je veux voir comment tu chies! » me cria-t-il avec insolence et se planta devant moi. J'étais fâché, il me regarda d'un air dur et me cria en pleine figure : « Espèce de vieux chieur!» Aussitôt après il se déculotta, me tendit une branche souple qu'il avait apportée et me présenta son petit derrière nu. J'étais furieux et m'apprêtai à donner quelques coups à ce garnement. Mais finalement j'éclatai de rire. Je laissai tomber la branche et me bornai à lui dire : « Laissemoi chier tranquille, toi tu n'as qu'à aller un peu plus loin! » Lorsque je revins, il se tenait là, bien rhabillé, me tenant la portière, de grosses larmes coulaient sur ses joues. « N'importe quel père aurait battu son fils s'il est aussi insolent. Toi, tu ne veux pas être mon père, tu ne me prends pas avec toi. Tu n'as pas voulu me battre. C'est pour ça que je pleure. »

Totò avait vraiment une histoire. Ayant renoncé à son espoir, je crois que ce fut le soir même qu'il redevint le gar-

çon joyeux qu'il était. Mais sa situation n'était pas bonne. Ses deux parents qui avaient vécu à l'intérieur de la forêt étaient morts de fièvre presque en même temps; il resta chez son oncle, un traducteur vieillot à la retraite de l'administration française qui fut officiellement déclaré tuteur lorsque l'enfant fut scolarisé. Comme il s'agissait d'un ancien fonctionnaire, son père adoptif reçut une allocation. Mais il espérait pouvoir améliorer encore les choses le jour où Totò qui apprenait bien à l'école allait devenir à son tour traducteur. Un nouvel enseignant avait été récemment nommé. Totò, qui jusqu'en quatrième avait été le meilleur élève, devint soudain insolent et récalcitrant, l'enseignant le menaça de renvoi et se plaignit auprès de l'oncle de Totò. L'oncle attendit le petit et, lorsque celui-ci rentra pour déjeuner, le roua de coups sans lui dire pourquoi. Le lendemain Totò demanda à l'enseignant si c'était lui qui avait provoqué la colère de son oncle. L'enseignant lui dit d'un ton sévère qu'il n'avait pas à lui répondre, qu'il s'assoie et se taise. Totò lui répondit : Je ne peux pas m'asseoir, le vieux m'a battu. L'enseignant répéta son ordre, mais Totò ouvrit en un éclair sa braguette et pissa au milieu de la classe. On le renvoya de l'école. Son père adoptif avait déjà préparé un lourd bâton pour le frapper et s'était mis à raconter partout que c'était fini, que Totò pouvait se chercher un autre père, qu'il ne voulait pas d'un garcon comme lui.

J'avais donc encore bien des choses à faire. De toute façon je devais aller voir le commandant du district pour le remercier d'avoir mis à notre disposition la « maison de la culture ». En passant je faisais allusion à Totò, le commandant était au courant, il rit de l'histoire du pipi et dit, presque en passant, que suivant le paragraphe tant du règlement scolaire un ensei-

gnant n'avait pas le droit de renvoyer de l'école un enfant en bonne santé avant l'âge de seize ans. L'enseignant semblait plutôt honoré par ma visite, je louai l'excellent français de son élève Totò et lui racontai avec un sourire douloureux que les enfants orphelins n'avaient pas la possibilité en Afrique d'apprendre les bonnes manières. Il était encore assez fâché, je fis donc allusion audit paragraphe, il reconnut que le garcon avait le droit de revenir à l'école, mais qu'il devait s'excuser devant toute la classe. Comme je connaissais mon Totò je me mis à craindre que tout échouerait là quand soudain le bon argument me vint à l'esprit. Que l'enseignant avait non seulement appris au garçon la langue mais également le véritable orgueil gaulois. Cela fit de l'effet. Oui, dit l'enseignant, non, on n'avait pas le droit d'humilier un enfant, jamais, il suffisait que moi, qui m'occupait tant de l'enfant, je l'exhorte à bien se comporter et à mieux apprendre.

Le plus coriace était le père adoptif. Le traducteur avait beaucoup oublié la langue française et, de plus, était presque sourd. Il me montra le gros bâton avec lequel il voulait battre Totò; puis ce vaurien devait partir. Je lui rappelai ses devoirs tutélaires et réussis à lui faire comprendre que le départ de Totò entraînait la disparition de l'allocation. Pour le tracas subi je lui offris un gros billet. Sa mine s'éclaircit, il prit l'argent et acquiesça alors à tout ce que je dis. Au moment de partir j'avais l'impression d'être don Quichotte avec le paysan qui fouette son pâtre. A cet instant Totò surgit et se mit à genoux devant le vieux monsieur. Celui-ci posa sa main sur la tête frisée de l'enfant et lui montra le bâton. Totò tendit le bâton au vieux qui le prit et le rompit sur sa cuisse avec une

force que je n'aurais jamais soupçonnée. Totò m'accompagna pour m'aider à charger la voiture. Il était certain que l'affaire était réglée et me promit de mieux suivre à l'école. Aucune tristesse ne transperça lors de nos adieux. Il ne me semblait plus aussi enfant et insouciant que le jour de notre arrivée à Tabou.

Curieusement le chemin de retour vers Guiglo nous parut plus court en dépit du fait que nous avions endommagé certains ponts lors de l'aller. Le poste de garde nous révéla que monsieur Gérard se trouvait au village de sa princesse, que personne ne savait où celui-ci se trouvait dans la forêt. Nous laissâmes une lettre de remerciement et écrivîmes également de Zurich sans recevoir de réponse.

Plus de dix ans après, G. et moi passâmes quelques jours à Paris pour consulter dans la bibliothèque du Musée de l'Homme la littérature sur les Agnis d'Alangouan. C'était un hiver pluvieux et froid. Le premier après-midi où un soleil pâle fit sa réapparition nous allâmes au zoo de Vincennes. Nous étions presque les seuls visiteurs. Nous trouvâmes très vite l'enclos où vivaient à ciel ouvert les antilopes, les zèbres et les girafes. Devant la grille sont placées des chaises peintes en blanc. Nous y découvrîmes, habillé d'un imperméable bleu foncé monsieur Gérard. Dès que nous étions sûrs que ce fût lui nous le saluâmes. Après un moment d'hésitation, il se leva d'un bond et nous ouvrit ses bras à sa manière. « Je viens toujours ici quand le temps le permet, dit-il. J'étais très content que votre excursion à Tabou vous ait plu. Mais votre lettre, je vous prie de m'excuser, les nombreuses affaires... Maintenant j'aurais assez de temps. Vous voyez, l'Afrique, vous aussi, elle ne vous lâche plus. » Malheureusement il

déclina notre invitation à déjeuner. Nous croyons que c'était parce qu'il estimait que c'était à lui, à Paris, de nous inviter, ou parce qu'il n'était pas vêtu assez élégamment.

Le pâle soleil avait disparu, il se mit à pleuvoir. Nous prîmes congé, et monsieur Gérard s'assit de nouveau pour regarder les animaux d'Afrique. Nous ne l'avons plus jamais revu.

Le zoo de Vincennes, cet endroit que monsieur Gérard avait l'habitude de trouver, figure dans le film de Luis Buñuel *A nous la liberté*. C'est la dernière séquence. Les chemins de la liberté se sont heurtés aux conditions. Le désir demeure. Les animaux paissent là. Les antilopes, les zèbres et les girafes partent au galop, on entend tirer, ils continuent, un train qui n'en finit pas, les grilles, il y encore les fossés, le zoo de Vincennes dans une lumière blafarde, rien n'arrête les animaux, leur galop comme une vague.

## Non-lieu

Lorsque nous voyagions à l'époque en Afrique, les Africains nous semblaient d'abord, aux Blancs que nous étions, identiques parce que l'image des étrangers est unilatéralement déformée par l'optique de nos préjugés. Pour comprendre ce qui nous est étranger il faut prendre de la distance: je suis ainsi — ils sont autrement. Il se peut alors que je découvre la vie étrangère en moi-même. J'éprouve un sentiment que je connais depuis longtemps. Le regard tourné vers l'intérieur, derrière mes passions, mes conflits et mes préjugés, abolit la distorsion. Tels qu'ils sont, eux là-bas, je connais cela chez moi-même, il en a été de même pour moi, et malgré cela pas tout à fait comme chez eux. La confrontation à ce qui nous est étranger provoque un curieux va-etvient, une tension qui est à la fois jouissive et douloureuse, ou les deux en même temps. Je n'esquive pas mon propre passé et parle de mon enfance. Un garçon d'Europe a vécu des choses africaines.

Ce n'est pas un hasard si cela s'est produit au début de la puberté. C'est le moment où le garçon veut quitter le cocon rassurant, essayer des pères étrangers, connaître des choses nouvelles. (L'Afrique a dû le faire dans la violence de la domination coloniale, elle était également curieuse, on le lui a fait sentir.)

Peu après mes treize ans, j'ai commencé à ressentir l'envie de travailler avec les gens en bas dans le domaine. Au début de l'après-midi, dès que j'avais achevé le pensum quotidien avec mon précepteur, je courais en bas pour voir s'il n'y avait pas du travail pour moi à l'étable, dans les champs ou en forêt.

Tout petit déjà j'aimais à venir dans l'étable. Lorsqu'on ne me trouvait au château ou dans le parc, il suffisait d'aller voir à l'étable. Il y avait un enclos séparé pour les veaux qu'on avait éloignés de leur mère afin qu'ils ne boivent pas trop de lait. J'aimais jouer avec les bêtes, me laisser toucher par les museaux humides ou me laisser lécher par leurs langues râpeuses. Plus tard je ne retournais presque plus à l'étable. J'ai dû apprendre encore à traire, à un moment ou un autre. Ensuite je ne venais donc plus que rarement, ou alors pour trouver quelqu'un qui m'aidait à serrer la selle du poney. Le poney se trouvait dans l'écurie des chevaux légers où régnait un cocher allemand et où aucun Slovène ne travaillait.

Comme c'était presque la fin de l'automne et qu'il n'y avait plus grand-chose à faire dans les champs, je partais avec Ivan Turk en forêt pour marquer les arbres. Avant que la première neige ne tombe il fallait inspecter tous les ans une grande parcelle de pins. Le travail était simple. Là où les mélèzes se serraient l'un contre l'autre, on s'approchait tout près des troncs pour regarder les cimes. Chaque arbre qui était déjà assez grand mais qui n'avait plus la place pour se développer devait être coupé. On marquait avec un outil

pourvu d'une poignée de sabre, d'une garde pour protéger les doigts et, à la place de la lame, d'une gouge recourbée à angle droit par rapport au manche. Cet outil permettait de graver en trois coups une étoile dans l'écorce jusqu'à l'aubier, de préférence à hauteur d'yeux, afin que les bûcherons, équipés de leurs haches et scies, trouvent facilement les troncs marqués lorsqu'ils reviendraient après la première neige. Le forestier Ivan Turk était un homme émacié et silencieux d'environ cinquante ans, au visage aux rides profondes et marchant si vite que j'avais du mal à le suivre. Car le dimanche j'allais avec lui jusqu'en haut dans la forêt de Sevtchnik. Lorsque je n'étais libre que l'après-midi je devais partir à sa recherche, tâche qu'il me facilitait en posant sur le chemin une branche fraîchement coupée qui pointait vers l'endroit où il avait commencé à gravir la pente abrupte couverte de mélèzes. Mon travail avait sans doute dû le satisfaire, car très vite il m'avait donné mon propre fer, signe qu'il estimait que je faisais les choses comme il fallait et que je savais sans l'aide d'autrui quel arbre devait être coupé durant l'hiver.

Après la première neige et les premières gelées on commençait à couper les arbres, un travail d'hommes où un enfant n'a rien à faire. En revanche je pouvais rester avec femmes et jeunes garçons qui devaient écorcer les troncs. Pour détacher l'odorante écorce on utilisait une large gouge en fer fixée sur un manche aussi long que celui d'un balai, mais plus épais ; on attachait ensuite avec du fil de fer les bandes d'écorce de sorte à avoir de lourdes balles. C'était un travail qui était presque au-dessus de mes forces. Souvent je devais répéter mon geste pour couper les petites branches qui résistaient ; je ne tardais jamais à sentir les premières ampoules. Je mettais trois fois plus de temps avant d'avoir un

tronc lisse, mais mes bandes d'écorce étaient régulières et propres. J'éprouvais un certain plaisir à voir le tronc, enfin dénudé de son enveloppe grise et rugueuse, briller d'humidité. Mes vêtements étaient raidis par la résine et sentaient le mélèze.

Après la fonte, après la coupe des arbres, je ne partais plus qu'avec le Polda. Il n'était chez nous que depuis peu et on lui avait confié la plus belle paire de chevaux de trait, des demibelges aussi solides que rapides. Il s'occupait impeccablement des chevaux, comprenait du premier coup ce qu'on lui demandait de faire et se servait si bien de nouvelles machines compliquées, contrairement aux autres valets de charrue qui les endommageaient régulièrement, qu'elles étaient toujours en état de marche sans qu'on eût jamais à les réparer. En tant que mineur il ne pouvait quitter l'Allemand, celui-ci « le tenait bien en main » comme disait l'administrateur; il devait donc apprendre ce que le maître voulait. autrement que les stupides paysans slovènes, et de plus il avait l'avantage d'apprendre, outre le rapport aux bêtes que chaque garçon expérimente de lui-même, la chose mécanique complexe.

Lors des premiers mois du printemps le Polda me montra tout : labourer, herser, avec les différentes herses permettant de réduire en petits morceaux la grosse glèbe fraîchement labourée. Je ne pouvais utiliser la lourde charrue qui devait être tirée par quatre chevaux, mais j'apprenais très vite comment la régler afin qu'elle ne s'enfonce pas trop et qu'elle tire droit. J'avais l'impression que les quatre alezans forts et rapides étaient les meilleurs chevaux du monde et le Polda un homme qui savait plus de choses que quiconque.

D'ailleurs le Polda ne ressemblait pas aux autres valets slovènes. Il avait peut-être vingt-cinq ans, pour moi c'était un vrai adulte, il était mince et droit, alors que tous les autres, que ce soit à cause du travail ou pour d'autres raisons, me paraissaient toujours courbés ou tordus. Surtout il ne portait jamais de chapeau. (Les valets et les paysans aussi portaient toujours des feutres noirs. Ils ne les retiraient pas pour se saluer entre eux ; en revanche ils le faisaient lorsqu'ils croisaient un de leurs maîtres, même si c'était moi. Sans doute cette coutume n'a-t-elle jamais été abolie mais seulement oubliée quand, après la guerre, les chapeaux étaient passés de mode.)

Le Polda portait ses cheveux bruns coiffés en arrière, il avait des yeux gris attentifs, était toujours bien rasé et pourvu de gigantesques paquets de muscles autour des épaules et du haut des bras comme je ne l'avais remarqué qu'une seule fois chez un artiste du cirque ambulant que les enfants que nous étions avaient pu aller voir un jour au village de la vallée. Il s'habillait toujours des mêmes vêtements, des culottes de cheval gris foncé en loden, une chemise de coton bleu, sans col, ouverte sur sa poitrine, des chaussures cloutées noires et des guêtres de cuir noir ce qui donnait l'impression qu'il portait des bottes d'équitation. Quand il faisait très froid seulement il portait une veste non boutonnée, faite dans le même loden gris. Peut-être aimais-je également rester avec lui parce qu'il parlait si bien allemand. Il avait appris la langue chez son maître précédent.

Un très beau moment était celui de la première fenaison. Les ciseaux de la large faucheuse étaient actionnés par les roues crantées grâce à un système d'engrenage. Les chevaux devaient donner tout ce qu'ils possédaient d'énergie pour que

les ciseaux coupent correctement. On était assis sur une selle métallique et il fallait tirer en arrière un manche d'accouplement au moment de tourner pour tracer une nouvelle ligne de coupe droite dans les hautes herbes lourdes. Je ne mis pas longtemps pour l'apprendre, ainsi que l'utilisation de la faneuse aux fourches en forme de main qui montent et descendent, ou celle de la machine mettant le foin séché en ligne, puis en tas et sur laquelle il existait également un de ces manches amusants qui permettait de dégager le foin ramassé. Le Polda prenait mon apprentissage très au sérieux. Il me laissait d'abord en bordure du pré pour que je regarde. Puis il s'arrêtait soudain, fronçait les sourcils et me considérait. Ceci signifiait que je devais prendre les rênes et me hisser à sa place sur la selle métallique. Il courait à côté de moi en suant pendant les premiers tours, car l'attelage avançait vite, il le fallait d'ailleurs. Dès que je parvenais à me débrouiller seul avec les alezans, le manche, le guidage et les demi-tours, il s'asseyait sous un arbre, se roulait une cigarette et me regardait faire. A la plus petite erreur que je commettais il réapparaissait à côté de moi pour intervenir où c'était nécessaire.

Le plus beau c'était les retours à cheval. Nous dételions toujours les chevaux. Il n'était pas recommandé de tirer à une allure trop vive la machine sur la route asphaltée et dure; nous la faisions donc chercher plus tard par un attelage de bœufs. Nous rentrions à cheval côte à côte à travers les prés odorants jusqu'au domaine pour que les autres admirent les camarades de travail que nous étions. Le Polda tout comme moi fumions une cigarette. De temps à autre je prenais une poignée des fines cigarettes Vardar de mon père qui emplissaient à la maison de petites timbales d'argent. Sans mot dire

il les mettait dans la poche de sa chemise et m'en tendait une qu'il allumait lui-même une fois que nous étions en selle.

Lorsque toute l'herbe était coupée il restait à améliorer le pré humide. Celui-ci se trouvait en fait à l'extérieur du domaine vers la vallée. Un fossé le long duquel courait une rangée touffue de mélèzes le séparait de nos prés et champs soignés. Quelques années auparavant mon père avait acheté ces trois ou quatre hectares marécageux à bon prix. Mais personne n'avait encore trouvé le temps de les drainer correctement. L'herbe était donc humide et parsemée de joncs. Au milieu de cette prairie le paysan, avant de devoir vendre, avait coupé un petit bois de chênes corniauds; les souches, couvertes de mousse, y sortaient toujours, hautes de plusieurs empans. Nous avions retourné cette prairie avec la grosse herse pointue, puis semé avec une machine tout aussi lourde un mélange d'herbe et de trèfle pour essayer d'obtenir sans trop d'investissement un peu de foin l'année suivante.

Le début du mois de juin dans notre région est souvent marqué par de belles journées d'été rayonnantes. Les nuits sont encore fraîches, il y a une abondante rosée, mais dès neuf heures du matin le soleil est chaud comme en plein été jusqu'au moment où, le soir, le ciel sans nuages prend une teinte d'or et qu'un vent rafraîchissant se lève.

Je me rappelle encore très exactement, y compris les vêtements que je portais, ce début d'après-midi où je suis parti à grands pas vers « mon » travail. Je portais un tricot à rayures marron trop court et trop étroit. J'aimais le mettre parce qu'il faisait paraître ma poitrine plus large et plus solide; mon pantalon était en lin verdâtre — descendant jusqu'aux genoux comme c'était alors la mode pour les garçons de mon

âge —, mes chaussures cloutées, pas de chaussettes, comme les ouvriers agricoles.

Lorsque je sortis de la bande de mélèzes, je vis tout de suite que le travail était achevé. L'attelage avec la semeuse était en bordure du pré, le Polda était agenouillé à l'arrière de la machine pour resserrer les tuyères. Les sacs de jute qui enfermaient la semence étaient à côté, vides.

Aussitôt j'allai dételer les alezans. Il faut d'abord détacher les rênes, les poser en croix sur les croupes, puis inverser les brides intérieures sur les bridons si bien que chaque cheval peut être conduit indépendamment de l'autre. Les longues brides sont détachées à l'arrière et attachées au collier.

Puis j'allai à l'avant pour défaire les chaînes du timon. Pour ces chevaux lourds une deuxième bride était toujours mise, elle était en chanvre, non en cuir, avec une corde permettant d'attacher les chevaux même lorsqu'on avait retiré les bridons. Les cordes pendouillaient, enroulées, sous le menton des chevaux ; l'une d'entre elles s'était défaite et traînait par terre. Au moment où je m'apprêtai à la rattacher le Polda surgit à côté de moi, me prit la corde, me poussa et rattacha les deux chevaux au timon. « Ce n'est pas encore fini, dis-je, laisse, je sais les atteler moi-même. Est-ce que je peux t'aider pour la machine ? » Il ne me répondit pas, comme toujours quand il en avait assez de mes questions, saisit mon poignet gauche, me fit faire le tour de la machine et me planta devant le centre du pré. « Qu'est-ce que tu veux ? Laisse-moi, tu me fais mal », dis-je en m'arc-boutant pour lui échapper. Le résultat fut qu'il me tourna le bras sur le dos, comme le font les policiers, et me poussa devant lui.

Une fois arrivés aux souches seulement il me lâcha, sortit un fouet tressé de ses guêtres et le brandit devant mes yeux. Je ne m'étais encore jamais rendu compte qu'il possédait une chose pareille.

Dans notre région seuls les maquignons et les marchands de bestiaux ont ce genre de fouet. Mais je savais comment on les fabriquait. Lorsque avant Noël le cordonnier avec son aide et un apprenti prenaient leurs quartiers dans la chambre verte pour réparer, ressemeler et clouter les chaussures des gens pour l'hiver, ils faisaient de temps en temps un tel fouet. Dans un empeigne de vache on coupe une longue et fine bande qui s'évase à deux tiers de la longueur et se rétrécit vers la fin. L'autre extrémité est pliée dans le sens de la longueur et entourée, pour former un manche, de fil de cordonnier couleur lie-de-vin. La bande est ensuite coupée en fils que l'on tresse comme pour faire une natte. La fin est de nouveau entourée de fil de cordonnier. Ces fouets sont à la fois raides et souples, assez lourds à cause de l'évasement et surtout très solides.

Mes pensées ne purent aller plus loin, car il me donna soudain deux coups sur mes mollets nus. Je fis un bond et le regardai d'un air horrifié. On ne nous battait pas à la maison. Mais je savais que d'autres enfants étaient battus. Les commerçants allemands avaient l'habitude de frapper leurs enfants déculottés avec une badine, en public, l'été, dans les jardinets devant leur maison, pour que tout le monde voie qu'ils les élevaient à devenir de valeureux hommes allemands.

Le Polda était comme d'habitude, les cheveux bien peignés en arrière, les yeux gris attentifs fixés sur moi, l'air nullement agacé ou furieux, plutôt un peu amusé. Il désigna mes pieds du bout de son fouet. Je crus comprendre enfin: il voulait avoir mes chaussures. Je me baissai, défis les lacets aussi vite que possible, les retirai et les posai devant lui. Il les prit et les lança loin derrière lui dans le pré. Je voulais profiter de cet instant pour me sauver. Mais j'eus à peine le temps de bouger qu'il attrapa à deux mains le haut de mon pantalon en tirant dessus comme s'il voulait ouvrir la ceinture, me relâchant quand il n'y parvint pas. C'était une ceinture de cuir avec une belle boucle métallique dont j'étais plutôt fier.

Puis je fis quelque chose dont j'eus honte encore pendant longtemps. Je défis moi-même la ceinture et la retirai des passants. Aussitôt il me rattrapa, ouvrit les boutons d'un seul geste, baissa mon pantalon et me le retira d'un coup, si bien que je trébuchai. Je me retrouvai donc en caleçon. Nous n'avions pas le droit de porter des slips puisqu'on pensait que le contact avec le caoutchouc nuisait à la santé. Le caleçon était en coton, fermé sur le devant avec un bouton. Il tira dessus, le bouton sauta, il m'enleva le caleçon. J'étais nu devant lui hormis mon tricot court. Avant même que je pusse en être gêné il m'avait attrapé et soulevé.

Il me fit tournoyer. Lorsque je sus où j'étais, il me tenait bien. Il s'était assis sur une souche, la jambe gauche légèrement relevée, et m'avait placé sur son genou de sorte que mon derrière pointait vers le haut et que mon buste disparaissait dans l'herbe. Une forte odeur de cheval provenait de son dos. Mon bras gauche était tourné en arrière, il tenait mon poignet de façon à ce que je ne puisse pas bouger sans avoir mal. Sa cuisse droite coinçait mes mollets.

J'entendis le fouet siffler, les premiers coups me coupèrent le derrière. J'avais terriblement mal. La douleur ne cessait pas entre les coups, la peau continuait à brûler jusqu'au prochain. A chaque coup je tressaillais et criais : « Arrête! » Le pire fut qu'il y avait parfois une interruption brève lors de laquelle, étrangement, je souhaitais recevoir le prochain coup, sans doute parce que la peur était plus grande que la douleur et que je n'avais de répit qu'après un coup. Puis je me dis que mes cris et mes tressaillements le rendaient peut-être furieux, je ne dis donc plus rien et serrai douloureusement les fesses. De toute façon je ne parvenais plus à penser autre chose que « arrête, arrête ». Lui continuait à me frapper, pendant des heures, me semblait-il.

Enfin il relâcha sa prise, il se leva, je roulai par terre. Aussi vite que je pus je me levai et courus en direction des mélèzes. Je ne m'étais pas encore beaucoup éloigné, à peine cent mètres, que je me dis qu'à cette heure il était impossible de retourner au domaine et au château sans croiser quelqu'un. Mon tricot trempé par la sueur me couvrait tout juste le nombril. Les traces du châtiment étaient certainement visibles. C'était insupportable. Il me fallait reprendre mes vêtements.

Je m'arrêtai et regardai en arrière. Le Polda était assis, me tournant le dos, sur une des souches, en train de fumer. Je fis un détour pour ne pas entrer dans son champ de vision, je trouvai une chaussure, la deuxième, le caleçon, je coinçai les affaires sous mon bras gauche. Le pantalon était juste derrière lui. Je m'approchai à pas de loup. Au moment de me baisser, il se retrouva à côté de moi et sortit son fouet. « Garnement, effronté », dit-il calmement, « tu reviens, tu veux encore quelque chose, tu peux l'avoir ». Il leva le bras et me donna un coup de toutes ses forces sur les cuisses. Je hurlai, laissai tout choir et levai la tête vers lui. Dans la mesure où les larmes me permirent de le voir je me dis qu'il avait le même air que d'habitude. Il semblait même sourire. « Tu as raison,

tu as encore besoin de quelque chose. Tu es venu tous les jours, jamais tu n'as rien eu, pas une seule baffe. Alors qu'il faut à un garçon une fessée tous les jours, sinon il finit par devenir effronté. Maintenant tu es devenu effronté. Je te le ferai passer. Allez, couche-toi. » Il me montra le sol du bout de son fouet. Je me couchai sur le ventre, docile et enfouis ma tête entre mes bras. Il me tira par les chevilles sur quelques mètres, s'assit sur mon dos entre les omoplates de façon à regarder mes pieds, prit mes bras et les maintint contre mon corps avec ses genoux. Je voulus serrer les fesses avant qu'il ne commençât. Mais c'était impossible. Il m'avait placé de telle sorte qu'une souche à hauteur de genoux écartait mes jambes.

Ce fut encore pire qu'avant parce qu'il pouvait lever haut le bras et parce que la peau entre les fesses était bien plus sensible. De nouveau les interruptions étaient terribles. Je ne tenais plus et ne cessais de pleurnicher : « Arrête, je t'en prie, arrête, je t'en prie, je t'en prie. » Il continua à me frapper en bredouillant quelque chose que je ne compris pas.

Soudain je fus trempé. Les coups cessèrent et je me remis à comprendre : « Saleté, il se pisse dessus. Tu veux me pisser dessus aussi ? J'allais arrêter. Va falloir que je te repunisse, saleté, petit effronté. » Il se remit à me frapper, le lourd fouet creusa ma peau mouillée. Il haletait entre les coups. J'avais envie de mourir, mais je ne parvenais même pas à m'évanouir parce que la douleur aiguë me réveillait à chaque fois.

Lorsqu'il se leva enfin, j'étais dans l'incapacité de me lever à mon tour. En chancelant je ramassai mes affaires tandis qu'il continuait à me frapper, sur le dos, sur le ventre, entre les jambes. Je m'éloignai en titubant, sans me retourner, en direction des buissons, plus proches que les mélèzes. Bien vite je découvris un petit pré entre les broussailles denses. Je me mis à genoux, me penchai, appuyé sur les coudes. Je restai pendant un long moment sans bouger. Quelque chose coulait sur mes cuisses. J'y portai ma main, je vis que c'était du sang, je l'essuyai jusqu'à ce que cela cesse de couler. Cela ne faisait plus vraiment mal. La peau me brûlait seulement.

Le soleil se couchait dans un ciel doré lorsqu'un vent frais qui me sécha se leva. Je me réveillai de ma torpeur, m'habillai et rentrai lentement à la maison.

Dans l'escalier je croisai une des bonnes. Je la priai de dire à ma mère que j'avais de la fièvre, que je me couchais et que je n'allais pas venir dîner. Je pris ensuite toute une pile de caleçons, en revêtis plusieurs sous le pyjama, cachai le caleçon taché de sang sous le matelas et me couchai. Ma mère entra, posa la main sur mon front et dit : « Oui, mon pauvre garçon, tu as un peu de fièvre. » Elle partit, revint avec une cruche de thé froid et me laissa seul. Je bus tout le thé, puis je m'endormis.

Le lendemain matin je me réveillai très tôt. Il ne fallait pas qu'on remarquât ce qui s'était passé. Je remis plusieurs caleçons l'un par-dessus l'autre et emportai les autres jusqu'à trouver une mare, derrière le ruisseau aux canards, près de la source tout en haut, où je pouvais tout laver. J'étalai les vêtements sur les buissons, comptant les reprendre plus tard.

Je fis tout cela comme sous anesthésie, machinalement. Tandis que je descendais vers le château à travers la forêt fraîche, je me réveillai. Je me sentis léger et joyeux, je pouvais de nouveau penser. J'avais décidé de tuer le Polda.

Très vite mon plan était établi. Je possédais un fusil Flobert, calibre neuf, au canon lisse, permettant de tirer sur les moineaux et les écureuils avec de la grenaille. On pouvait également charger des balles courtes avec une bille de plomb. Bien sûr le tir n'était pas très précis. Mais à quinze pas j'atteignais une cible pas plus grosse que la paume et, à cette distance, la balle traversait une planche de mélèze de trois centimètres d'épaisseur. Je l'avais essayé, et cela devait suffire.

Les deux chemins qui partaient des écuries à la ferme où habitaient les valets célibataires étaient bordés d'épaisses haies de charmes houblon. C'est derrière une trouée de ces haies que j'avais découverte à la chasse aux moineaux que je décidai de me poster. Dès que le Polda arriverait je l'appellerais par son nom. Dans la mesure où il ne pourrait me voir il s'arrêterait et se retournerait. J'aurais donc le temps de viser et de le tuer d'une balle dans le cœur. Je rentrerais ensuite à la maison sans me retourner, nettoierais le fusil et me mettrais à faire mes devoirs. Pour pouvoir tout faire dans le calme je dis à la maison que je n'étais pas encore en mesure de reprendre les leçons, que j'avais encore des maux de tête suite à la fièvre. On accepta cette explication sans difficulté puisque j'étais un garçon studieux.

Pendant que je faisais le guet accroupi derrière la haie j'étais très calme, de temps en temps seulement je m'exerçais à viser. Le Polda ne passa pas. Dès que la lumière du jour déclina, je rentrai à la maison. Le lendemain je me retrouvai à mon poste. Le Polda a dû prendre un autre chemin, pensai-je, mais il finira bien par venir. Ce ne fut que le deuxième jour que je me mis à penser aux conséquences du meurtre, bien que je fusse depuis le début de ce plan de meilleure humeur et lucide. D'abord je me dis que personne ne me soupçonnerait; puis que l'impact permettrait d'établir qu'il s'agissait d'un calibre neuf millimètres. L'idée me vint de prendre un

couteau et de l'enfoncer dans le cœur du mort à l'endroit de l'impact (puisqu'il était impossible, compte tenu de la faible puissance, que la balle ressorte de l'autre côté), si bien que, en cas d'une autopsie du cadavre, on conclurait à une vengeance à l'arme blanche après les habituelles rixes à l'auberge. J'abandonnai assez vite cette solution, car elle me semblait trop risquée. Au pire on verrait en moi l'assassin. Personne ne comprendrait mon geste. Une procédure juridique contre le château était impensable, d'autant qu'il s'agissait d'un enfant. Les parents, auxquels je ne raconterais bien sûr rien de l'humiliation subie, estimeraient avoir commis quelque erreur dans leur éducation, ma mère pleurerait en silence et mon père m'enverrait, pour qu'on oublie l'affaire, dans une institution suisse, de préférence une institution sévère, afin de réparer cette faille de ma personnalité. Tout cela ne serait pas bien grave, pas suffisamment pour me faire dévier. Aujourd'hui encore je pense que mon appréciation de mes parents était juste.

Le matin du troisième jour je me rendis compte que je n'attendais plus le Polda qui ne se montrait tout simplement pas. De plus en plus souvent je me mettais à observer une nuée de moineaux qui s'approchaient si près que j'aurais pu en tirer trois ou quatre d'un coup. Il faisait chaud. Je rentrai à la maison, rangeai le fusil, me lavai de nouveau et me mis à l'algèbre qui bientôt m'accapara entièrement.

Un des jours suivants j'appris que le Polda avait quitté le domaine suite à une querelle avec l'administrateur. Il n'avait pas même attendu qu'on lui paie son salaire. La querelle avait éclaté parce que mon père avait ordonné que le salaire du Polda, mieux payé depuis le début que les autres valets, ce qui avait provoqué des jalousies, soit baissé. L'administrateur

avait été contre, puis il avait cédé, le Polda s'était mis à jurer, mais n'avait rien dit, il était devenu blanc et avait disparu le lendemain. D'ailleurs on ne le revit plus jamais et personne n'entendit plus parler de lui.

J'étais soulagé lorsque j'appris cette affaire ; petit à petit je transformais le terrible fouettement en une vengeance enragée à l'égard de mon père contre lequel il n'osait rien faire pour des raisons évidentes. Le sentiment de honte persista. Je le ressens encore maintenant, au moment de décrire ce qui s'est passé.

Presque vingt ans plus tard je racontai l'histoire pour la première fois en analyse. Le professeur était très intéressé et semblait en être affecté davantage que moi. Il parlait de perversion, voulait savoir s'il y avait eu viol dont j'aurais refoulé le souvenir et disait que j'avais vraisemblablement séduit le Polda. Je me fâchai un peu. Ce dont je me souvenais avait pourtant tout d'un viol. Le projet de meurtre était clair et était resté au stade de projet. Mais une séduction ? Bien sûr je me rappelais les moments où le Polda m'aidait à monter à cheval lorsque nous rentrions à la maison. Il se tenait derrière moi et poussait mon postérieur à deux mains vers le haut pendant que je me tenais à l'encolure. J'aimais sentir ses mains puissantes et lui ne pouvait s'empêcher de rire à cause de mon faible poids.

On a honte de ce qui vous arrive sans qu'on en soit cou-pable parce qu'on était sans défense; sans doute l'oublie-t-on. Apparemment on n'a pas envie de retrouver le sentiment d'impuissance dans le souvenir. Il est rare que les gens torturés disent ce qu'on leur a fait subir ou alors de façon très générale. A Zurich ou dans d'autres villes européennes il n'y avait que très peu de manifestants ayant été maltraités par la police qui étaient prêts à accuser leur bourreau devant le tribunal; parce que la plupart, au bout de quelques semaines, « ne se souvenaient plus très bien ». Comme le silence est souvent le premier pas vers l'oubli, j'imagine assez bien ce que les Africains lanceraient à la tête des missionnaires blancs, des soldats, des fonctionnaires, des policiers, des colons, des hommes d'affaires, des managers de l'industrie et de la finance le jour où ils se mettraient à parler.

Avec Polda j'ai vécu une chose africaine. Il a fait de moi un des millions de petits africains morts et vivants. D'abord ils avaient le droit d'apprendre auprès du maître colonial, un magnifique nouveau père. Puis venaient les coups. Tout simplement parce que le Blanc est ainsi, que l'argent l'intéresse au plus haut point, qu'il a apporté son fouet dans la botte et que cela fait partie de la civilisation. D'abord l'Afrique a eu tellement honte qu'elle n'a même pas osé crier. Elle n'avait pas de fusil, ne pouvait pas tuer ses bourreaux. Ma vengeance non plus n'a pas eu lieu.

Je dus cependant réviser l'histoire du Polda plus tard. La fureur contre son employeur dur, mon père, n'aurait pu que le conduire à me chasser, à me crier dessus, à me battre, oui, même à me tuer d'un coup. Or il avait suivi — je n'étais à même de penser cela qu'au sortir de l'enfance — la même coercition qui avait été de coutume chez son maître allemand qui « le tenait si bien ». Dans une famille slovène « non civilisée » on ne préméditait pas de fouetter un enfant sur les fesses nues. On le traitait avec douceur ou brutalement. Les tournures comme « je te ferai passer ton effronterie », « punir jusqu'au bout » et toute cette froideur cruelle n'avaient rien d'un acte de vengeance. Seule la démesure de son châtiment peut

être mise sur le compte d'une fureur. Hormis cela il n'avait fait que son devoir d'homme bien éduqué qui n'avait pas appris sans souffrir les nombreuses choses qu'il savait faire.

Le Polda aussi est un Africain. Il est devenu travailleur et civilisé, suivant le modèle et les exigences du maître, il n'est plus du tout sous-développé. Il a senti dans sa chair, par le maître qui le « tenait si bien », ce qu'on demandait de lui que lui, Polda l'Africain, a fini par comprendre. Le petit frère peut être une joie. Mais il ne rapporte rien. Il faut d'abord qu'il devienne docile, ensuite on peut en tirer profit. Il y a des millions de petits Africains qui doivent obéir. C'est une source d'argent qui permet de payer les intérêts. Les nouveaux Africains, derrière leur masque blanc, poussent les choses au point que les petits finissent par avoir envie de tuer le grand frère. Les grands frères en veulent beaucoup aux petits à cause de cela. Or on ne peut pas les abandonner complètement, ils font partie de la famille même s'ils ne sont plus gentils et que ces petits effrontés ne sont plus une source de joie. A ce moment-là on a un certain plaisir à leur taper dessus jusqu'à ce qu'ils se taisent.

Polda m'a permis de faire une expérience très utile plus tard. Il m'a montré ce que les Africains apprennent de notre zèle. Très vite j'ai compris que les grands frères de la nouvelle Afrique portent un masque que les Blancs leur ont mis. Cela ne me les a pas rendus plus sympathiques pour autant.

Or comme le Polda m'a également appris ce qui se passe dans un petit Africain maltraité je vois clairement : Pour les Blancs la cruauté est normale, elle dure d'ailleurs très longtemps, souvent toute une vie. Pour tuer d'un coup de fusil les masques blancs, il faudrait procéder avec la même froideur et rigueur qu'eux.

## Damoclès I

Partout en Afrique de l'Ouest on tombe sur le « grand frère », le fils aîné de la première femme du chef du village, grand frère de tous les puînés, les vrais *petits frères\**. Le premier *petit frère\** que nous avons rencontré s'appelait Ali. C'est d'après lui que j'ai nommé les frères puînés que nous avons connus par la suite. J'ai donné le nom de Damoclès au grand frère, parce qu'il est en danger. Il a besoin, pour s'occuper des plus faibles, de pouvoir, pouvoir que le village ne lui procure plus. Mieux il accomplit sa mission, plus il doit s'adapter aux conditions qui détruisent la société africaine.

Natitingou, dans le Nord du Dahomey (aujourd'hui Bénin) était à l'époque une petite ville au fin fond de la province; pour nous et les autres Blancs pleine de charme exotique, pour les Sombas elle exerçait ce pouvoir d'attraction qui a conduit, plus tard, à entourer de telles villes d'une large ceinture de cases misérables: slums, lieux de l'espoir et de la désespérance. Les habitants des alentours, une race d'hommes solide et paysanne, étaient nus. Les femmes portent une ficelle de cuir autour des hanches dans laquelle elles

accrochent, derrière, une touffe de branches vertes. Elles fument de petites pipes de maïs et se parent lors des fêtes avec des perles de verre de toutes les couleurs et des cauris. Les hommes portent, enfilé par-dessus leur pénis, un étroit cucurbitacé séché et décoré, une gaine longue et fine tenue droite à l'aide d'une fine lanière de cuir nouée sous la poitrine si bien que la gaine dépasse la tête. Leurs visages sont délicatement scarifiés. Malgré les armes qu'ils portent ils font une impression de gentillesse. Sur le marché, à l'ombre des acacias flamboyants, les Sombas vendent la production du pays : fruits, céréales, poules, produits miracles et herbes médicinales. Entre eux, les marchands, des citadins habillés à l'européenne, des Djoulas islamistes, des Mossis en chemise bleue et des femmes blanches suantes avec leurs paniers à provision.

Nous étions fatigués et nous avions chaud lorsque nous arrivâmes sur la terrasse ombreuse de l'*Hôtel de France* pour commander un déjeuner. A la table voisine mangeait une joyeuse société, plus d'une douzaine de Français, à la laquelle on venait de servir l'entrée, une petite assiette de crudités\* décorée avec une demi-sardine à l'huile, le début de tout repas jusqu'où s'étend la culture française. Les gens parlaient fort, les jeunes filles riaient d'un rire aigu. Avant même qu'on nous apportât nos crudités\* à nous, nous savions à quoi nous en tenir. Deux des messieurs, portant des chemises safaris ouvertes sous les aisselles, étaient des fonctionnaires de l'administration coloniale, le plus bruyant aux boucles brunes un Corse, le plus calme et blond un Alsacien. Le plus important d'entre eux, un homme de la quarantaine à la chevelure poivre et sel, portant une chemise élégante largement déboutonnée si bien qu'on pouvait voir son torse d'homme poilu,

était un inspecteur haut placé ou chef de projet qui invitait cette société faisant des efforts pour imiter l'accent parisien de leur hôte; ils parlaient les lèvres fermées et terminaient leurs phrases par un murmure indistinct.

Durant ces années on rencontrait partout des missions du ministère colonial envoyées pour faire adhérer les Africains, à l'inverse des décennies de règne paternaliste, aux intérêts de la métropole par le truchement d'une participation active aux initiatives de développement, aux projets et autres entreprises. En septembre, lorsque les désagréables mois de pluie étaient passés et que les attaques nocturnes des moustiques avaient retrouvé une fréquence supportable, des télégrammes arrivaient au bureau du commandant du district ou de l'administration du canton qui déclenchaient une grande inquiétude. Les voitures de service déglinguées étaient remises en état et lavées au bord du fleuve, les toilettes des bâtiments nettoyés, des contrats étaient passés avec les hôteliers du lieu pour loger ces hôtes de marque, le commandant du district s'occupant de chaque détail lui-même, inspectant autant la provision en champagne Cordon Rouge dans le réfrigérateur que le travail des jeunes filles embauchées pour réparer à l'aide d'une machine à coudre empruntée à l'administration les trous des moustiquaires jaunies et délavées. Il était presque aussi important de préparer les interlocuteurs africains. A côté des chefs et notables qui de tout temps avaient été appelés pour participer aux palabres et dont la dignité mesurée était toujours du meilleur effet, il fallait s'occuper des élites. Des hommes plus jeunes, pour l'essentiel les fils aînés des familles importantes qui avaient obtenu le niveau d'instituteur, de secrétaire ou de technicien, rebelles en leur for intérieur mais ouverts au progrès, étaient invités à participer aux entretiens préliminaires, puis, grâce à de petites augmentations de salaire, à des promesses ou, si nécessaire, au cadeau d'une mobylette Peugeot, à bien vouloir venir à la conférence pour soutenir le projet de développement. Nous tirons tous sur la même corde, nous sommes tous dans le même bateau, rien n'arrête le progrès, il faut tenir le même rythme, le précéder, *allons enfants de la patrie\**...

A la table voisine on était en train de servir du café et du cognac, l'ambiance était détendue, presque débraillée, jusqu'au moment où un Apollon noir et nu s'avança droit sur la joyeuse société. Il s'arrêta juste devant l'homme à la chevelure grise et posa sur la table entre les tasses deux gros classeurs pleins de papiers. L'Africain, avec sa gaine pénienne, n'avait pas l'air bizarre à côté des vêtements tropicaux parce qu'il avait un sourire aimable et que sa stature de lutteur olympique restait détendue le temps de dire, non sans un ton de reproche, qu'il était regrettable qu'on ne soit pas venu chercher plus tôt pour les distribuer les documents pour la séance qui devait avoir lieu bientôt.

Dès que le messager était retourné aux voitures de service qui attendaient ce fut au tour de son grand frère de faire son apparition. Le grand jeune homme élancé portait une tunique de coton blanche, vêture islamique qui permettait aux jeunes élites d'afficher leurs positions anticoloniales. Son visage scarifié ressemblait à celui du chauffeur. Cependant il ne souriait pas, son expression restait figée, son apparition avait quelque chose de condescendant comme il sied à un *grand frère\**. L'Africain fut présenté à la société attablée. Il prit place en face du président. Lui aussi parlait les lèvres fermées, mais son français, qui était celui qu'on apprend chez

les jésuites, était distinct. Il ne tarda pas à sortir un document d'un des classeurs, manifestement l'ordre du jour de la conférence. On l'entendit dire : « Monsieur le gouverneur a signé, on ne peut rien y changer. » Puis, sans saluer, il descendit vers les voitures.

L'homme à la chevelure grise fit un signe au serveur qui lui apporta aussitôt la note à signer, l'Alsacien feuilleta le classeur, le ferma et repoussa bien les feuilles qui dépassaient. La table était silencieuse ; seules deux secrétaires chuchotaient tout en se poudrant le nez et en remettant du rouge à lèvres.

Nous avions demandé à un ancien élève de la mission de nous conduire cet après-midi-là chez un vieil homme qui savait encore fabriquer le célèbre poison pour les flèches des Sombas. Les fermes sont construites de façon isolée sur le haut des collines; elles ont entre elles, dit-on, une distance d'une portée de flèche au moins, et ressemblent à des forteresses médiévales miniaturisées. Cette impression provient des murs d'enceinte à voûtes renforcés par des piliers et des tours ainsi que des fenêtres ressemblant à des meurtrières. Durant la période sèche on voit sur leurs toits des femmes en train de tamiser le mil. Ces figures sont bien trop grandes pour le château de chevalier par-dessus les créneaux desquels elles se penchent, faisant de la sorte penser à ces miniatures de l'époque des troubadours qui montrent les dames en haut de la forteresse aussi grandes que toute la forteresse ellemême.

Les buissons à fleurs jaunes à côté du petit portail d'entrée venaient d'être arrosés. Le préparateur de poison se montra collaborateur et loquace. Il avait sorti plusieurs écuelles et pots de terre pour nous montrer les différentes étapes de la

préparation, de la macération à la réduction de la pâte, du poison strophantus. Les plantes fleurissant près du portail contiennent la célèbre drogue qui agit sur le muscle du cœur et qui, appliquée en quantité mesurée sur la pointe de la flèche, tue la proie ou l'homme en quelques secondes par arrêt cardiaque. Pour nous montrer que le poison n'agit qu'à condition d'entrer dans le système sanguin, le vieux mordit dans le fruit vert et épineux du strophantus et nous proposa d'imiter son exemple. Nous n'osâmes pas. Notre aimable professeur fut néanmoins content de notre visite et vraiment surpris en se voyant offrir, avant notre départ, un billet. Sur le chemin du retour l'élève des jésuites nous expliqua que c'était sans doute la première fois que des Blancs venaient étudier sérieusement la pharmacologie de son peuple. Jadis les Français auraient fait fouetter les savants pharmacologues. Aujourd'hui encore les flèches empoisonnées étaient interdites et de temps à autre des producteurs connus de poison étaient emprisonnés. Notre maître aussi était revenu depuis peu chez lui et devait donc essayer de rattraper le retard de livraison dû à son absence.

Il nous était difficile de regretter que l'élève des jésuites ne vienne pas dîner avec nous. Les gens de la conférence étaient déjà là, emplissant la terrasse de l'hôtel d'une agitation désagréable qu'il était impossible d'ignorer. Les messieurs étaient enivrés, leurs chemises froissées, les pantalons kaki trempés par la sueur ; quelques-uns avaient quitté leurs chaussures et posé leurs pieds poussiéreux sur la table. Même les secrétaires qui avaient pour tâche d'être avenantes avaient des marques de rouge et de mascara sur les joues. On aurait pu faire abstraction de l'aspect froissé de cette distinguée société si celle-ci avait été moins arrogante. L'homme à la chevelure

grise, la chemise maculée de vin rouge, parlait d'une façon plus indistincte encore que le midi et fermait les yeux d'un air à la fois présomptueux et dégoûté. Le Corse était très bruyant, il vint à notre table, me tapa sur l'épaule et me cria quelque chose à l'oreille que je ne compris pas mais qui fit pouffer de rire les filles. Le blond Alsacien, lui aussi, appuya un peu trop son rôle. En haut de la table étaient assis trois hommes noirs plus jeunes portant de longues tuniques de musulmans, l'incontournable petite bouteille de Fanta devant eux. L'un d'entre eux était Damoclès ; je le reconnus à l'expression retenue de son visage scarifié. De temps à autre ils se parlaient dans leur langue.

Les Français entreprirent tout ce qu'ils purent pour qu'on ne remarquât pas le silence de leurs hôtes. Les Africains étaient beaux, de vivantes statues, les Européens laids, des poupées, animées seulement par l'automatisme de leur fatuité.

Durant notre premier voyage différentes épouses de fonctionnaires français n'avaient cessé de nous assurer que Dakar avait le climat le pire de toute l'Afrique. Celui qui était condamné à y vivre ne pouvait que devenir nerveux et insomniaque. Particulièrement insupportable pour une femme, terrible. Arrivant à Dakar nous trouvâmes le climat doux et frais. La cause de la nervosité n'était pas le climat. La grâce des citadines et raffinées femmes ouolofs qui marchaient, nonchalantes, habillées d'exotiques tuniques colorées, dans les rues, attirait le regard des hommes. Il ne restait rien pour une dame blanche, aussi élégante fût-elle. Les vieux, les jeunes, les Blancs, les adolescents noirs, les hommes et les vieillards étaient dans un état d'exaltation visuelle perma-

nent. Ni les mises en plis ni les toilettes de Paris n'y changeaient quelque chose.

Les hommes français ne peuvent pas se cacher derrière le climat ou la nervosité. Ils se sentent obligés de rivaliser avec les Africains et ils ont le désavantage d'appartenir à une race laide. L'affichage de leur gallicité, confondue avec la supériorité intellectuelle, semblait l'unique moyen de sortir vainqueur de cette rivalité.

Tôt le lendemain — les premiers rayons du soleil venaient lécher la tonnelle —, nous trouvâmes la terrasse rangée et les tables préparées pour le petit déjeuner. Par chance les officiels dormaient encore. La table voisine était occupée par une famille libanaise, un négociant avec son épouse, ses quatre enfants et une jeune nourrice noire en habit de sœur rayé bleu et blanc. La fille aînée et la mère aux allures précoces de matrone avaient les grands yeux sombres de la tragédie sans fin des destins libanais. Une conversation s'engagea entre nous sur la conception des petites cafetières, mais seulement avec Monsieur; Madame se borna à exprimer son vif intérêt et sa sympathie pour les voyageurs par ses expressions et son attitude.

Monsieur, dont l'embonpoint naissant soulignait la dignité fluide, avait l'habitude de se lisser les joues aux reflets de barbe bleutés avec les paumes avant de prendre la parole. Il jugea nécessaire, au départ, de nous expliquer pourquoi il avait choisi de se loger avec sa famille dans cet hôtel. Partout en Afrique de l'Ouest il y avait des négociants libanais, même dans des villes et villages plus éloignés. Il y avait nécessairement des circonstances particulières si une famille prospère n'était pas accueillie dans la maison d'un compatriote. Nous apprîmes ainsi que cette famille n'était pas en voyage, mais

attendait son départ. Ils avaient laissé leur important magasin de Natitingou à un jeune cousin qui, avec ses cinq enfants et ses deux sœurs non encore mariées, avait emménagé dans une villa en périphérie de la ville. En raison du manque d'espace, eux avaient préféré se loger pour les derniers jours à l'Hôtel de France. Au fond de la cour était garé un camion Mercedes bâché, une Landrover pour le personnel et la Citroën DS que Monsieur conduisait lui-même. Pour éviter tout malentendu, nous fûmes informés sur les projets de la famille. Un oncle, qui depuis des années désirait retourner dans sa maison en pierre au milieu des pins et des roses, leur avait légué sa société d'importation dans la capitale dont faisait partie une petite mais non moins solide banque de crédit, ce qui constituait un changement agréable qui pouvait également décharger Madame des pénibles tâches de surveillance propres à un magasin employant du personnel noir, si bien qu'elle allait pouvoir se consacrer pleinement à l'éducation des enfants. Sur ces mots Madame attira contre elle son fils de dix ans, tira un peu sur sa chemise colorée tandis qu'il lui chuchota à l'oreille, de façon tout à fait audible pour nous : « Je vais fréquenter le lycée. »

Il n'y a pas lieu de parler du téléphone de la brousse. Le négociant libanais avait reçu des informations qui avaient suivi des filières mises en place dans l'intérêt de son commerce. Maintenant, au moment de partir, il ne pouvait plus les utiliser. Dans la capitale personne ne serait prêt à écouter des nouvelles de Natitingou.

La séance d'hier s'était terminée par la victoire des plans diaboliques du *grand frère*\*. Ce fut ainsi que Monsieur commença son récit. « *Diaboliques*\* », dit-il en se secouant de

rire. La délégation du gouvernement était venue faire une proposition particulière. Elle avait la possibilité d'obtenir un crédit important à des conditions incroyablement favorables. L'argent était destiné à l'achat de moulins manuels, solides, des machines spécialement conçues pour répondre aux besoins de la région. La somme permettait d'acheter cinquante moulins, lesquels, installés dans les villages avoisinants, devaient décharger les femmes de la longue tâche de tamisage (qu'elles avaient l'habitude de faire sur la margelle des puits) et de piler quotidiennement les céréales. Tandis que le président de la séance procédait au rapport sur les conditions du crédit sans avoir à se servir de documents, en murmurant les chiffres impressionnants et en donnant ainsi l'impression qu'il tenait cet argent lui-même à disposition, les données techniques étaient lues par des fonctionnaires subalternes. On faisait passer la description du moulin manuel accompagnée d'un dessin rehaussé de couleurs qui ressemblait à une œuvre de pionnier issue des années de la révolution industrielle. Le rapport ne fut interrompu qu'une seule fois par un jeune enseignant qui attira l'attention de l'estimée société sur le fait que dans cette région il n'existait pas de villages à proprement parler où l'on pourrait installer les moulins dans la mesure où les fermes des Sombas, suivant leurs barbares coutumes, se trouvaient à une distance d'une portée de flèche entre elles. L'homme à la chevelure grise, qui ne voulait pas avoir à aborder des détails, sentit le danger et expliqua, en faisant quelque effort d'articulation pour le coup, que la livraison de chaque machine comprendrait un chariot aux roues en caoutchouc que les femmes pouvaient utiliser pour transporter le mil quotidien jusqu'à l'emplacement du moulin et pour en repartir avec la farine. Ce faisant

il regardait les notables qui avaient l'air si soucieux qu'il fallait craindre qu'ils abordent les conditions de remboursement de la créance. Les notables des Sombas étaient connus pour leur avarice et étaient donc volontiers comparés par l'administration avec les paysans savoyards. Les secrétaires firent circuler des copies du contrat. Les jeunes Africains se mirent à le lire attentivement, les dignitaires posèrent le papier devant eux sur la table, le chef de mission coinça une nouvelle Gauloise entre ses lèvres et se balança sur sa chaise. Finalement il v eut tout de même une objection. Un des notables, gêné dans son élocution par l'absence de dents, se mit à parler de l'importance par rapport aux traditions d'effectuer ce travail dans la maison du maître de la femme et du risque que comportait la rencontre des femmes à l'endroit du moulin pour effectuer leur travail quotidien, qu'il fallait s'attendre à ce qu'aient lieu des conversations indésirables, contraires aux mœurs, voire des amitiés entre fermes voisines lesquelles devaient justement rester séparées. (Monsieur nous informa, nous les étrangers, que les femmes sombas vont chercher l'eau tous les jours ensemble et qu'elles ont l'habitude de bavarder alors longuement.)

Ce fut à cet instant que le Corse, qui de toute façon avait eu du mal à réfréner son tempérament pendant ces ennuyeuses palabres, commit la faute décisive. D'une voix forte, ponctuant son intervention par des exclamations comme « Tu comprends, mon vieux » et « Ecoute-moi bien, mon cher », il se mit à calculer l'économie des heures de travail des femmes que le district ferait grâce à cette installation de moulins, combien la production de mil et de cacahouètes allait pour le coup augmenter et combien d'argent reviendrait au pays une fois que ces machines bénites fonctionneraient.

Comme il parsema son discours de quelques tournures empruntées à la langue des Sombas, les autres notables sortirent de leur léthargie. L'un après l'autre, chacun se mit à faire un discours, regardant par-dessus les têtes des messieurs, s'adressant pour ainsi dire à l'image du Général qui, dans un cadre doré, était accrochée sur le mur en face. Ils parlaient d'institutions séculaires qui garantissaient une vie conjugale sans nuages, laquelle, à son tour, était indispensable pour avoir une descendance saine, capable, pour sa composante mâle, d'une activité guerrière. La France, durant deux guerres déjà, avait pu tirer profit des qualités soldatesques de leurs fils. Comme chacun des vieux messieurs avancait des arguments toujours nouveaux qui n'avaient qu'un mince rapport avec le plan de développement, on aurait pu croire qu'il s'agissait d'une de ses joutes verbales qui de coutume se terminent par des souhaits de longue vie aux magnanimes donateurs. Cependant d'inhabituelles expressions se glissèrent dans ces discours, comme « structure sociale », « production » et « dégagement de plus-value ». Aucun doute, les vieux avaient été endoctrinés par les jeunes élites et poussés à opposer une résistance.

Dans la mesure où aucune objection sérieuse n'avait encore été formulée, la délégation opta pour une stratégie offensive. A peine le dernier dignitaire, qu'une petite toux de vieux faisait souffrir, avait-il terminé que les secrétaires distribuèrent le contrat définitif comportant les clauses de livraison pour les moulins. Devant chaque Africain elles posèrent un exemplaire ainsi qu'un stylo-bille portant en lettres dorées le nom du fournisseur. Tandis que les jeunes Africains prirent aussitôt l'instrument, les notables semblèrent ne pas comprendre. Manifestement ils croyaient que la conférence était

terminée. Ils remirent correctement leurs tuniques, se levèrent un peu raides après cette longue séance et s'emparèrent de leurs coupe-coupe posés contre le mur. Cette fois-ci l'homme à la chevelure grise arriva trop tard. Certes, il se leva pour dire, cette fois-ci d'une voix forte et distincte : « Messieurs, la conférence n'est pas encore terminée. Il faut signer. » Mais les vieux messieurs ne semblèrent plus comprendre, l'édenté placa même une main derrière son oreille pour mieux entendre. Il fut impossible d'empêcher ce départ. Deux ou trois personnes seulement reprirent place, les autres quittèrent la salle après s'être inclinées très bas. Le silence était général. Les trois Africains assis en bout de table s'étaient également levés, mais ils restèrent debout derrière leurs chaises. L'Alsacien reprit la parole et expliqua que le commandant était chargé de contrôler gratuitement et scrupuleusement la négociation, l'achat des machines et le remboursement de la créance. Nouveau silence. La mission avait échoué.

Ce fut à cet instant que le grand prit la parole en articulant clairement comme les pères le lui avaient appris. « Inutile de contrôler, nous » — il désigna ses compagnons — « avons fondé un consortium, il est officiellement inscrit » — il sortit un document d'un classeur et le tendit au Français le plus proche —, « et nous avons pu obtenir auprès de l'entreprise des moulins un prix bien plus avantageux que, semble-t-il, le gouvernement. C'est pourquoi nous allons accepter le prêt, avec toute notre gratitude, au nom des notables qui ont signé cette procuration » — il sortit un second document —, « nous allons l'accepter et gérer nous-mêmes. Le contrat est établi et signé par nous. Il ne manque plus que la signature du gouvernement. » L'un de ses compagnons silencieux alla d'une

place à l'autre et posa devant chaque participant à la conférence une copie du contrat avant de retourner à côté de l'orateur. Celui-ci s'inclina en direction de l'autre bout de la table où était assis l'homme à la chevelure grise qui lisait le document en le tenant loin de lui en raison d'un certain astigmatisme. « Le texte suit exactement le vôtre, il est dommage que vous n'ayez pu étudier plus tôt les documents préparés. comme je me suis permis de le faire remarquer avant la séance » — il s'inclina une seconde fois —, « vous auriez pu les comparer tranquillement. Suivant le désir des notables, le consortium a ajouté une clause stipulant que l'argent emprunté soit utilisé pour favoriser le meilleur développement possible des forces de production agricoles de la région, le conseil du gouvernement d'acheter des moulins manuels v sera considéré, le prix plus bas des machines permettant de faire des économies dans ce secteur et l'emploi des sommes empruntées à d'autres fins utiles n'excluant pas cette éventualité.»

L'homme à la chevelure grise se serait laissé donner un stylo à plume par un de ses fonctionnaires et — Monsieur le garantissait — aurait signé sans même avoir lu le contrat. Toutefois — Monsieur rit de nouveau très fort satisfait d'avoir bien mené son récit — toutefois sans regarder son cocontractant. Il se serait ensuite levé et aurait quitté la salle de séance d'un pas élastique. L'invitation à la terrasse de l'hôtel aurait été lancée plus tard par un fonctionnaire. Les Africains qui, comme on sait, n'aiment pas trop manger avec les Français, auraient promis de venir après le dîner.

Monsieur nous scruta. Comme il n'était pas tout à fait certain, malgré toute sa haute estime pour les *toubibs*\*, qu'ils avaient tout bien compris, il délivra d'autres informations

encore. Pour le délégué du gouvernement il était clair que : le plan avait échoué. Cependant il devait préférer rentrer avec un contrat signé et il pouvait presque être certain que personne au ministère ne prendrait la peine de regarder plus en détail le succès de ses efforts. L'argent, une belle petite somme — Monsieur ferma les yeux de plaisir en précisant la somme —, ira dans les poches du consortium. L'entreprise pourra sans doute livrer quelques moulins à condition de verser au jeune une commission suffisamment importante. Les notables n'avaient aucune obligation puisqu'ils n'avaient pas recu d'argent. Dès que le crédit aura été versé le consortium se dissoudrait et le trésor de la colonie pouvait inscrire le crédit comme perte. « Les nouveaux messieurs ont vite appris comment on fait. » Monsieur redevint sérieux. On nous invita dans le nouveau fover dans la capitale, la fillette de douze ans fit de polies révérences et se laissa embrasser par G. sur les deux joues.

Nous n'avions pas envie de partager le scepticisme sur les intentions du grand frère. On pouvait interpréter l'intrigue d'une autre manière. Après tout les jeunes Sombas avaient résisté avec succès à la commission de l'Etat. Le cynisme du Libanais semblait provenir d'un ressentiment assez bien caché à l'égard de la France, celle-ci considérant sa patrie comme un terrain de jeu pour ses propres stratégies coloniales. Sa présomption raciale à l'égard des Noirs, déguisée par un ton moral, lui permettait de se moquer de la bande civilisée des Français. Une fois au moins ces distingués messieurs s'étaient faits avoir. Nous approchions déjà des montagnes que nous nous amusions encore en imaginant la commission stupéfaite. Cependant nous croyions de moins en moins le Libanais. Le beau *grand frère\** retenant sa colère

était certainement à même de faire disparaître l'argent du gouvernement. Mais volerait-il ses propres gens ?

Les habitants de la montagne ont réuni leurs cases circulaires, protégées par la brousse et les rochers de granit gris, de sorte à former de paisibles villages. Aucune distance de tir, pas de flèches empoisonnées. Nous avons installé nos moustiquaires sous l'aire large d'un manguier dans l'espoir, protégés ainsi du soleil du matin, de faire une grasse matinée. En effet ce ne fut que très tard que nous nous réveillâmes en raison d'un vrombissement très distinct. Ce n'était ni un hélicoptère ni un avion. Juste au-dessus de la moustiquaire protectrice un impressionnant essaim d'abeilles sauvages avait interrompu son vol nuptial pour rester accroché tel un sac marron foncé à une des branches basses de l'arbre. Autour de notre campement les femmes et les enfants du village faisaient cercle et nous observaient dans l'attente du spectacle que nous allions offrir dès notre réveil. Nous décidâmes de rester tranquillement couchés jusqu'à avoir une opportunité de fuir. Les spectateurs prirent place. Soudain le vrombissement des abeilles se fit assourdissant, nous vîmes des nuages d'abeilles se détacher de l'essaim et s'envoler. Une fumée âcre nous parvint. Les habitants du village avaient allumé un feu, épicé la fumée d'herbes vertes pour nous libérer. Nous sortîmes, je me rendis auprès des femmes, les remerciai et priai l'une d'elles de me donner de l'eau contenue dans sa grande cruche de terre. Le spectacle de notre toilette matinale les dédommagea un peu du drame des abeilles qui n'avait pas eu lieu. Cette animation du matin créa une excellente relation avec les gens du village si bien que nous aurions aimé rester.

Ce ne fut que des années plus tard que nous revînmes voir nos amis aux abeilles. L'indépendance avait révélé à la nouvelle administration que le pays n'était pas civilisé et qu'il fallait au plus vite remédier à cet état. En premier il fallait faire disparaître les barbares cases circulaires pour les remplacer par des maisons rectangulaires. De nombreux villages ont été rasés à coups de bulldozer ; les habitants étaient sans abri. Dans notre village, qui avait si efficacement chassé les abeilles, on avait précédé le souhait du gouvernement. A côté de chaque cour avec ses belles et confortables cases circulaires on avait construit une petite maison rectangulaire, preuve du progrès. Certes, ces nouvelles constructions n'étaient nullement pratiques et ne servaient que de granges. Mais quelques-unes parmi elles étaient couvertes de tôle ondulée à la place de la simple paille et, en dessous des petites fenêtres du plus beau de ces bâtiments de la civilisation, un élève avait dessiné à la craie rouge, sur le mur de terre, des géraniums.



## Damoclès II

Notre façon de voyager nous fait passer à côté des hommes et des animaux ; nous ne dérangeons même pas. Nous traversons l'espace comme sur un écran de cinéma. Il n'est pas facile de sortir de la vie plate des ombres du cinéma. Quand on est à l'étranger, on a besoin d'un rituel, comme les animaux lorsqu'ils s'aventurent sur un territoire inconnu. Quelquefois l'isolement forcé est suspendu par le rituel de l'action médicale. Le médecin est désigné en Afrique de l'Ouest par le mot arabe que l'armée française a répandu : toubib.

Un jour, dans le district de Léo, Haute-Volta, tout près de la frontière de la colonie anglaise Gold Coast, le jeune commandant nous emmena sur sa tournée officielle. Dans un village éloigné avaient lieu des danses de masques et autres choses curieuses. L'ancien du village était déprimé. Sa première épouse venait de mettre au monde son huitième enfant. Depuis quinze jours elle était immobilisée par le tétanos. Les efforts de l'infirmier de l'administration étaient restés vains ; on attendait qu'elle meure. La mourante avait serré ses mâchoires, elle ne pouvait boire et s'était complètement

déshydratée. Une infection pulmonaire et les crampes douloureuses finissaient par l'achever. Le sérum antitétanique ne pouvait plus agir ; il était trop tard pour cela.

L'infirmier était un homme plus très jeune au crâne rasé avec une petite mallette sous le bras. Tandis qu'il m'aidait à ausculter la femme, il essuyait sans cesse la sueur sur sa tête, signe de son inquiétude et de sa compassion. Nous parlâmes longtemps avec l'époux de la malade qui se fit expliquer deux fois tout ce que nous dîmes. Finalement il reconnut que nous avions dit vrai, que la femme mourrait, que le toubib pouvait faire avec elle ce qu'il jugeait bon.

D'abord je leur montrai comment introduire une paille entre les dents de la malade pour que, en dépit des mâchoires fermées par la crampe, elle pût boire. On apporta du lait et de la bière de mil fraîche. Elle téta goulûment. Au bout d'une heure déjà son pouls était mieux et des perles de sueur apparurent sur son front, signe que le liquide était absorbé. Le lendemain matin la pénicilline, provenant de nos réserves, que l'infirmier lui avait injectée, fit son effet. L'infection pulmonaire faiblit, même le poison du tétanos avait perdu de sa force, la malade put tousser et chercha déjà à chasser les mouches de son visage. Lorsqu'au bout du troisième jour nous dûmes partir, nous la trouvâmes devant son foyer en train de faire bouillir comme à l'accoutumée la bouillie de mil.

Une réunion eut lieu pour notre départ. Le plus ancien du village, les membres de la famille et les dignitaires qui étaient venus en raison du deuil, étaient assis en cercle. L'époux et heureux père — le nouveau-né avait été mis sur ses genoux par une jeune femme qui l'allaitait en plus de son propre enfant — fit un discours à l'adresse du toubib que l'infirmier

traduisit. Je devais offrir à la famille une importante somme d'argent, imposer auprès de l'administration coloniale que soient respectés les droits de propriété d'un lopin de terre en litige, prendre avec moi un des enfants et le faire éduquer, et ainsi de suite, à peu près dix exigences énoncées sur un ton qui exprimait la conviction que je n'allais pas me soustraire à ces devoirs. J'avais non seulement fait mes preuves comme toubib, mais j'étais en plus un protecteur surhumain de la famille. A l'honneur et à l'admiration qu'on me devait correspondait l'attente d'autres bienfaits. En cas de refus je provoquerais une déception et une rage incommensurables.

Je priai l'infirmier de traduire. Il me regarda d'un air plein de curiosité et un peu malicieux. Je décrivis d'abord l'heureux déroulement du cas de la malade. L'intervention qui avait apporté la guérison — tout le monde l'avait vu (en effet, la malade avait été sans cesse entouré de femmes venues l'aider ou la plaindre) — avait été faite par notre ami, le toubib africain que tout le monde connaissait, qui vient une fois par mois en bicyclette dans le village pour apporter de l'aide. C'est lui qui avait fait l'injection. Nous avions apporté le médicament, mais c'est lui qui a ouvert l'ampoule, qui a aspiré le liquide guérisseur avec la seringue pour l'injecter à travers l'aiguille creuse dans le corps de la malade où le médicament a triomphé de la maladie.

Quelque peu inquiet de la réaction de l'infirmier je tournai la tête vers lui. Son visage exprimait d'un pli à l'autre la gravité et la satisfaction. C'est à lui que l'ancien adressa un second discours qu'on ne me traduisit pas. Il était temps de partir. Tous me serrèrent la main, les femmes s'inclinèrent très bas.

En allant à la voiture je demandai à l'infirmier ce qu'on avait exigé de lui. Naturellement on attendait moins de lui que du toubib blanc. Les gens du village étaient d'accord pour que je délègue à cet homme qu'ils connaissaient et qui reviendrait sans doute au village la dignité revenant à celui qui aide. Il était flatté parce que je lui avais laissé le bénéfice de la guérison miraculeuse. J'étais curieux de savoir quelles seraient ses exigences à mon égard, maintenant que j'étais devenu son bienfaiteur. (Les Européens, en règle générale, ne comprennent pas la dépendance qu'ils ont créée et se montrent outrés en raison de l'ingratitude des Africains.) L'homme était habitué à fréquenter les Blancs ; aussi les souhaits dont il me fit part avant même d'arriver aux voitures étaient modestes. Je devais seulement faire ses louanges auprès du commandant et lui laisser quelques petits flacons de pénicilline, une seringue avec des aiguilles. Dans la mesure où ceci me sembla insuffisant, compte tenu de notre considération, je lui donnai également une pincette en acier chirurgical, ce qu'il trouva tout à fait convenant.

De nombreux rituels des peuples d'Afrique de l'Ouest créant des obligations ont été détruits par l'occidentalisation imposée. En revanche les Etats, une fois qu'ils avaient obtenu l'indépendance, ont repris notre pénible système de contrôles administratifs pour en faire un rituel qui inclut inévitablement les voyageurs. Les Européens se montrent souvent impatients. Ils estiment que tout nouveau gouvernement ne poursuit ce faisant pas d'autre but que de s'assurer de la fidélité de leurs adeptes par la distribution de petits postes administratifs, ou que les sous-développés imitent le fonctionnement stérile de la bureaucratie coloniale en l'exagérant par-dessus le marché.

En Haute-Volta, un pays pauvre mais paisible et accueillant à l'égard du voyageur, nous devions faire inscrire dans chaque village ou petite ville les dates concernant les personnes et véhicules consignées dans le passeport ou sur la carte grise dans deux livres distincts, les rubriques du premier livre commençant par le patronyme du voyageur et allant jusqu'aux papiers des voitures, le second procédant en sens inverse. Le poste à l'entrée délivre un papier tamponné avec lequel il faut se présenter à la police dans le village où deux rubriques similaires sont établies dans de volumineux registres avant que ne soit délivré un nouveau papier tamponné qui est à présenter au poste de sortie qui entreprend, à moins qu'on arrive à l'heure de la sieste, le même enregistrement double avant de laisser partir le voyageur vers le village suivant accompagné de ses souhaits de bonne route. Cet événement conduit à un dialogue entre le voyageur et le fonctionnaire. Nous représentons une charge de travail supplémentaire pour eux et tâchons donc de les aider, prudemment, pour ne pas blesser leur orgueil. Les fonctionnaires, de leur côté, essaient d'alléger cet arrêt agaçant en conversant. Dans la mesure où le poste de police à l'intérieur du village n'est pas facile à trouver et qu'il n'est que rarement repérable grâce à quelque fanion, il faut chercher son chemin en interrogeant les habitants, surtout les femmes et les enfants, dont on fait ainsi connaissance, ce qui, sans ce rituel de contrôle, n'aurait pas été le cas.

Les choses ne se passent pas toujours de façon aussi idyllique. Un jour nous eûmes besoin à Bamako d'un visa de nouvelle entrée délivré, certes, par les consulats à l'étranger, mais seulement après enquête de la police de sécurité nationale à Bamako, ce qui implique une longue attente. Il était

donc opportun de demander le visa lors de notre passage dans la capitale. La procédure débute à l'office du tourisme ; nous en parlerons plus tard.

Avant d'arriver à la police de sécurité nationale nous connûmes un incident. Dans la rue animée près du marché une motocyclette sortit à vive allure d'entre les étals juste devant notre voiture. Je dus freiner très fort si bien qu'un taxi qui nous suivait de près nous percuta à l'arrière. Le chauffeur de taxi noir sortit, nous regarda fixement et nous dit sur le ton du reproche : « Pourquoi tu as freiné comme ca? » Il ne sembla pas entendre mon explication. Les doigts tremblants, il parcourut le nez enfoncé de sa voiture. Du radiateur s'écoula une eau chaude et rouillée. Sur notre voiture le feu arrière était cassé et la tôle était un peu enfoncée. De nouveau j'expliquai que j'avais dû freiner pour ne pas écraser le motocycliste, qu'il fallait faire attention, que ce n'était pas de ma faute mais de la sienne, mais que je ne lui demanderais pas d'argent. Sans lever les yeux — il était toujours en train d'inspecter sa voiture — il murmura : « Pourquoi tu as freiné comme ça? » Le chauffeur de taxi était un jeune homme maigre aux yeux tristes avec des cils étonnamment longs. La sueur coulait sur ses joues creusées.

Nous voulions continuer. Dans le bureau de la sécurité nationale les fonctionnaires étaient installés sur de confortables sièges en train de fumer et de bavarder sans se soucier de ceux qui attendaient de pouvoir leur tendre par-dessus le haut comptoir leurs papiers et leurs formulaires. Dans la mesure où, en tant que Blancs, nous pouvions éveiller la curiosité d'un fonctionnaire, notre démarche fut bientôt prise en compte. Le policier nous autorisa à n'apporter les timbres fiscaux qu'ultérieurement et inscrivit sur un bout de papier

journal combien de timbres et de quelle valeur il nous fallait. G. resta dans le bureau pour garder un œil sur le destin de notre démarche tandis que je me mis à la recherche des timbres.

Il faut acheter ceux-ci à trois endroits différents. Les timbres de faible valeur s'achètent à la poste principale, les timbres de valeur moyenne à la perception et les timbres de grande valeur, deux, ne s'obtiennent qu'après permission formelle d'un haut fonctionnaire de ce qu'on appelle encore le trésor\*. Se rendre à la poste n'était pas agréable. Sur l'escalier qui menait au bâtiment officiel et qu'ombraient de vieux arbres, étaient couchés des mendiants, des gens dans un état végétatif et des manchots qu'il fallait enjamber pour pouvoir entrer dans le hall. Lorsque je voulus quitter la poste après avoir enfin pu obtenir les timbres, les mendiants se rapprochèrent tant entre eux que je dus me frayer un passage à coups de petits billets. Ce procédé ne fonctionnait pas qu'avec moi. De nombreux clients qui sortaient du hall avaient encore de la monnaie à la main et ne pouvaient en tant que musulmans pratiquants refuser de faire l'aumône en public.

G. passa la journée entière à la police et parvint à faire inscrire le visa dans les passeports avant la fermeture des guichets. Ce fut la seule démarche qui aboutit ce jour-là. Elle avait été témoin des tentatives des personnes qui attendaient pour que les fonctionnaires prennent au moins leurs papiers. Des marchands de limonade venaient avec leur petit étalage, les uns achetaient une bouteille, d'autres un paquet de cigarettes et les glissaient, par-dessus le comptoir, au policier qui leur semblait le plus ouvert. Les policiers buvaient la limonade sans même gratifier le donateur d'un regard, s'allu-

maient une cigarette, dormaient un peu et chassaient, de temps à autre, un client trop insistant qui essayait de passer discrètement par-dessus le comptoir.

Soulagés, nous revînmes à l'hôtel. La journée, dans son ensemble, avait été un succès et nous escomptions poursuivre notre voyage le lendemain. Nous avions presque oublié l'incident avec le taxi. G. nous précéda pour regagner notre chambre. L'aide du portier me retint et me pria dans un chuchotement de le suivre. Dans le fumoir m'attendait un monsieur.

« Je suis monsieur Charles », se présenta l'homme. Il était grand, habillé d'un turban et d'une tunique blanche touchant le sol et portait, malgré la pénombre régnant dans cette pièce, des lunettes de soleil réfléchissantes. « Je vous connais, poursuivit-il, inutile de vous présenter. Je viens de la compagnie d'assurance nationale à cause de votre accident. La collision nous a été signalée. » Je m'énervai un peu et dis à mon visiteur sans lui serrer la main : « Monsieur Charles, je n'ai rien à discuter avec vous. Je ne demande pas de dommages à l'assurance. Vous n'avez pas été informé correctement. Il ne s'agit ni d'un accident ni d'une collision. Un taxi est entré non loin du marché à l'arrière de ma voiture. Pour moi l'incident est clos. » « Un malentendu, monsieur, un petit malentendu, fit-il, il ne s'agit pas d'une exigence, c'est seulement Ali, le chauffeur, qui m'a demandé de venir. Il veut vous présenter sa demande insignifiante. » Monsieur Charles s'installa confortablement dans un des fauteuils en cuir, passa une main derrière lui et sortit de l'obscurité un homme qui s'y était caché. Je me trouvai en face du chauffeur de taxi de ce matin : il se tenait courbé et tête baissée en bougeant désespérément les doigts comme s'il parcourait encore les bosses

du nez de sa voiture. Je me demandai si je devais partir ou attendre la suite. « Parle, raconte ton histoire au monsieur, Ali, parle maintenant! » Ali resta mutique. Monsieur Charles lâcha son poignet et fit claquer ses doigts devant le nez du chauffeur comme pour le réveiller. Comme cela ne produisit aucun effet, il recommença, l'atteignant cette fois de l'ongle de son pouce. La tête d'Ali se redressa brutalement. Comme il se tenait toujours courbé, il se trouvait alors dans une position complètement tordue, tel un poulet qu'on aurait hypnotisé après lui avoir tourné la tête en arrière. Monsieur Charles me rendait furieux, depuis le début cet homme me répugnait, je n'avais pas envie d'être plus longtemps mêlé à cette scène pénible et voulais partir. Ce fut à cet instant que le chauffeur de taxi se mit à parler, à voix basse et avec une telle tristesse dans la voix que je ne pouvais faire autrement que l'écouter. Il savait, dit-il, qu'il était en faute, mais pourquoi avais-je freiné comme ça, la police me donnerait raison, je pouvais payer la police et lui devait payer la réparation de la voiture à son entreprise, pendant ce temps il ne pourrait faire son travail et donc gagner de l'argent, et le salaire que la direction lui donnait était trop bas pour couvrir les frais, si bien qu'il allait devoir travailler pendant deux ou trois mois sans salaire, il allait mourir de faim puisque c'était déjà son deuxième accident et que son grand frère en avait assez de l'aider.

L'attitude d'Ali était plus décontractée. Malgré l'obscurité croissante je crus avoir observé qu'il m'avait scruté avant de baisser de nouveau les yeux. Il aurait été possible de me libérer avec un petit cadeau d'argent si le chauffeur avait parlé pour lui et n'avait amené le Long Charles seulement comme renfort. Cependant, si Ali était l'instrument du Long, je

n'avais pas affaire à une petite mendicité mais à un chantage. La chose devint claire aussitôt. Monsieur Charles poussa Ali du revers de la main comme s'il s'agissait d'un meuble qui le gênait, il sortit de sa mallette un document et me fit lecture du devis qui avait été établi. La somme totale était si élevée qu'on aurait pu acheter une nouvelle Renault 6 à la place de la vieille voiture endommagée et rouillée. « L'entreprise vous recommande de régler cette somme. La république du Mali ne peut pas tolérer que des citoyens du pays soient plongés dans le malheur par la faute des voyageurs étrangers. La situation du chauffeur est désespérée. Je confirme tout à fait ce qu'il vient de dire. » J'étais décidé pour le coup à interrompre la négociation. Le ton de Charles qui s'étirait dans le fauteuil alors que je me tenais devant lui me gênait plus encore que le chantage. Je me détournai et repartis en direction du hall de l'hôtel. Arrivé à la loge du portier le Long me rattrapa et mit un papier sous le nez. Je pensais d'abord qu'il s'agissait du devis. Puis je lus dans la lumière crue du hall une lettre à mon attention qui n'émanait pas d'une quelconque société d'assurance ; il y avait écrit : « Police de sécurité nationale ». « Docteur », dit monsieur Charles avec la voix la plus aimable qu'il pût prendre, « notre directeur vous attend à son bureau dans la Maison de la république demain matin à huit heures. » « Malheureusement je ne pourrais m'y rendre à huit heures. Je viendrai à neuf heures. » En lisant ensemble la lettre dans notre chambre, G. estima elle aussi qu'il serait sage d'y aller et de repousser notre départ.

Je fis exprès d'arriver avec une demi-heure de retard sur le parking de la Maison de la république ; un soldat armé d'un pistolet mitrailleur m'escorta jusque chez le portier qui était habillé comme l'ancien d'un village. Il lut la convocation en faisant de grands mouvements avec ses lèvres et en me scrutant comme s'il avait à comparer une photographie avec le modèle. Finalement il me rendit le papier et me dit dans un français choisi d'utiliser l'ascenseur, le bureau du ministère des Transports se trouvant au huitième étage.

Dans la pénombre du couloir qui, tapissé de tissus et équipé d'une climatisation susurrante, n'avait rien d'africain, je lus le nom du signataire que j'appelle Damoclès sur la plaque de métal brillante à côté d'une sonnette; aussitôt une secrétaire me pria d'entrer. J'avais craint d'avoir à attendre en compagnie de monsieur Charles. Satisfait de ne pas le trouver là, je cherchais à deviner si le ministère des Transports se servait de la police de sécurité ou si, à l'inverse, la police s'était saisie de l'affaire avec le taxi pour nous retenir à Bamako.

Monsieur D. apparut bientôt et me pria de prendre place d'un geste de la main dans un fauteuil de cuir devant son imposant bureau en chêne de Finlande. La pièce, ainsi que le directeur de la société nationale de taxi, en costume tropical bleu façonné suivant le look safari devenu presque l'uniforme des hauts fonctionnaires en Afrique, tout cela était familier, presque européen. Je n'aurais eu aucune raison d'être inquiet si je n'avais pas reconnu le *grand frère\**. Je fis un effort pour découvrir quelque signe permettant à ma mémoire de se replacer vingt ans en arrière à Natitingou. C'était la même silhouette élancée, le même beau visage à la colère retenue, le même langage clair appris chez les jésuites. Même le jeune âge de Damoclès était identique. Moi seul avais vieilli de vingt ans.

Le directeur comprenait que je souhaitais être informé sur la raison de cette mystérieuse convocation. Bien que je renonçai à me plaindre du Long Charles, il commença par formuler une excuse à propos de la scène à l'hôtel. « Monsieur Charles est une bête. Veuillez pardonner cette expression. Nous l'avons embauché comme chef du personnel des chauffeurs de taxi et il fait ses preuves. Les pauvres diables le craignent comme le roi des diables et ne nous posent en conséquence aucun problème. Mais il n'est pas humain. Avec vous il s'est comporté en maître chanteur. Entre nous, il est tout à fait immoral, il force les femmes des chauffeurs à coucher avec lui quand il sait que les voitures font une course. Les femmes sont venues se plaindre ici, c'est un vrai étalon qui aurait mangé du sucre. Cependant, la société des taxis ne peut se passer encore de ses services. Permettez-moi de vous familiariser avec la structure de l'entreprise, »

Monsieur D. parlait avec tant de clarté qu'aujourd'hui encore je devrais pouvoir faire un résumé de ces informations. Les taxis appartenaient à une société anonyme qui avait cédé cinquante et un pour cent de ses parts au ministère des Transports, donc à la république du Mali. C'est pourquoi monsieur D. est un haut fonctionnaire du ministère mais payé par la société. Les voitures sont des voitures d'occasion importées de France sans frais de douane par la république, mises en état presque gratuitement dans les ateliers de l'armée et attribuées aux chauffeurs ayant passé un examen spécial. Dans la mesure où ces derniers ne peuvent pas donner de caution, la société retient une part du salaire pour couvrir les dommages provoqués par la faute du conducteur et qui ne sont donc pas pris en charge par l'assurance de l'Etat.

Le Long n'avait pas correctement présenté la situation. Ali, le chauffeur à qui nous avions affaire (« C'est d'ailleurs

mon petit frère », dit Damoclès non sans satisfaction), possédait une somme retenue sur son salaire qui lui permettrait bientôt d'acheter la voiture à l'entreprise et de continuer son travail de chauffeur comme indépendant. Les partenaires français avaient posé comme condition lors de la création de la société l'inscription de cette clause dite de reprivatisation ainsi qu'un intéressement aux bénéfices du directeur. Ali ne devait pas plus que la petite réparation de la vieille Renault 6 provoquée par sa faute, ce qu'il pouvait facilement payer si j'étais d'accord pour l'aider de mon plein gré avec une petite somme. A cet endroit je lui posai quelques questions. Il s'avérait que monsieur Charles m'avait réclamé bien plus d'argent que n'aurait coûté la réparation du taxi. Le bureau de la société avait demandé à une autre entreprise un devis. De toute évidence monsieur Charles avait voulu me duper. Toutefois il devait, dans un tel cas, vérifier le compte-salaire du chauffeur et faire un rapport. De toute évidence il pouvait exercer une pression sur le chauffeur. L'entreprise le soupconnait de chantage à l'égard des chauffeurs, mais elle ne pouvait intervenir tant qu'elle employait cet homme.

Dès lors les intentions du directeur étaient claires. Je devais croire qu'en réglant la réparation j'allais aider le pauvre Ali à sortir d'une situation difficile, me débarrasser d'autres obligations et gagner la faveur du directeur qui avait à voir avec la police de sécurité. Comme il n'existait rien manifestement pour exercer un chantage plus important et que la somme exigée à ce moment correspondait à un pourboire, je me contentai de demander si son petit frère avait l'intention de recourir à la fameuse clause pour acheter la voiture. « Ce serait le premier qui y parviendrait. » Monsieur D. avait une expression qui me faisait tant penser à

Natitingou que j'avais du mal à écouter. Jusqu'à ce jour trois chauffeurs seulement, des gars travailleurs du peuple bambara, avaient pu atteindre la somme de rachat. Mais malgré cela aucune rétrocession ne s'était jamais produite. Ils s'étaient tués de différentes manières dans des accidents qui étaient malheureusement fréquents encore dans la république, et la somme retenue avait été portée, suivant une autre clause, au crédit de la société ou, plutôt, répartie solidairement sur les retenues des autres chauffeurs. Cette clause avait été l'œuvre du syndicat.

Damoclès avait bien appris sa leçon. Le manager d'une société européenne n'aurait pas argumenté autrement. « Soit on prend à Ali tout ce qu'il a gagné, soit on l'assassine », disje en me levant. « Restez encore un instant, on va nous apporter un verre. Docteur, vous êtes suisse, vous ne connaissez pas les profondes blessures que le colonialisme a infligées à notre peuple. Je fais ce qui est en mon pouvoir pour l'avenir de mon peuple. Ce qui m'importe le plus c'est la société nationale de taxi. Nous ne pouvons nous offrir le luxe de ne pas faire de bénéfices et de donner avant l'heure nos moyens de productions, c'est-à-dire les voitures. Les actionnaires nous lâcheraient. » (« Et Monsieur encaisse l'intéressement aux bénéfices. ») « Seul vous pouvez aider mon petit frère, je le sais, docteur. Il n'a vraiment pas de liquidités et personne ne lui en prêtera. S'il paie cash la réparation elle sera vite faite et il a toutes ses chances. » (« Il n'est pas exclu qu'il lui donne vraiment l'argent, pour Monsieur cette petite somme ne vaut pas la peine. ») Je posai les coupures sur le bureau et mis par-dessus un cendrier en cristal de Bohême.

« Je vous remercie au nom de mon frère. Je lui apporterais l'argent aujourd'hui même. Il va être très content. » « Bien,

dis-je, encore une question: Est-ce qu'Ali doit mourir? » « S'il meurt pour son peuple il est à envier. Notre destin est consigné dans le livre d'Allah. Je sais que vous êtes chrétien, Ali aussi serait devenu chrétien. Mais moi je crois au Prophète, il fait la louange des miséricordieux qui font l'aumône, comme vous, là, pour mon pauvre frère. Mais Allah ne permet pas que nous intervenions dans le destin dont il a décidé pour nous. »

J'étais furieux contre Damoclès, contre les Africains, contre le pouvoir colonial qui les avait amenés là, et contre moi-même. Nous décidâmes de partir le lendemain et j'aidai G. à préparer la voiture pour le voyage.

Nous avions l'intention de dîner au Lido où nous nous rendîmes avant le coucher du soleil déjà. L'établissement et l'usine avaient été construits des années auparavant par un Italien et, s'étant abîmés très vite, restaurés par un Libanais. Dans une vallée traversée par un ruisseau il y a des manguiers au milieu de potagers. A l'endroit où la vallée s'élargit se trouve l'ancienne usine de soda aux tubes rouillés et aux amoncellements étincelants de bouteilles cassées. De là on atteint par une suite de petits ponts et de pontons passant audessus d'un paysage miniature en béton, le Lido avec sa piscine, sa fontaine et ses tables. Nous nous arrêtâmes en route. De longues files de hérons blancs passaient au-dessus du nous en direction du nord. Il y en arriva toujours des nouvelles, venant des champs de mil, des jardins au bord du fleuve et des champs désertiques des faubourgs, se dirigeant vers les collines vertes. Le serveur nous prépara une table près de l'eau. Nous nous retrouvâmes donc entre des familles de diplomates toutes de blanc vêtues, des coopérants venus à la ville pour se reposer de la vie sauvage et des fonctionnaires noirs en compagnie de leurs élégantes amies.

A l'hôtel on nous avait dit que l'Office national du tourisme avait le pouvoir de nous délivrer notre visa. On atteignait le bureau près de la vieille gare en briques, jadis occupée par la direction des chemins de fer, par une suite d'antichambres dans lesquelles de volumineux dossiers devaient être traités, des pré-demandes faites pour obtenir l'autorisation de faire la demande, secteur que dirigeait madame S., présidente de l'Organisation nationale pour le tourisme et le transport international. Je restai dans un des bureaux aux dossiers tandis que G. fut conduite par une jeune fille dans le bureau de la directrice. Lorsqu'elle revint au bout d'une heure elle me fit signe avec la demande signée.

Le bureau de la directrice ne ressemblait pas au reste du bâtiment très détérioré. Sur les murs chaulés avaient été dessinées de grandes figures ocre, exécutées en quelques traits noirs et rouges comme on les trouve de-ci de-là sur le mur de terre d'une case, des éléphants, des girafes, des tortues et l'antilope cornue à la crinière dressée, ajourée, l'animal des Bambaras. La salle était presque vide, une natte de sisal s'étendait jusqu'en son milieu, au fond était assise madame S. derrière sa table empire, un fume-cigarette en ivoire à la main. Elle portait une robe longue vert clair en coton avec un col brodé en soie blanche, un foulard cuivre, des bracelets d'argent et de nombreuses bagues aux doigts dont les ongles étaient peints en rouge. Madame S. était une belle femme, grande, généreuse, avec une voix sombre ; elle soulignait tout ce qu'elle disait par des gestes. Dès le début de la conversation elle montra sa sympathie pour la visiteuse. Dans la pièce

il n'y avait, hormis elles, qu'un secrétaire et la jeune fille qui l'avait conduite jusque-là. Le secrétaire dut presque aussitôt aller chercher le petit sac à main de Madame, en croco, tel qu'on le trouve dans les boutiques de la rue de Rivoli, dans la pièce voisine; elle offrit à G. des cigarettes américaines avant de renvoyer de nouveau le secrétaire chercher du thé; la jeune fille pouvait rester. Celle-ci s'accouda sur sa table, les nattes partant à angle droit formaient comme une couronne d'épines autour de sa tête, ses yeux grands ouverts étaient fixés sur G. Tout chez cette petite personne était curiosité, retenue seulement par le désir de ne pas déranger sa Madame. Lorsque le thé arriva, le secrétaire fut renvoyé. « Est-ce que vous ne préférez pas, vous aussi, quand il n'y a que des femmes dans la pièce ? Je n'aime pas les fonctionnaires, vous non plus, je le vois. » Les deux femmes ne purent s'empêcher de rire. « Je m'appelle S., et vous, attendez, voilà vos papiers, ceux de Monsieur aussi, c'est bien que vous soyez venue seule, donnez-moi cela. » Elle n'étudia les papiers pas plus d'une minute, puis frappa dans ses mains. Le secrétaire apparut, elle lui chuchota quelque chose à l'oreille et il repartit avec les documents. « Mon chef de bureau établira la demande, nous avons le temps en attendant de bavarder. Mais avant cela donnez-moi mille CFA. Je vous fais un prix. La demande est gratuite, je garde l'argent pour moi. C'est fou ce qu'il faut comme argent aujourd'hui pour vivre décemment. Bien, merci. » Elle compta les billets, les fourra dans le petit sac en croco, prit G. par la main et l'entraîna dans un coin de la pièce où il y avait une natte en peau de chèvre et quelques coussins. Elle ne lâcha pas sa main, regarda en détail sa robe, ses chaussures et les beaux bracelets d'argent que nous avions achetés en Ethiopie. « Un beau

travail, on ne sait pas faire ça chez nous. Venez, je déteste mon bureau et ce trône, venez donc. » Elles prirent place par terre, la jeune fille apporta le plateau avec le thé, mis du sucre et des feuilles de menthe dans les tasses puis y versa le thé vert.

G. fut surprise de voir que Madame ne respectait pas le rituel bureaucratique. « Votre parfum est si bon, sens, petite » (elle attrapa la jeune fille par le cou et l'approcha de G.), « je n'ai que du Chanel, c'est le seul qu'on trouve ici; si un jour vous revenez à Bamako apportez-moi donc un petit flacon de votre parfum, j'aimerais avoir le même. » Ce qui fut plus surprenant encore c'est que Madame voulait savoir comment il se faisait que G. voyageait en Afrique. Elle-même n'oserait pas le faire. Si long et si pénible, et pourquoi tout cela? Jusqu'à ce jour presque aucun Africain ne s'était encore intéressé à ce qui nous poussait nous à entreprendre ces voyages. Les recherches ethnologiques qui, dans la demande, avaient été mentionnées en passant, l'amusèrent. Elle comprit tout de suite : étudier la vie des autres, écrire des livres, faire des conférences, ce sont des drôles de choses qui rapportent de l'argent aux Français. Mais G. ? Lorsqu'elle apprit que G. n'avait pas d'enfants qui l'attendaient, Madame devint grave. Une femme européenne comme jamais encore elle n'en avait vu, était assise là sur la natte de cuir, une chercheuse indépendante pour qui la science et la politique importaient plus que le confort et une existence sûre.

Madame ne posa plus de question. Or tout son corps était en mouvement et participait à la conversation, de ses belles mains elle touchait les épaules et les genoux de G. Cela facilita à G. de parler de sa vie. Lorsqu'elle lui dit que Thaddeus, le frère aimé, était enterré en Afrique, Madame l'embrassa furtivement et resta assise tout près d'elle. La jeune fille aussi s'était approchée. La conversation dura entre quatre ou cinq cigarettes. Madame avait laissé le fume-cigarette sur son bureau et fit donc comprendre à G. d'allumer une cigarette pour elle et de la lui mettre entre les lèvres.

« Vous, madame, vous êtes une femme libre\*! » Elle se leva, détacha d'un seul geste le foulard noué artistiquement sur sa tête et s'en servit comme éventail pour disperser la fumée. « Je ne savais pas que cela existe chez les Blancs. Vous, madame, vous l'êtes devenue. Ce n'est pas tellement différent d'ici. Vous vous êtes sans doute demandé comment je suis devenue directrice. Je n'ai pas été à l'école et je n'ai pas d'époux. Je peux devenir ministre si je veux. Parce que j'ai dû devenir une femme libre\*. Je vais vous raconter ce que c'est. »

Madame S. avait connu toute une série de malheurs dans sa vie. Son enfance dans un village au bord du Niger avait d'abord été heureuse. Puis toute sa famille — père, mère et de nombreux frères et sœurs — avait péri dans un accident dont elle ne disait rien de plus, elle seule était restée, elle dut partir au loin et se débrouiller seule. Le premier amant qui voulait l'amener dans un village et l'épouser disparut — « le pauvre », dit-elle en haussant les épaules en signe de regret — en lui laissant un enfant qui mourut peu après la naissance. « J'ai trois autres enfants, tous les trois sont au lycée à Diré, je peux vous montrer les photos. Une jeune fille comme moi doit mourir ou se vendre, faire la putain\*. J'ai eu de la chance. Comme mon bébé n'était plus là j'ai commencé à me soigner comme une mère soigne son enfant, bien manger, de beaux tissus et frotter le corps tout le temps avec de l'huile de karité. Les Sonrhaïs, c'est mon peuple, ont permis à leur reine

dont l'enfant est mort de faire le pèlerinage de la Mecque. Elle a pris mille ânesses avec elle pour pouvoir se baigner tous les jours dans leur lait même dans le désert. C'est ainsi qu'elle est restée belle et qu'elle a eu du pouvoir sur les hommes. Dans le village j'étais une putain, mais j'avais toujours de l'argent, et avec cet argent j'ai pu aller habiter dans un grand village sur la route nationale. C'est là que c'est arrivé. Un soir je suis restée toute seule. Je voulais coucher avec un homme, mais aucun homme n'est venu. Alors je suis allée au bistro où les jeunes boivent de la bière, j'en ai choisi un qui me plaisait et j'ai dit: "Est-ce que tu veux coucher avec moi, je te donne deux cents CFA." Il était très surpris. Ensuite je l'ai renvoyé. D'autres femmes ont fait comme moi. Le gouvernement en a eu vent. Lorsqu'ils voulaient quelque chose des hommes, le parlementaire est venu nous voir et nous a dit: "Vous pouvez tout faire ici dans le grand village. est-ce que vous voulez nous aider? Nous vous donnons de l'argent." Nous avons dit : "Combien ?" Lorsque c'était assez, nous l'avons fait. Construire une mosquée, trouver des ouvriers pour le barrage, puis envoyer au diable le barrage lorsque le gouvernement voulait chasser l'entreprise. Pour de l'argent elles font tout, a-t-on dit. Nous ne nous appelons plus putains; nous sommes des femmes libres\* avons-nous dit. Aucune d'entre nous n'a pris un homme. Il ne l'aurait pas permis.

J'ai fait un bistro avec repas et bière pour que mes enfants aient toujours assez à manger. Les policiers sont venus manger chez nous, les autres femmes m'ont aidée, et j'ai eu l'examen de conduite gratuitement, parce que le commandant de la police voulait coucher avec moi.

En ville bien sûr c'est différent. Vous le savez, madame, en ville c'est comme chez vous. Nous pouvons faire ce que nous voulons. Seulement il faut que nous nous occupions toujours de nous comme la mère du bébé. Toutes les femmes le peuvent. Il y en a beaucoup qui ne le croient pas et qui suivent les hommes. Ces femmes ne sont pas libres, elles ont beau travailler beaucoup. Le gouvernement est comme les hommes qu'ils font. Vous allez le voir chez la police nationale. Des fainéants, bêtes et moches. Les hommes ont peur quand une *femme libre\** apparaît. Elle peut acheter le gouvernement, dit-on. Nous n'en avons pas envie. Ils sont vraiment bêtes. »

La directrice se leva, alluma la lumière et frappa dans ses mains. Le secrétaire entra et posa les demandes remplies sur le bureau. « Il y a deux fautes. Pour cette fois-ci je vais passer dessus, parce que Madame est pressée », dit-elle d'un ton sévère, elle serra la main à G. et se tourna vers le demandeur de visa suivant, un coopérant barbu qui avait attendu long-temps.

Toutes les tables du Lido étaient occupées. Lorsque le serveur vint nous apporter les cafés, il posa devant G. un petit papier. Il y avait écrit dans une écriture très pointue : « Venez me rendre visite. Je suis assise de l'autre côté de l'eau. La directrice pour le tourisme. »

Nous pouvions voir madame S. depuis notre table. Habillée d'une tunique noire et d'un foulard doré, elle était assise à une des tables, à côté d'elle un jeune homme en qui G. crut reconnaître le secrétaire.

Je me fis apporter un cognac et me préparai à devoir attendre un certain temps. G. revint assez vite. Madame S. lui

avait tendu la main, sans se lever, et lui avait proposé un verre. Puis elle s'était enquise de savoir si nous avions eu le visa et si nous étions satisfaits du séjour dans la capitale de façon générale. G. la remercia de manière tout aussi formelle, mais ajouta qu'il y avait eu un petit incident avec un taxi qui avait eu des conséquences malheureuses pour un jeune homme, peut-être parce que nous ne nous étions pas comportés de façon adéquate par méconnaissance de la situation. « Vous voulez parler d'Ali ? Vous avez raison. Ces bêtes veulent le tuer. Voulez-vous l'empêcher? Vous ne connaissez pourtant pas ce jeune homme. Il a un frère aîné au ministère des Transports. Il ne bougera pas le petit doigt pour lui. Ils sont comme ça les messieurs du gouvernement. » On apporta du cognac, G. dut accepter un verre, Madame n'avait pas son châle, il faisait un peu frais, le jeune homme fut envoyé à la voiture pour aller le chercher. Lorsqu'elles furent entre elles, la directrice se mit à chercher quelque chose dans son sac de croco. Comme elle ne parvint pas à le trouver tout de suite, elle posa les affaires qui se trouvent dans un sac de dame sur la table, en dernier un Browning dans son étui en daim. Finalement elle trouva ce qu'elle avait cherché, remit les autres affaires dans le sac et posa sur la table une petite sculpture. C'était un travail fait dans de l'ivoire ou de l'os, la tête stylisée de l'antilope des Bambaras à la crinière ajourée.

« La voilà. Lorsqu'il y avait le socialisme au Mali, ils ont vendu ça dans le magasin chinois. Personne n'en voulait. Nous faisons l'antilope en bois. Puis les Chinois ont dû partir. J'ai acheté tout le lot. Je veux que vous emportez quelque chose de moi. Lorsque vous reviendrez à Bamako vous m'apporterez un petit flacon de votre parfum, n'est-ce pas ? » Le secrétaire revint avec le châle. Mais elle avait vraiment

trop froid. « Je rentre en ville, je vous souhaite bon voyage, mes salutations à Monsieur, n'oubliez pas la petite antilope. » Suivie de son secrétaire, elle partit par-dessus les ponts et pontons en direction du parking.

Jamais encore nous n'étions montés si tôt sur le plateau où, à l'époque de la colonie, avait résidé le gouverneur et où les vieux bâtiments de l'administration se trouvent sous la protection des acacias flamboyants. Dans le jardin zoologique à droite en bas de la rue, les antilopes couraient à petits pas vers le point d'eau. Devant l'hôpital militaire qui était gardé et entouré de barbelés comme une prison, les grilles extérieures étaient ouvertes. Dans la cour derrière la résidence deux garçons s'appliquaient à retirer la poussière de la grosse Mercedes d'un ministre avec de l'eau qu'ils apportaient dans un petit récipient en plastique.

Lorsqu'on quitte Bamako vers le nord-ouest par le plateau pour rejoindre la route ou la piste qui va à Nioro et à Kayes, la ville s'arrête d'un coup. Peut-être est-ce différent aujour-d'hui. A l'époque la pression du système hydraulique de la ville était trop faible pour approvisionner les collines au nord de la ville, le réseau électrifié fut arrêté; juste à la limite de la ville s'ouvrait la brousse avec ses troupeaux de chèvres et de moutons du Soudan à longues pattes. La route devint un chemin rempierré. Dans de petits villages aux cases de terre peu entretenues des enfants jouaient dans des camions rouillés dont on avait depuis longtemps démonté ce qui pouvait servir. Nous nous arrêtâmes au premier croisement pour regarder sur notre carte Michelin quel chemin prendre. Un taxi s'arrêta devant nous, la première voiture d'ailleurs que nous voyions ce matin-là. Le chauffeur, qui ne transportait

pas de client, vint nous trouver et nous demanda si nous voulions prendre la route de Kayes. « Il faut prendre le chemin à droite. L'autre retourne en ville. A cent vingt kilomètres, ou un peu plus, il faut bien faire attention. Il y a une vieille piste qui part à droite, on ne la voit presque pas. Mais c'est la bonne. Celle de gauche s'arrête au prochain village. »

Le chauffeur courtois était Ali. Il ne sembla pas nous reconnaître et nous-mêmes avons failli ne pas le reconnaître. C'est seulement quand il fut tout près que nous vîmes ses yeux tristes aux longs cils. Le nez de la Renault 6 de l'autre côté de la route avait été grossièrement redressé, le parechocs manquait ; c'était la voiture d'Ali. « Attendez un instant », dit-il, il courut à sa voiture et revint avec une papaye mûre. « C'est pour la route. Je vous remercie. J'ai de la chance. Merci. » Nous attendîmes que le taxi d'Ali ait disparu dans un nuage de poussière, puis nous tournâmes à droite prendre le chemin de Kayes.

## Damoclès III

Lorsqu'à la fin de notre premier voyage nous avons attendu quelques jours à Dakar, le centre de l'Afrique de l'Ouest « francophone », le paquebot Maréchal Lyautey pour nous embarquer avec notre Jeep pour Marseille, nous avons dû produire une drôle d'impression sur les Européens qui buvaient leur apéritif dans les deux cafés de l'avenue William Ponty. Nous étions vêtus d'épaisses vestes de laine, car après des mois passés au centre de l'Afrique le vent soufflant de l'Atlantique nous faisait frissonner à trente degrés à l'ombre. Et puis une certaine fièvre s'était emparée de nous qui tranchait avec la vie endormie de la ville. Nous voulions tout voir et tout savourer, la plage de N'gor, le marché aux poissons, le marché de Sandaga; puis nous revenions au café, chargés de piles de journaux, avides de nous reconnecter sur la civilisation. Une autre raison de notre inquiétude ne nous est apparue que progressivement.

Nos expériences avaient été multiples et contradictoires. L'Afrique avait pris un cap certain, peut-être un avenir commun. Que deviendra l'Afrique de l'Ouest si la France se retire ? La multiplicité pleine de riches tensions des peuples africains serait bientôt — il fallut attendre exactement cinq ans — aspirée, inévitablement, par le maelstrom des changements politiques. Il y aurait des temps de troubles, des luttes, des révolutions, des contre-révolutions. Ce que nous cherchons c'est l'utopie, une lumière qui de loin éclaire l'avenir, ce sombre mur de nuages qui se lève.

C'est dans cet état d'esprit que nous reçûmes l'invitation du professeur. Jacques Hippolyte Liotard s'était fait un nom comme chercheur de l'Antarctique et avait été nommé par de Gaulle, avec lequel il était resté ami depuis l'exil londonien, au poste fait sur mesure de ministre de l'Information des colonies de l'Afrique de l'Ouest. Sans doute le général voulait se faire une idée qui ne soit pas seulement redevable aux rêves de gloire et de grandeur de la France : Que deviendra mon Afrique noire? Les officiers, les fonctionnaires et les missionnaires, qui touchaient par mois en CFA la même somme qu'ils auraient gagnée en France, étaient favorisés dans la mesure où le franc CFA valait le double dans la métropole, c'est-à-dire deux francs. Le changement qui approchait les emplissait d'inquiétude quant à leur destin personnel, une inquiétude suffisamment grande chez certains pour qu'ils nient tout changement à venir et ne permettent pas aux autres de réfléchir sur l'avenir de l'Afrique. « Après nous le déluge », pensaient-ils, ou pas même cela.

Le professeur était censé développer une idée avantageuse pour la France, la diffuser et préserver grâce aux armes intellectuelles qu'on forge dans les grandes écoles de Paris ce qui n'était plus tenable politiquement et militairement. Liotard était un homme de science, il avait lu beaucoup de choses sur l'Afrique, il avait voyagé à l'intérieur du pays pour s'informer à la source et il attendait de nous — c'était la raison pour

laquelle il nous avait appelé dès qu'il avait entendu parler de notre arrivée — d'autres informations sur la situation jusqu'à pouvoir achever l'image qu'il s'était faite d'un possible avenir de l'Afrique de l'Ouest et la communiquer aux Français.

C'était un homme élancé et maigre d'environ cinquante ans. Son long visage et le grand front semblaient taillés dans du bois ; des yeux vifs l'animaient. Il avait l'habitude de s'arrêter soudain en plein discours, de prendre sa tête entre ses deux mains comme pour condenser sa pensée, le bout des doigts près de la racine du nez devenant blanc tant il le serrait. Pour le reste aussi la neutralité du savant était à l'opposé de tout ce que nous avions pu voir avec des Français de la colonie. Quatre heures dans le bureau monacal empli de livres et de dossiers passaient vite.

La base d'un ordre futur devait être en tout premier lieu l'autosubsistance en vivres. Le renouveau devait surgir de deux traditions que les sept décennies de centralisme colonial n'avaient pas réussi à effacer complètement. Chez presque toutes les peuplades le sol est resté une propriété commune ; il est distribué par des « administrateurs du sol » indépendants des cultivateurs. Deuxièmement la production agricole reste, dans son principe, une production commune. Certes il existe autour des villes et dans les villages jadis réunis en royauté des propriétés terriennes individuelles et le travail en commun a quelquefois été remplacé par une économie de plantation privée. Or les deux traditions seraient faciles à rétablir une fois que l'administration française se serait retirée. Les nouveaux Etats devaient introduire des modes de production coopératifs ou décentralisés en tout cas. Pour base de l'autarcie économique quelques mesures suffiraient, des cellules ou des comités locaux, disposant d'une connaissance

élémentaire, de moyens techniques et naturellement de l'idée du bien général et de l'indépendance économique. Bref, la structure sociale et l'héritage culturel sont adaptés à la création d'un Etat socialiste.

Nous forgions notre utopie. La communauté traditionnelle d'un village devient collectif au sein duquel tous les modes de production sont entrepris en commun. Les cultivateurs, liés entre eux par des liens de famille et d'amitié, constituent une unité politique, une cellule socialiste. Afin de préserver le bien-être de toute une nation, il suffirait d'un délégué du parti de l'indépendance dans chaque village pour garantir une harmonie entre la solidarité interne et la collaboration avec d'autres villages grâce aux intérêts individuels. Le parti devait assurer par les moyens propres à un Etat la modernisation de la production, l'irrigation, les machines et les engrais; la production s'en trouverait accrue; l'écoulement de l'excédant serait garanti sans les gains du commerce intérieur capitaliste; cet excédant permettrait progressivement de financer un service de santé, école, infrastructure, bref tout ce que l'administration coloniale avait négligé. Avec enthousiasme nous construisions le modèle d'un socialisme africain à visage humain.

L'esprit de critique ne nous faisait pas défaut. Est-ce que de tels Etats ne finiraient pas par éclater en petites unités locales? se morceler de façon moyenâgeuse et s'isoler du reste du monde? périr dans la pauvreté et la misère parce que déconnectés du commerce international?

Non, estimait le professeur. Certes, jusqu'à ce jour un seul politicien, important à l'avenir, aurait suivi cette ligne en Afrique de l'Ouest, Sékou Touré en Guinée. Si on laissait le socialisme africain se développer en paix, les Africains entre-

raient dans l'échange mondial avec la prudence qui incombe aux plus faibles. Lors de ses recherches géologiques dans l'Antarctique, le professeur avait fait parallèlement une observation qui lui fournissait une illustration pour ses idées. Un groupe de pingouins qui s'est retiré sur une plaque de glace pour être tranquille fournit, lorsqu'il doit se précipiter de nouveau dans la mer pour pêcher, un mode de comportement typique. L'un des oiseaux s'approche du bord de la plaque et regarde, la tête inclinée de côté, dans l'eau pour voir si un poisson qui pourrait être dangereux pour les pingouins est en vue. Dans l'incertitude quant à la situation réelle, l'oiseau fait demi-tour et se fait relayer par un autre du groupe impatient et affamé. Le jeu se répète jusqu'à ce que l'un d'entre eux, poussé par la faim et l'impatience des autres, ose se plonger dans la mer froide et nourricière. Ses camarades observent avec attention ce qui se passe. Si son ombre noire glisse sans problème dans l'eau, tout va bien. Au bout de quelques secondes les autres suivent ce téméraire qui joue à la fois un rôle de cobaye et de chef. Dès que les Africains auraient acquis leur indépendance grâce à la production locale, les tentatives courageuses pour évaluer les formes les plus diverses de la modernisation et pour entrer dans le marché mondial ne manqueraient pas.

Nous étions très réceptifs aux réflexions de notre hôte puisqu'elles correspondaient à nos désirs. Nous étions franchement heureux qu'enfin un homme compétent de la vieille Europe découvre un chemin pour sortir du cul-de-sac de la dépendance coloniale.

Le professeur n'était pas un optimiste. Il y avait beaucoup de choses incertaines, des facteurs politiques et économiques qu'il était impossible de prévoir et dont les conséquences ne

pouvaient donc être évaluées. Néanmoins il savait désigner par son nom un adversaire, un principe contradictoire, voir un contre-pouvoir mystérieux. Il parlait, sans que fût clair au début ce qu'il voulait dire, de façon polémique; chaque pas de sa réflexion allait contre quelque chose qu'il appelait le projet\* ou les projets\*. Le projet, ce qui était déjà projeté ou ce qui serait fixé ultérieurement pouvait, à un moment défavorable, interrompre toute cette évolution prometteuse, transformer le pas vers l'indépendance en son contraire, vers une dépendance plus grande encore à l'égard de la puissance coloniale détrônée, à l'égard des pratiques nécessairement basées sur l'exploitation du marché mondial, conduire à l'appauvrissement et à la destruction des restes de la culture africaine. Compte tenu de sa faculté d'exprimer clairement sa pensée, l'évocation de certains projets sans préciser qui les faisait, les soutenait, quels moyens étaient mis en œuvre et quelle était sa propre évaluation des risques de voir aboutir ces sombres desseins qu'il présentait comme le négatif de tout progrès souhaitable était donc intentionnelle. Il laissait également ouverte la possibilité qu'il parlait d'une secrète conspiration ou seulement d'obstacles théoriques prévisibles, projets d'un gouvernement pour passer par-dessus les Africains, ou avec leur complicité, éventuellement avec celle de certains partis qui luttent officiellement pour l'indépendance, ou groupes de pression inconnus et seulement découverts par lui qui visaient à la destruction et non à la croissance et au progrès. Il était déterminé à s'engager dans cette lutte et à nous entraîner avec lui sur-le-champ. L'engagement passionnel du scientifique avait une coloration un peu paranoïde. Nous nous en rendions compte, mais nous nous gardions de le faire remarquer à notre hôte. (A l'époque on ne pouvait pas

savoir que l'idée d'un socialisme décentralisé n'allait s'imposer nulle part. La tentative qui avait été faite dans ce sens par le chef de l'Etat et du parti de Sékou Touré en Guinée a tragiquement échoué dès sa première phase.)

Notre collaboration devait prendre la forme de différents articles pour le *Trait d'Union*, l'unique journal africain dont Liotard disposait. Dès qu'il serait convaincu de la justesse de ses idées, le professeur voulait lancer en Afrique de l'Ouest une foule de journaux fraîchement créés. Il avait déjà obtenu auprès du gouvernement les crédits nécessaires à cette entreprise. Pour le moment nous devions décrire sous forme de récits de voyages les anciennes institutions de la propriété commune et du travail collectif dans ce qu'elles avaient de vivant et d'utile.

Bien que personne d'entre nous n'eût d'expérience comme journaliste, il nous était impossible de dire non. Nous estimions devoir à l'Afrique et à Jacques Hippolyte Liotard cette petite peine.

Le rédacteur en chef de ce journal, qui paraissait à l'époque deux fois par mois sur papier glacé avec photos, était assis, contrairement au ministre de l'Information, dans un bureau joliment meublé situé dans un des grands nouveaux buildings. C'était un Africain de petite taille, aux membres délicats, habillé avec un soin excessif à l'européenne. Dès le début il nous fit part de sa joie de faire notre connaissance, mais que l'aspect pratique de notre travail serait traité par ses deux collaborateurs blancs que le ministère de l'Information de la colonie avait mis à sa disposition. Le rédacteur avait l'habitude, à chaque fois qu'il prenait la parole, de commencer sa phrase par une tournure contraignante du genre « évidemment\* ». De nombreux Africains

issus d'écoles françaises emploient sans cesse cette expression si bien qu'on a fini par y voir un tic de langage, une tournure rhétorique recommandée par les professeurs. « Evidemment\* » est un terme qui vise à l'accord de l'interlocuteur. L'évidence ne peut être que commune, ce qui est évident demande un accord. Chez certains Africains ce tic de l'évidemment a cessé à notre égard dès qu'ils se sentaient moins étrangers. Les choses n'allèrent pas jusque-là avec le rédacteur en chef du « Trait d'Union ».

Son journal souffrait en effet, dit-il, d'un manque de rapports sur l'intérieur, sur la vie des villages. Son manque d'assurance était accru par le fait qu'en tant que citadin il ne savait presque rien de la vie des villages. Lorsque nous l'informâmes de ce que nous voulions aborder, suivant les idées de Liotard, dans nos récits de voyages, il devint totalement malheureux. Apparemment il ne comprenait pas ce qu'était le travail collectif. Nous fîmes des propositions. Il nous écouta avec un malaise croissant comme en témoignait l'emploi de plus en plus fréquent du mot « évidemment ». Pas une seule fois durant toute la conversation il ne fit une objection. Soulagé, il appela ses collaborateurs blancs. « Je vous présente les voyageurs qui vont nous fournir des articles. Nous sommes très honorés. Naturellement c'est contre le projet du journal. On peut facilement adapter les contributions afin qu'elles collent avec le projet. »

Les articles que nous avons envoyés de Suisse n'ont jamais paru. Le « Trait d'Union », qui a paru jusqu'à l'indépendance du Sénégal, ne devint pas l'organe du professeur ; pendant longtemps nous sommes restés sans nouvelles également de lui.

Bien des années plus tard, lorsque Dakar n'était plus le centre de l'Afrique-Occidentale française, mais seulement la capitale de la petite république du Sénégal abritant alors en revanche un grand nombre d'entreprises commerciales et industrielles qui avaient besoin pour exercer leur activité d'une infrastructure urbaine et européenne, le professeur réapparut brusquement. Les Etats ouest-africains avaient organisé une conférence lors de laquelle devait être discutée la possibilité d'une exploitation des réserves géologiques avant d'informer les intéressés occidentaux, y compris les banques de crédit, sur les entreprises minières propres à être développées. De nouveau nous étions venus de l'intérieur du pays et nous nous trouvions comme jadis emmitouflés dans nos vestes de laine dans un des cafés de l'avenue William Ponty au moment de l'apéritif. Un vieil homme élancé en costume tropical regarda autour de lui dans l'établissement et nous demanda s'il pouvait prendre place à notre table; avant de déplier son journal il serra sa tête entre ses mains avec tant de force que le bout de ses doigts blanchit.

« Je crois que nous nous sommes déjà vus, dis-je. Nous sommes les touristes avec lesquels vous avez parlé il y a de longues années de l'avenir de l'Afrique noire. Vous nous avez recommandés auprès de la rédaction du *Trait d'Union* Le professeur nous regarda d'un air interrogatif. Vous devez faire erreur, monsieur. Je ne vous connais pas. Je suis géologue et ne suis venu à Dakar que pour participer au congrès sur l'industrie minière. » Comme le professeur posa son journal, je me mis à raconter. Que nous n'étions restés que brièvement à Dakar et que nous avions parlé avec le ministre de l'Information de l'avenir des colonies. Un socialisme local, semblait-il à l'époque, allait pouvoir se développer sur la

base d'une autosuffisance traditionnelle, de la propriété commune du sol et du travail collectif. Certains projets s'y étaient opposés. Il ne fut pas certain que le vieux monsieur se souvenait. Mais les projets le fascinaient toujours.

Les vieilles personnes ont tendance à parler aux étrangers de ce qui les préoccupe le plus, surtout lorsqu'elles sont en voyage et qu'elles se sentent seules ; le professeur ne cacha pas qu'on ne pouvait se sentir plus seul que lors d'un congrès international. Lui-même avait fait des projets sur l'exploitation de minerais très précieux qui se trouvaient à divers endroits de l'Afrique de l'Ouest en quantité suffisante pour justifier un investissement. Il ne fut pas difficile de deviner qu'il s'agissait d'uranium. Il avait cherché à apprécier la situation à l'aide de la littérature géologique existante, puis sur le terrain lors de longs voyages à l'intérieur, pour arriver à la conclusion certaine qu'il était possible de construire non seulement un projet mais un projet global à côté duquel les mines en activité n'étaient que de risibles fouilles. Bien que le vieux monsieur savourât visiblement le fait de parler des succès de son travail, il évita de donner un nom de localité qui aurait pu nous permettre de deviner où se trouvait l'uranium. Son savoir et l'intensité de sa description nous avaient à cette époque beaucoup impressionnés. « Vous n'avez pas seulement fait des découvertes géologiques. Il me semble que l'activité minière future est pour ainsi dire votre œuvre personnelle. » Je m'attendais à ce qu'il refuse ce compliment. Or il ne réagit pas. Un volumineux corps de femme drapé de tissu rouge se glissa entre nous.

Les femmes de Dakar qui vendent des cacahouètes dans la rue sont célèbres. Elles ont une démarche majestueuse et gracieuse, ce sont des reines en habits de mendiant. La femme lie-de-vin, laide, louchante et digne, s'était approchée péniblement de nous en passant entre les tables et chaises serrées. A cet instant elle se pencha vers nous et posa devant chacun de nous un petit sac en papier. Puis elle se redressa et mis sa main plate dans laquelle il y avait quelques cacahouètes décortiquées devant le nez du professeur comme on le fait pour donner à manger à un animal. Il mit les cacahouètes dans sa bouche sans lever la tête. Je la regardai partir vers la table suivante puis disparaître, son foulard noué comme une voile, dominant la vague des voitures, sur l'avenue.

La conversation était terminée. Je pris le journal. Le professeur posa son index sur ma main. « Vous ne devriez pas dire cela. Le projet de la mine n'est pas mon affaire. Au contraire. J'ai commencé les études avant l'indépendance. Mon dada en quelque sorte. Puis de grandes et de petites entreprises minières se sont ruées sur les nouveaux pays et ont commencé à forer et à creuser d'une façon insensée. Celui qui travaille le premier sur un site obtient la licence. C'était illégal. Mais elles comptaient toutes sur le fait de faire pencher par la suite les gouvernements en leur faveur. La concurrence entre les entreprises était rude et elles ont détruit beaucoup de choses. Ensuite les Etats ouest-africains, à l'exception d'un seul, se sont mis d'accord et ont conclu un contrat. Ils veulent d'abord faire un état des lieux de ce qui existe et décider plus tard où une exploitation est rentable et acceptable. Les consortiums devaient avoir affaire à une seule administration et les méthodes illégales, la corruption et la concurrence cesser. C'est à ce moment qu'on s'est tourné vers moi. Il y a un an déjà j'ai pu remettre mon expertise sur l'ensemble des gisements au cartel minier interafricain. Maintenant je suis là, pour le cas où il y aurait d'autres problèmes géologiques. Mais surtout, je vous prie, ne croyez pas que je dirige le projet de l'exploitation des mines. Au contraire. Je voulais élaborer des données qui permettent aux peuples de tirer le plus grand bénéfice possible de leurs réserves avec le plus petit risque possible. »

Le professeur s'était levé. Il s'épongea le front et nous regarda l'un après l'autre de ses yeux clairs. « Cela a échoué. Pire encore. Rien ne peut arrêter la catastrophe. C'était imprévisible. Personne ne s'en est douté. Regardez-le. Il a réussi. Il dicte ce qu'il faut faire. Il a mis le gouvernement dans sa poche, il a dépêché ses juristes. On ne peut pas y croire. Celui-là! » Il avait déplié le journal. Au-dessus du rapport sur le congrès la photo d'un Africain encore jeune, un beau visage sévère, scarifié des deux côtés : le fondé de pouvoir du cartel minier interafricain. C'était Damoclès! « Vous le connaissez ? demandai-je. Je crois presque avoir déjà rencontré ce monsieur. Mais quelque chose ne colle pas. C'était il y a plusieurs années à Natitingou. J'ai rencontré ce nom ailleurs. Un fonctionnaire du ministère des Transports du Mali. Si vous le connaissez personnellement je serais heureux d'avoir plus de détails sur lui. »

« Je suis désolé. Je ne peux pas vous aider. Je me suis renseigné. On dit que c'est le fils d'un chef de village du Dahomey, mais je doute que ce soit la vérité, car il parle le ouolof et le peul comme les gens de Dakar. On dit qu'il a un frère cadet qui vit dans la misère et qui travaille parfois comme chauffeur de taxi. Ce n'est pas surprenant qu'il vous trouble. Il ressemble à un Africain, mais il n'en est pas un. Il sait tout ce qu'un rusé manager doit savoir. Ce n'est pas exact non plus. Un manager sans société à représenter. C'est peutêtre cela. Il n'a aucun égard. Son mandat lui permet de

donner des concessions, il sait très bien où se trouvent les gisements. On m'a dit qu'il a appris par cœur mon rapport d'expertise. Il ne justifie pas à qui il donne la concession. Le gouvernement envoie des soldats et fait évacuer la population. Puis on creuse. Il encaisse les taxes pour les concessions et offre des jets aux ministres. Le gouvernement attend l'argent. Soudain c'est lui qui réclame de l'argent, une fichue société a un contrat contenant des exigences. Il fait encaisser. Quand on ne paie pas, les gens descendent dans la rue parce qu'il est le bienfaiteur qui leur donne du travail.

Il a tous les projets en tête. Il n'a mené à terme aucun de ces projets. Quelqu'un en tire profit. Lui-même vit de façon modeste. Ce sont sans doute les consortiums miniers et il touche des parts. J'avais beaucoup affaire à lui, mais je sais de moins en moins ce qu'il veut. Je crois qu'il n'est ni africain ni européen, ni national ni colonial : il porte le masque noir.

Mais si vous lui posez la question, il répondra : Je suis un homme d'affaires tout à fait banal, élevé chez les jésuites, Parti démocratique africain ; je n'ai pas de projet. Ce qui ressemble à un projet, c'est le libre échange. C'est lui qui dicte la philosophie que l'Afrique suit aujourd'hui. Des lois ? Je ne les connais pas. Interrogez mes juristes! »

« Damoclès est donc un nouveau fonctionnaire sans scrupules, une sorte de valet de l'économie internationale post-coloniale ? » « Non, je vous prie, comprenez-moi. Ce n'est pas cela. Il n'est le valet de personne. On dit qu'il déteste les Français. Il a tout ce qu'un Africain doit avoir, quatre femmes, une foule d'enfants, un village quelque part et un oncle qui connaît la magie. Il connaît mieux mes calculs que moi-même. On a volé la copie de mon rapport d'expertise

dans mon coffre à Neuilly. Je l'ai reconstruit péniblement de mémoire. » Le professeur regarda sa montre, s'épongea de nouveau le front et se leva. « Je vous prie de m'excuser, j'ai trop parlé. Monsieur D. m'énerve, ce masque. »

La vendeuse de cacahouètes était revenue pour encaisser les pièces qu'on avait laissées sur la table. Le professeur s'inclina et partit, d'un pas mal assuré, un vieil homme.

Le lendemain soir nous lûmes le rapport sur le congrès qui touchait à sa fin. Un important expert étranger avait malheureusement dû quitter le congrès avant de pouvoir voter pour des raisons de santé et était reparti dans la métropole. Le fondé de pouvoir aurait été réélu à l'unanimité, applaudi de tous. Cependant on mentionna un tout autre nom, inconnu pour nous. Il n'y avait pas de photo. Le journal s'en excusait. Les photographes étaient tous partis à N'gor pour couvrir la course des pirogues. La politique du cartel minier interafricain restait la même : pas de nouveaux forages, contrôle strict de la propriété nationale. Dans la rubrique économique on pouvait lire que pas moins de cinq nouvelles entreprises financières avaient acheté des actions pour l'exploitation minière dans des pays ouest-africains aux bourses de Paris, de New York et de Tokyo.

## Le dernier village

Vue de l'avion d'Air Afrique, à quelque onze mille pieds au-dessus du Sahel, la falaise, orientée nord-est sud-ouest, est une ligne sombre, presque droite, ici et là peut-être tremblée, comme tracée par une main de vieillard. Au nord de cette ligne le sol est noir ou du rouge sombre de la latérite nue ; au sud étincelle, blanc jauni, la savane. De l'hélicoptère, à seulement trois ou quatre cents mètres d'altitude, il est possible de distinguer rochers et crevasses, l'herbe est une robe douce d'animal; quelques baobabs défeuillés, quelques arbres aux ombres vertes enserrent son pied, d'infinies étendues désertiques se dissolvent au nord. Un village y est d'abord cristal, ocre, orné des rosettes scintillantes de ses toits de paille. Vu juste d'au-dessous, à la verticale, (il n'est pas rare depuis un certain temps de voir des avions de tout genre vrombir audessus des villages sahéliens isolés et semer la panique parmi le petit et le gros bétail) il se présente comme un labyrinthe. Les enclos irréguliers des cours forment de tortueuses ruelles; de petites places aboutissent à des couloirs d'ombre noire; plus bas vers la steppe, les chemins s'évasent pour se prolonger dans le tissu des pistes chamelières brunâtres se perdant parmi l'herbe de la steppe. La forme du village est très ouvragée, on comprend à peine comment elle a pu apparaître dans ce désert aride. Deux, trois grenades jetées de l'hélicoptère de l'armée suffiraient pour y mettre le feu. Ce qui demeurerait? — quelques blocs d'argile cendreux; après les prochaines pluies plus personne ne pourrait affirmer que des hommes ont habité ici.

Lorsque nous avons traversé pour la dernière fois le Sahel les circonstances ont voulu que nous longions, sans nous être concertés, le pied de la falaise vers l'ouest. Ici dans la plaine sablonneuse, on roule au milieu des herbes et l'on peut, si nécessaire, s'éloigner vers le sud sans avoir à craindre de perdre la direction tant que l'on voit encore à sa droite les àpics et les arbres ou, du moins, l'ourlet sombre qu'ils dessinent dans le lointain. De plus, on rencontre partout des traces de camions. Depuis que la piste est-ouest, passant plus au nord, (les chemins vers les villages s'en écartent comme arêtes de poisson) n'est plus entretenue et se trouve donc de plus en plus parsemée de trous et de saignées après la période des pluies, les commerçants, voyageant aujourd'hui à bord de vieux camions Fiat et non plus avec la légendaire caravane d'ânes, ont pris l'habitude de suivre la falaise. Depuis l'indépendance ils représentent l'unique relation commerciale; dans chaque village ils proposent leur marchandise, restent quelques jours, puis repartent vers le village voisin. Leur cargaison est faite de choses utilitaires, de tissus, d'ustensiles de métal, de beaucoup de babioles, de petits miroirs, d'articles en plastique, de transistors, à l'occasion de sel et de vin rouge algérien en briques. Comme il y a de moins en moins d'argent liquide dans les villages, les gens sont passés au

troc. Et finalement le troc — coton, laine de mouton, mil, oignons séchés — s'avère plus rentable. Nous pouvions nous fier aux traces des camions pour ne manquer aucun village encore habité.

Nous avions une raison pratique précise de n'en négliger aucun. G. et moi étions partis seuls cette fois-ci, avec une voiture légère; et nous étions un peu moins vaillants que naguère. Ce dernier voyage (effectué il y a sept ans aujourd'hui) eût été même risqué si l'expérience des voyages précédents ne nous avait pas guidés. Toutes les pistes du Sahel, dans la mesure où l'avancée du désert au sud ne les a pas recouvertes de sable, sont envahies à maints endroits d'acacias rampants; plus on progresse vers l'ouest, plus les épines de cet arbuste, que l'on ne peut pas toujours éviter, sont dures et longues. Elles finissent par avoir une consistance telle qu'elles se piquent dans la gomme des pneus, sans toutefois la percer. Dès que la voiture retrouve un sol dur, elles s'enfoncent et il n'est pas rare d'avoir à changer deux, quatre, voire dix ou douze fois de chambre à air par jour. Par cette chaleur c'était une rude tâche pour des gens de notre âge. Or, quand un marchand se trouvait dans le village, généralement accompagné de quelque jeune aide robuste, les choses étaient plus simples. Nous faisions connaissance, il autorisait le garcon à faire ce travail, il acceptait avec plaisir le gain supplémentaire; de notre côté, nous pouvions nous reposer et repartir avec deux roues de secours réparées.

Mais, rétrospectivement, il y avait plus déterminant encore que les épines dans les pneus. Nous savions que c'était notre dernier voyage en Afrique, nous ne voulions manquer aucun village et nous aurions aimé rester dans chacun d'eux. Frédéric et Ruth ne nous accompagnaient plus; « nous », c'était seulement G. et moi.

L'écrivain danois Karen Blixen, qui se donnait le nom d'Isak Dinesen, a fait le récit de ses expériences lorsqu'elle a dû quitter sa « ferme africaine » et l'Afrique, presque un demi-siècle avant nous — une époque dont très peu de gens se souviennent, un autre paysage, les hauts plateaux blancs du Kenya, les « vertes collines d'Afrique » d'Hemingway. Les protagonistes de ses récits ne sont que rarement les Africains. Moi aussi j'ai le plus souvent parlé de Blancs transformés par quelque pénétration amibienne des Africains, ou de transformations africaines provoquées par les Blancs. J'ai été quelquefois tenté de parler en tant qu'Africain, tel John Updike qui a transféré son « moi » sur un ancien président africain en train d'écrire ses mémoires à la petite table en marbre d'un bistrot niçois. Finalement j'ai gardé mon identité. D'innombrables Africains, appartenant aux peuples les plus divers, se souviennent de leur passé, tandis que les Blancs ont de très bonnes raisons d'oublier ces années et s'y emploient par tous les moyens — mettons à part les bilans commerciaux et les rapports des services secrets qui sommeillent dans les archives et les coffres-forts.

Lorsqu'elle s'en est allée « out of Africa », Karen Blixen « a laissé une moitié d'elle dans les collines du N'gong ». Elle sentait que la moitié restante n'était plus tout à fait apte à la vie quotidienne. Pendant des dizaines d'années, elle avait donné à cet unique lieu, à cette ferme, ses hommes et ses animaux, à ce ciel est-africain avec ses voiliers de nuages tout son amour et toutes ses forces. En nous, qui étions des voyageurs sans cesse en mouvement, l'adieu n'a rien brisé. Ce ne fut qu'ultérieurement que nous nous sommes rendu compte

que nous nous étions éloignés de l'Afrique dans de nombreux voyages par notre prudence et notre circonspection, évitant certains lieux où nous avions fait étape naguère pour nous en déprendre.

Les montagnes de l'Aïr-al-Azbine ont été pour nous une étape recherchée. L'oasis Timia, peint par Frédéric dans de vives couleurs, la danse nuptiale de soixante autruches sur une terrasse au-dessus de l'oued s'enfonçant dans la montagne, sont demeurés des contes et des images vivants. Nous ne sommes plus jamais retournés dans l'Aïr. Un très vieux sage islamique de la région de Niafounké se trouvait alors près de la source chaude. Avec sa famille, ses enfants, trois chameaux et cinq ânes, il avait parcouru deux mille kilomètres pour soigner ses membres enflés. Nous ne sommes restés avec lui que peu de temps, alors que lui voulait consacrer six mois à sa cure.

Cette fois-ci nous sommes passés à l'endroit où le chemin bifurque vers la source. Il y avait partout, sur le terrain naguère vierge, de profondes ornières creusées par les roues. Le gardien, policier de la république du Niger, racontait : là, où coulait la source du miracle une mine monstrueuse « qui peut contenir des milliers de chameaux a été creusée, et est encore en train d'être creusée chaque jour, *l'uranium pour la France\** ». Dans le sable du désert nous avons cru en sentir le grondement, aussi avons-nous complètement contourné cette région interdite pour nous en tenir à l'écart.

Nous n'aurions certainement pas suivi la falaise si elle ne nous avait pas rappelé celle de Bandiagara où se trouvent les villages des Dogons. Nous avons évité le village de Sanga, où nous avions été si heureux en 1960, comme hôtes et chercheurs. Nous ne désirions pas retrouver Sanga transformé en

but d'excursion touristique. Longer la falaise ne représentait pas un très grand détour pour notre itinéraire. La région dont elle fait partie a été oubliée par l'administration de l'Etat. Le développement moderne, ou ce qui est considéré comme tel, se concentre soit autour de la capitale soit autour d'un domaine propice aux investissements auxquels participe l'Etat. Plus on s'en éloigne, plus les villages sont réduits à l'autarcie; souvent d'ailleurs ils ont retrouvé des formes de vie et de travail abandonnées depuis longtemps: pour le voyageur c'est là un aspect réjouissant.

En longeant la falaise nous avons visité plusieurs de ces splendides villages à la fois anciens et nouveaux. Nous sommes restés dans l'un d'entre eux. En roulant nous avions constaté que les traces approchaient quelquefois de près le pied de la falaise pour ensuite s'en éloigner sans que nous ayons trouvé de village. Finalement le chemin ourlé de broussailles épineuses, ondulé par les empreintes des zébus, des moutons et des ânes allait se dissoudre dans tout un réseau de pistes chamelières sablonneuses. De sombres arbres, un village. Bien des chemins semblent y conduire, ou le traverser, se rétrécissent toujours plus, nous devons nous arrêter et demander de l'aide. C'est un piège aimable. Les enfants et les jeunes, que la curiosité presse autour de la voiture, veulent nous convaincre de descendre : ils anticipent sur ce que les femmes et les hommes répéteront avec autant de charme que de sérieux : la prière de rester, d'y séjourner comme hôtes, de faire cet honneur au village.

J'ignore comment s'appelait ce village, je ne peux pas davantage dire avec exactitude combien de temps nous y sommes restés. Dans mon carnet, j'ai seulement retrouvé cette note : « Grand village près de la falaise », la date d'arrivée, deux points. Les notes s'arrêtent là. A la page suivante nous sommes déjà chez le professeur Collomb à la clinique psychiatrique Fann-Dakar. Nous sommes restés dans ce grand village après des journées de route sans voir personne, happés au milieu de tous ces sentiers, par des enfants qui réussissent à attraper nos mains avec leurs petites mains fortes et ne les lâchent plus avant de nous avoir entraînés jusque devant la case du chef de village, tout en haut, où les roches de la falaise viennent clôturer les habitations.

Tant que le mouvement le porte, le voyageur aimerait poursuivre, vers des horizons toujours nouveaux, jusque derrière ces lointaines collines. Sous-jacent le désir de rester un beau jour, de faire son nid. Ce grand village était un lieu tout indiqué pour se reposer. Cette année-là, la chaleur de l'été. arrivant habituellement en mai, avait en mars déjà atteint son point culminant. Dès l'entrée du village les arbres feuillus, les épais toits de paille étaient promesse d'ombre. Probablement était-ce le dernier village de la falaise qui se perdait, dans la brousse sèche, plus loin, à l'ouest. Le chef du village décida pour nous. Lors des salutations, il nous dit que c'était bien là, que sa case spacieuse nous attendait et même s'il n'y avait pas, dans l'immédiat, de camion au village — il avait ainsi deviné notre prière — l'un de ses hommes, qu'il avait déjà fait appeler, nous aiderait à effectuer le travail sur la voiture. Il avait demandé à une jeune femme d'apporter une cruche de thé de tamarin, merveilleusement frais grâce à l'évaporation du liquide que l'argile poreux distille. — Le chef était un homme élancé et nous paraissait être jeune et énergique. Jusqu'au moment où nous découvrîmes les mille

rides de son visage très noir, seul son maintien un peu courbé avait trahi son âge.

Notre case était construite de telle sorte qu'en permanence un agréable courant d'air pouvait filer de l'ouverture de la porte, donnant sur la cour du chef, jusqu'à une petite fenêtre pratiquée à mi-hauteur dans le mur du fond. Le même aprèsmidi encore la jeune femme se présenta à la porte. Le chef aimerait nous accompagner faire un tour afin de nous montrer dès à présent le chemin jusqu'à la limite de son territoire. Lorsque après cinq minutes nous sortîmes, il nous attendait déjà devant la porte. Il portait, tels les Touaregs, un chèche. Avant même d'avoir laissé derrière nous l'enchevêtrement des chemins circonscrits, il s'avérait qu'il voulait inspecter le troupeau du village. Etait-ce là la raison de cet accueil aimable? Le chemin jusqu'au troupeau n'était pas long; il y serait parvenu même sans notre voiture. C'était un endroit inhabituellement beau, les herbes étaient si hautes que les zébus y disparaissaient, et au pied des rochers s'étendait une petite mare d'eau fraîche nourrie d'une source souterraine. Dès que nous eûmes arrêté la voiture, les gardiens du troupeau, des garçons et des jeunes filles entièrement nus, armés de longs bâtons et de lances, vinrent nous encercler. Le vieux échangea quelques mots avec eux, dit ensuite sur le ton de l'excuse, ce ne sont pas mes enfants, ils se nourrissent de lait, ils sont à moitié sauvages, n'aiment pas les habits et font ce qui leur plaît. Après quoi il ne fit plus attention à cette jeunesse paradisiaque, ni aux zébus, aussi lisses et bien nourris que leurs gardiens.

Devant nous s'étendait le défilé où le domaine du village prenait fin. Lors des dernières pluies, l'eau avait ouvert un fossé tortueux, à présent sec mais profond d'au moins dix mètres, aux parois escarpées à la fois argileuses et sablonneuses. Tandis que je restai près de la voiture, que les gardiens du troupeau couvraient du regard et des mains, G. s'en alla avec le vieux à la recherche d'un gué. Très vite ils découvrirent un endroit où nous pouvions risquer de descendre presque à pic à la perpendiculaire du fossé. Ensuite il nous faudrait suivre son lit jusqu'à trouver l'unique endroit où une faille s'ouvrait dans la paroi opposée. Un fossé annexe pentu y aboutissait en forme de V, si bien que nous devrions le monter plein gaz en appuyant le flanc des pneus, comme pour une ascension de cheminée, contre les deux parois.

Le chef du village était un homme étrange. Avec autorité il organisa notre vie. Chaque après-midi avait lieu une petite excursion, le matin nous devions recevoir un ou deux patients, pas davantage, il renvoyait les autres. Il nous fit apporter des poules, des galettes de mil et une cruche que quelqu'un venait remplir pendant nos absences. Lorsqu'il parlait avec nous, il était comme transformé, angoissé, geignard; dès qu'il était question de son village il se mettait à soupirer. Quelquefois son chèche mal noué le faisait ressembler à une vieille femme triste. En somme il préférerait ne plus être chef, il était vieux, s'il avait des enfants il pourrait enfin mourir. Un jour il nous dit quelque chose à propos de ses fils, mais changea très vite de sujet et s'enquit de savoir, inquiet, s'il nous manquait quelque chose, que tout devait être au mieux pour nous, que nous étions les bons esprits de son village. En effet, les gens, pas seulement les enfants, nous aimaient bien. Le vieux et la jeune femme parlaient français. Apparemment il n'y avait ni instituteur ni école. C'était un village paisible et les gens ne vivaient pas mal.

Le troisième ou le quatrième jour nous lui rendîmes visite tôt le matin. Assis sur le seuil de sa case, il était assez pitoyable à voir avec son turban. Nous voulions savoir si l'homme qui devait nous aider à monter les pneus allait enfin venir. Autrement nous nous mettrions nous-mêmes au travail. Aussitôt le chef fut comme métamorphosé, se releva d'un bond comme un jeune homme et cria par-dessus le mur en direction du village d'une voix retentissante. Un écho lui répondit. Il se posta alors aussi droit qu'il lui fut possible devant nous : « J'ai donné l'ordre ; l'homme sera là demain matin. »

L'aide apparut, en effet, à l'aube. Il nous réveilla à coups d'exclamations sonores, alluma le réchaud à essence compliqué et mit l'eau pour le café. Vêtu d'une chemise déchirée et d'un pantalon jadis blanc, son langage et son comportement étaient ceux d'un ancien soldat colonial. Or il était trop jeune pour cela; il avait dû apprendre les jurons dont il parsemait son discours par un ancien. Nous bûmes ensemble un café avant d'aller avec lui à la voiture. Le travail, difficile pour nous, avança bien. Cependant après avoir monté le premier pneu nous étions tous les trois épuisés par la chaleur et ce bien que nous eussions effectué cette tâche à l'ombre d'un arbre. L'aide commença à raconter. Les jours suivants aussi nous ne remontions qu'un pneu à la fois. Après quoi nous nous asseyions sur un tronc vermoulu pour l'écouter.

« Le vieux est foutu\*. Il n'en peut plus. » Il attendait son fils aîné, qui était parti depuis longtemps, depuis que l'école avait été fermée, parce que l'instituteur était parti sur sa motocyclette. On avait mis le garçon dans un camion pour Diré sur le Niger, où il y avait une bonne école. Cela faisait longtemps. Ali aussi, le cadet, avait disparu. Nous devions

probablement rester là jusqu'à ce que les fils reviennent. Ils n'en feraient rien. Avions-nous remarqué que plus un seul jeune homme n'était au village? Non, les garçons du troupeau, c'étaient encore à moitié des enfants, ils essayaient d'abord leur queue et n'étaient bons à rien. « Le vieux a peur, il veut mourir, il dit, j'attends encore quatre mois, puis j'aurai le droit de mourir. Il croit que rien ne peut arriver tant que vous êtes au village. Il chie dans son froc de peur. »

L'aide ne put s'empêcher de rire, et ce jusqu'à pleurer, il cracha, demanda une cigarette et poursuivit son discours truffé de nouveaux jurons : « Nous sommes tous foutus, que vous soyez là ou non. » Ses histoires s'imbriquèrent, effrayantes, les unes dans les autres. Pendant notre trajet le long de la falaise nous avions mis beaucoup de soin à ne pas voir les signes infaillibles du désastre.

Le début en remontait à la période avant la dernière saison des pluies. Une équipe du gouvernement surgit dans un village voisin, un géologue blanc, des techniciens noirs, des ouvriers et une demi-douzaine de soldats. Leurs camions transportaient des machines et des appareils, la Landrover du Blanc même un émetteur. Six ou sept tentes furent montées à la lisière du village à côté des cases des artisans. Les hommes creusaient, perçaient et faisaient vrombir leurs engins. Au bout d'une semaine ils repartirent. A leur place atterrit un hélicoptère. Un officier et quelques soldats allèrent au village. Que les gens du village partent. Que chacun emporte ce qu'il pouvait porter, on ferait suivre le bétail. Qu'ils aillent d'abord avec les soldats jusqu'au prochain village. Plus tard on leur attribuerait une autre habitation. Les anciens voulurent au préalable tenir conseil pour savoir que faire et réuni-

rent les leurs. L'officier ne voulut pas attendre et envoya les soldats au village. Alors les hommes allèrent chercher lances et bâtons pour affronter les soldats. Avant même qu'ils aient pu le faire, les soldats tirèrent avec leurs pistolets mitrailleurs et ne cessèrent de tirer que lorsque le dernier homme fut mort. Ensuite ils mirent le feu au village. Seuls quelques enfants avaient réussi à s'enfuir dans la plaine. Dans la nuit ils trouvèrent refuge au prochain village. On ne voulait pas les croire et on dépêcha deux chasseurs en éclaireur. Sans se faire voir ; ils approchèrent le village détruit par derrière les rochers. Les cases avaient entièrement brûlé. Ils purent juste voir encore comment les soldats comblèrent une grande fosse dans laquelle ils avaient jeté tous les cadavres. Au cours des semaines suivantes de nombreux ouvriers et de grandes machines furent convoyés jusqu'ici et bientôt eurent lieu des travaux de creusement et de percement.

Et soudain tout fut arrêté. Les tentes vertes furent remballées, les machines chargées, les ouvriers grimpèrent dans les camions qui démarrèrent. Le même jeu horrible recommença dans un autre village, plus à l'est. La chose s'ébruita. On envoya une délégation dans la capitale ; elle ne donna pas de nouvelles et ne revint d'ailleurs pas. Au cours des mois suivants les gens de différents villages s'enfuyaient dès que le géologue arrivait avec ses aides. On essayait plus nulle part de combattre les soldats. Personne n'était encore venu dans le Grand Village. « Mais le vieux dit, ils viendront si mes fils ne viennent pas nous sauver. Aucun village ne sera préservé. Nous mourrons tous. »

Nous étions horrifiés. N'y avait-il pas moyen d'écarter le danger ? L'aide se mit à rire et demanda une autre cigarette. « Peut-être que cela s'arrêtera tout seul. Nulle part ils n'ont

fait une véritable mine. Après un certain temps ils partent. Peut-être le géologue se trompe-t-il et il n'y a rien à trouver, ou c'est si loin sous les rochers que l'on ne peut l'atteindre. A quelques endroits, les rochers ont été dynamités. Là aussi ils sont repartis. »

C'est dans deux ou trois villages seulement que les choses se seraient passées autrement. Il y aurait là des femmes libres\*, des femmes venues d'ailleurs, qui couchent avec des hommes si on leur donne pour cela assez d'argent. L'une d'entre elles, du dernier village, nous y serions passés, là où la roche est rouge, aurait rendu amoureux le géologue. Elle lui a dit qu'elle voulait faire amour dans la brousse. Avec ses collègues elle est tombée sur l'homme, une fois qu'il avait quitté ses habits, pour le ligoter. Elles l'ont enduit de miel et puis elles sont parties. Le matin les abeilles sauvages sont venues et l'ont piqué tant qu'il était déjà mort quand on a commencé à le chercher. Les femmes ont disparu du village pour se rendre dans un autre. On peut y aller et coucher avec elles. Les géologues ont eu peur. Ils envoient d'abord une Jeep avec des soldats pour apprendre s'il y a des femmes libres au village. Si on leur dit qu'il y en a, ils ne viennent pas. Probablement disent-ils avec la radio qu'il n'y a rien à trouver, qu'il faut continuer.

Non, ici dans le Grand Village, il n'y aurait pas de femmes libres. Il devint un peu plus sérieux. De toute façon il ne connaissait personne ici. Il irait dans un village où habitent les bonnes femmes cruelles.

Nous ne doutions plus que les horribles événements avaient eu lieu tels qu'il les racontait. Il s'en rendit compte et

acheva rapidement la réparation des pneus. «Vous allez vouloir continuer » ; nous le voulions, en effet.

Le chef du village dit qu'il n'avait pas entendu parler de massacre, que c'était des contes narrés par des sots. Pour en être assuré, il interrogeait quotidiennement le devin qui, lui aussi, aurait constaté qu'il n'y avait pas de danger pour le village. Nous lui annonçâmes que nous allions partir le lendemain matin, pensant qu'il allait chercher à nous retenir. Le vieux ne fit que hocher la tête : « Vous connaissez le passage dans le fossé. Au-delà il n'y a plus de difficultés. »

Comme tous les soirs nous sommes montés en haut de la falaise. Avec la brume des journées toujours plus chaudes, il n'y avait pas de coucher de soleil. Très haut au-dessus de l'horizon le soleil pâlissait dans le brouillard jaune. Si un jour un vent frais se levait, si l'on pouvait, un jour, voir bien au-delà de l'étendue blanchâtre des herbes jusqu'aux buissons les plus lointains, si un soir clair les fils perdus rentraient chez eux, pour mettre fin à ce cauchemar, le Grand Village, heureusement oublié jusqu'ici, serait préservé, dans son propre avenir et dans notre mémoire, de meurtre et de destruction.

Le lendemain matin il nous fallut finalement plus de temps que prévu pour partir. Le chef nous amena une vieille femme afin que nous guérissions encore avant le départ ses articulations endolories. Il voulut nous accompagner jusqu'aux troupeaux, changea d'avis, pensa nous donner une lettre à poster à Kayes, disparut pour écrire la lettre, envoya au bout d'une heure la jeune femme sans la lettre, il n'aurait pas trouvé l'adresse et il écrirait une autre fois, plus tard. La jeune femme arriva accompagnée d'une horde d'enfants qui nous

aidèrent à porter les affaires à la voiture où le chef prendrait alors congé de nous.

Nous demandâmes à la femme si elle connaissait le devin. Oui, bien sûr, c'était son oncle, qui avait entendu dire que nous étions là et qui avait attendu notre visite, le mieux serait de rattraper cela maintenant. Pendant que nous montions à sa case (sans les enfants qui comprenaient manifestement qu'ils n'étaient pas désirés), nous nous entretînmes pour savoir s'il fallait évoquer la catastrophe qui menaçait. Le devin était probablement aveugle. Il l'était, en effet : un vieillard maigre et aveugle était assis à l'ombre, il tendit la main aux étrangers et indiqua avec un long bâton les meilleures places à l'ombre d'un figuier sauvage.

Jourougou, le chacal, connaît l'avenir qui est caché aux hommes. Il est prêt à le dévoiler si on lui accorde l'attention nécessaire. Je ne sais pas si le célèbre mythe des Dogons est parvenu jusqu'ici ou s'il s'agit d'un événement mythique qui existe, modifié, chez d'autres peuples du Sahel. Jourougou est le premier fils de Dieu. Il avait désobéi à son procréateur, volé à la mère-terre le pagne et l'avait pénétrée, accomplissant donc l'inceste. Son père le bannit et procéda à d'autres procréations, mais le chacal acquit ainsi un savoir que les autres fils, obéissants, n'auraient pas. Dans la mère-terre reposait le feu ; il l'apporta aux hommes et reçut en échange les restes de leur repas. L'avenir est chez lui dans les profondeurs. Jourougou le révèle par ses traces quand, la nuit, il danse sur la terrasse préparée pour sa venue.

Nous connaissions déjà le carré de sable délimité par un bourlet d'argile séché, la terrasse, c'est-à-dire la terre (le ciel serait rond). Le soir, le devin y dispose des figurines et d'autres objets qui médiatisent le sens de la question; entre eux il met des cacahouètes. La nuit, Jourougou sort de son terrier et danse sur la terrasse. A partir des traces dans le sable (celles-ci ressemblent aux traces de la gerboise) l'avenir est lu.

Le vieillard voulut nous expliquer son art et fut amusé de voir que nous le connaissions ; mal disposé à l'égard du chef du village, il se mit à maugréer contre lui tout en riant. Lorsque la nouvelle de la catastrophe était arrivée, le vieux était venu lui demander conseil comme il avait coutume de le faire pour chaque événement important. La nouvelle s'avérait juste, elle était même pis encore que prévue : les dents de la mâchoire inférieure du chacal, la figure la plus importante de l'oracle, qui pointaient en l'air le soir se trouvaient profondément enfoncées dans le sable le matin. Et les deux bâtons le long : le fils aîné ; le court : son frère Ali — sur lesquels il avait été également questionné, reposaient en biais pardessus l'os, mais avec la pointe vers l'extérieur. Cela voulait dire que les fils pouvaient vaincre le malheur, mais qu'ils voulaient partir, peut-être du village, peut-être de la vie. Le chef du village avait été si effrayé et si furieux qu'il avait jeté l'os de mâchoire de Jourougou contre le rocher où il s'était brisé. Depuis ce jour on ne pouvait plus rien demander au chacal.

Le vieillard nous exposa tout cela d'un ton objectif sans gestuelle mystique, et poursuivit sur le même ton joyeux pendant que sa nièce traduisait avec zèle. Même en l'absence d'informations fiables il fallait s'attendre au pire. Les fils étaient partis depuis fort longtemps; il avait vu lui-même encore partir l'aîné. Pour ce qui était des crimes des soldats, qui pouvait empêcher des soldats de commettre des crimes sinon leur officier et l'on avait rien à attendre de bon de quel-

qu'un qui a été choisi pour tuer des hommes. Il fit encore un mouvement que la jeune femme ne voulut d'abord pas traduire. Finalement elle avoua qu'il nous avait conseillé de partir rapidement, de nous mettre en sécurité. Qui pouvait savoir quand le malheur arrivera, qui en sera épargné. Nous étions congédiés.

Le chef du village ne descendit pas pour notre départ, il nous fit savoir qu'il avait été appelé pour une affaire urgente. Les gardiens des troupeaux nous accueillirent en riant et furent contents de prendre des cigarettes que nous leur offrions. La voiture descendit au fond de la gorge. A l'endroit où l'autre fossé permet d'en ressortir, nous les retrouvâmes, assis sur le rebord comme les spectateurs d'un théâtre. Nous prîmes notre élan, le moteur hurla et dans un nuage de poussière, de graviers et de puanteur de caoutchouc brûlé nous atteignîmes le bord supérieur. Poussant des cris aigus les jeunes se laissèrent glisser dans la gorge, remontèrent de l'autre côté et tapèrent pleins d'enthousiasme du plat de la main sur la tôle qui en retentit. Lentement nous roulions vers la lumière jaune, vers le soleil qui disparut à cet instant dans la brume.

Nous ne voulions plus rouler beaucoup, nous voulions seulement nous éloigner du village puis installer notre campement pour passer la nuit. Mais les choses se passèrent autrement. A présent le sol était plat, dur et caillouteux. Au nord, il n'y avait plus de rochers. Des tôles peintes en noir et en blanc jonchaient le sol. Nous nous trouvions sur un terrain d'aviation abandonné. Nous décidâmes de chercher la trace pour en sortir avant de nous arrêter. A l'ouest, une haute dune de sable interdisait le passage. Au nord, des pierres toujours plus grosses et nombreuses nous obligèrent à faire demi-tour.

Au sud, la savane était relayée par une brousse sèche qui ne révélait aucune trace. Nous errâmes sur le terrain d'aviation, en croyant tomber toujours sur les mêmes marquages de tôle, jusqu'à la tombée de la nuit. Enervés et fatigués, nous décidâmes de passer la nuit là où nous étions. Ce fut alors que dans le faisceau des phares apparurent trois silhouettes blanches immobiles. Nous nous arrêtâmes en biais devant eux pour ne pas les éblouir. Il y avait un grand homme assez vieux et deux plus jeunes et plus petits. Au premier instant nous crûmes qu'il s'agissait du chef du village. Ce vieux-là était cependant moins vaillant; d'une main il s'appuyait sur son bâton, de l'autre sur l'épaule d'un des jeunes. Un père avec ses fils, pensions-nous.

Celui des jeunes qui n'avait pas à soutenir le père, s'approcha de la voiture, salua et demanda s'il pouvait nous exposer une prière. Je crus qu'ils voulaient monter avec nous et montrai le chargement de la voiture. Non, il ne s'agissait pas de cela, mais d'une commission que nous devions, si possible, faire. Là-dessus (il parlait un français comme on l'apprend chez les jésuites) il me tendit un objet. J'allumai le plafonnier: c'était une sandale dorée, une chaussure de femme en plastique comme on les trouve aujourd'hui sur les marchés, usée et abîmée, mais de couleur or. Il nous pria de bien vouloir acheter à Kayes une paire de ces mêmes sandales, exactement comme celles-ci, en or, sinon elle partirait. Les voyageurs que nous étions ne pourraient imaginer le malheur que cela représenterait pour le village.

J'exprimai mon regret, que nous avions l'intention de continuer vers l'ouest, jusqu'à Dakar. Le jeune homme se tourna vers ses compagnons, ils hochèrent la tête tandis qu'il s'excusa de nous avoir importunés. Moi aussi je voulais lui

demander quelque chose. Peut-être savait-il nous indiquer le chemin pour sortir du terrain d'aviation en direction de l'ouest. « Avez-vous un morceau de papier, monsieur ? » Il se pencha à l'intérieur de la voiture pour esquisser rapidement un plan. Il fallait s'approcher complètement de la dune ; là, il y avait des traces qui semblent partir au sud puis tournent brusquement dans une gorge, dans un couloir laissé libre par la dune et qui la traverse en sinuant pour se prolonger de l'autre côté par une piste qui va droit vers l'ouest. Nous le remerciâmes et trouvâmes le passage. Une fois atteint la trace droite, nous recherchâmes un endroit plat et installâmes les affaires pour la nuit. En repoussant la bâche qui recouvrait nos bagages, nous découvrîmes la sandale dorée. Probablement l'avait-il cachée dans la voiture. Ne voulant pas la jeter ici, je la posai entre les affaires et n'y pensai plus.

A partir de Kayes, que le Sénégal traverse en rapides écumeux, nous suivîmes la « trace près du fleuve » qui, à environ vingt kilomètres au nord du lit, tourne vers l'ouest ; plus personne ne la choisit depuis que la Mauritanie est de nouveau en guerre contre le Maroc, son ennemi juré, et que le poste frontière à la fin de cette piste a été fermé. Il y avait moins de buissons d'acacias, dans les terrains bas poussaient des herbes de la taille d'un homme ; l'après-midi, une forêt de baobabs nous accueillit. Avec son tronc gris et lisse, ses étranges branches défeuillées, ses fleurs rouges et ses lourdes cosses pendantes, le baobab est assez imposant quand il est isolé. Ici il y avait un dôme de piliers d'argent, comparable à la Mesquita de Cordoue, mais au lieu d'être couverte de sa coupole rafraîchissante un ciel blanchâtre l'exposait aux rayons brûlants du soleil.

Au beau milieu de la piste s'était assis, si bien que je dus freiner brutalement, un animal, un puissant papion qui découvrit les dents et se leva, le poil hérissé, devant la voiture. Lors de tous nos voyages nous sommes devenus amis avec les cynocéphales. Ce sont des bêtes curieuses. D'abord elles ont peur, menacent, imposent ; mais ensuite, pas si différentes de leurs parents humains, elles choisissent la circonspection, se montrent outrées ou optent pour la concertation si elles ne peuvent chasser l'intrus. G. avait appris à aboyer de sorte à se faire comprendre par eux. Ce sont d'abord de jeunes filles pubères qui répondent timidement ; contrairement à chez nous, elles sont plus naturelles que les garçons ; c'est ensuite un singe plus âgé qui examine la situation; après quoi les deux cousins semblables reprennent leurs activités respectives. A ce moment cependant toute la forêt commença à s'animer. Des troupeaux de quatre-vingts ou de cent papions font partie du quotidien du voyageur en Afrique. Mais ici, sous l'infinie coupole des baobabs un millier d'animaux chemina lentement, comme c'est leur habitude, du fleuve vers le nord, faisant des pauses pendant lesquelles les patriarches tinrent conseil, les mères nourrirent leurs bébés, les jeunes mangèrent, jouèrent ou cherchèrent à s'amuser à l'insu des vieux avec le sexe. Pourquoi et dans quel but ? Nous fûmes sous le charme et attendîmes qu'ils fussent passés. Etait-ce cela l'adieu de l'Afrique noire ? Le lendemain, vers midi, nous bifurquâmes vers le nord pour rejoindre le poste frontière mauritanien.

L'oasis étouffant sous la poussière était plein de soldats aux gestes nerveux et aux airs torturés. On prépare les soldats à tuer — on ne les prépare pas au désœuvrement propre à chaque guerre. Le fait que nos papiers étaient en règle et

complets provoqua une méfiance particulière. On appela un officier que la tenue impeccable désignait comme homme puissant. Il n'honora les papiers d'aucun regard et nous demanda d'exposer le but de notre voyage. La menace était évidente. Je lui tendis la lettre disant que nous étions invités à donner une conférence à l'université de Dakar. Il tint le papier loin de lui comme s'il était empoisonné; puis son visage s'éclaircit: « Le professeur Collomb, c'est votre ami! C'est un grand sage, il a guéri la sœur de mon épouse d'un démon qui s'appelle schizophrénie, veuillez le saluer sincèrement du colonel Jivril, bon voyage! » Nous étions définis comme psychiatres, « out of Africa » — et reprîmes tout de suite la route pour mettre de la distance entre nous et les soldats.

Plusieurs pistes du Sud mauritanien se croisent à Sélibabi. A la différence du précédant poste frontalier cet oasis était animé, plusieurs camions, chargés jusqu'en haut de marchandises et de passagers, faisaient le plein d'eau et de carburant pour repartir pendant la soirée. Nous n'osions pas chercher notre chemin dans l'obscurité. Et puis nous n'étions plus très loin de Bakel où un bac à moteur traverse le fleuve Sénégal.

Déjà le premier routier interrogé nous dit que le bac était en panne depuis des mois, tout comme celui de Matam. « Je ne sais pas comment vous allez pouvoir traverser le fleuve. Peut-être beaucoup plus à l'ouest. Prenez assez d'eau avec vous. De l'essence il n'y en a qu'ici, plus rien avant Nouakchott. » Je me souvenais avoir vu des années auparavant à Kaedi, situé plus à l'ouest encore que Matam, un bac en bois que l'on manœuvrait avec des rames. Ce bac-là, s'il existait encore, ne pouvait avoir de problème de moteur.

Je ne sais plus si la perspective de faire encore plusieurs centaines de kilomètres en plein soleil, sur une piste cahotante, et pour une destination incertaine — un bac depuis longtemps peut-être vermoulu — nous avait découragés. Le tumulte de la rue principale grouillante de gens, de marchands, de soldats, de voyageurs, d'ânes, de chameaux et de camions puants nous accueillit. Un homme menu vendait de la bonne eau potable contenue dans deux seaux ; le bât coupait profondément ses épaules. Un beau jeune homme noir ne pouvait admettre que les deux vieux que nous étions se fatiguent avec les lourds réservoirs et nous aida à les charger. Lorsqu'il constata qu'à nos provisions d'eau de quarante litres devaient être ajoutées contre monnaie trébuchante (quelques centimes) vingt autres, il se mit à rire si fort que le réservoir lui échappa presque des mains. Les passants commencèrent à observer avec étonnement la manie des Blancs et s'arrêtèrent. Un marchant maure se baissa, juste après que nous avions refermé la voiture, et ramassa la sandale dorée tombée lors du chargement. Il nous regarda l'air rayonnant et sortit de la sacoche de paille de son âne une paire de sandales dorées, neuves et brillantes, enveloppées dans un sac en plastique transparent. Nous étions obligés de les acheter. Impatients que nous étions depuis que le chemin devant nous se prolongeait sans fin, nous tournâmes le dos au marchand et commençâmes à arrimer nos bagages. Aussitôt notre aide, l'aimable Noir, revint et nous tendit les sandales. Le marchand avait calculé juste. Nous remerciâmes pour ce cadeau d'adieu et démarrâmes.

Après que le seul camion qui allait dans la même direction que nous eut quitté la piste afin d'éviter un poste de contrôle, nous ne rencontrâmes plus personne. Un pneu après l'autre se dégonflait. Tous les trois changements nous étions contraints de nous arrêter pour mettre trois nouvelles chambres. La pompe à moteur ne fonctionnait plus parce que le joint avait brûlé et regonfler à la pompe à air de secours demandait beaucoup de force. Nous buvions du thé devenu chaud que nous avions préparé la veille au soir. Bientôt nos forces ne suffisaient plus pour remplacer plus d'une chambre à la fois et sortir le jerrycan de vingt litres pour remettre de l'essence devint un problème. Nous finîmes par ne plus compter combien de fois nous nous étions arrêtés pour fournir ces efforts et par oublier de nous protéger du soleil avec la toile.

Peut-être fut-ce le deuxième ou le troisième jour, vers le soir, que tout était fini. Nous montâmes encore à bonne allure une colline, puis le louvoiement et le heurt caractéristique : le cric, les démonte-pneu, nous faisons rouler une des roues avant sur la roue au sol pour décoller le flanc de la jante. La chambre éclatée sort, je passe la main à l'intérieur du pneu, de nouveau pas d'épine, du talc pour la chambre fraîche, mettre les démonte-pneu. C'est en vain. Plus de force. Le troisième que j'abaisse tandis que G. maintient les deux autres, m'échappe des doigts et la frappe violemment au visage. Tous les deux nous sommes tombés en arrière et nous nous relevons en tremblant ; des coléoptères que l'on a mis sur le dos. « Cela ne va pas. Continuons demain quand il fera plus frais. »

Nous sortons les sièges, les installons côte à côte, la bouteille de vermouth amer à moitié pleine, la cruche avec l'eau, fraîche grâce à son évaporation, offerte par le chef du village, cigarettes, allumettes. Les lèvres gercées sont graissées, la fumée de cigarette de nouveau sent le tabac. « Qu'en pensestu, dit G., pourquoi ne pas rester pour toujours ? J'ai toujours trouvé la Mauritanie très belle. »

Adossés au pare-chocs de la voiture nous regardons vers le sud, là où cent ou deux cents kilomètres plus loin doit se trouver le fleuve. Le temps a changé. Il fait chaud, mais le disque du soleil au-dessus de l'horizon est net, éclatant, rouge feu en sombrant. Strié d'ombres longues le Sahel est à nos pieds, une eau forte faiblement colorée, jusqu'au loin de douces collines dans une belle perspective et dans le lointain infini la plaine avec les points toujours plus fins de l'olive sauvage. « Oui, c'est beau, dis-je, pas de nuage dans le ciel, il fera chaud de nouveau, qui sait combien il reste de kilomètres pour Kaedi. »

Après le deuxième verre il fait noir. Je choisis une pomme que nous avons achetée sur le marché de Bamako. Nous partageons les quartiers. Ensuite nous nous lavons, ouvrons les sacs de couchage et nous nous allongeons l'un à côté de l'autre. Orion, Aldébaran et Bételgeuse brillent. La tête fait moins mal, le tremblement des membres sans forces a cessé.

Je me réveille le premier. Dans la lumière grise du matin je réunis les outils. « Viens, aide-moi. Nous ne pouvons tout de même pas rester là : c'est plein de bouses. » Le sol de notre colline est jonché de bouses de vache durcies par le soleil. Le soir nous avions pris les excréments pour des pierres volcaniques. « Ça c'est vrai\* », dit G., comme nous l'avons souvent entendu dire par les Africains.

Petit à petit le travail se fait. Au moment de placer le tuyau de la pompe sur la valve, précautionneusement, pour qu'elle ne bouge pas — les rayons du soleil sont venus nous aveugler et brûlaient déjà la peau — G. lâcha tout. Quelqu'un l'avait touchée par-derrière. Un homme se tint là, sorti du sol dans

ce désert. Ce n'était pas quelqu'un d'ici, ni un « homme du fleuve ». Un Noir râblé, solide, dans une courte chemise déchirée. Il avait l'air assez épuisé, ses yeux étaient rougis, les lèvres gercées saignaient. Il voulait quelque chose mais nous ne comprenions pas le moindre mot. Comme il était muni d'un bâton et d'une théière en métal, il s'agissait probablement d'un voyageur. Je lui pris la théière des mains et la remplis avec le tuyau sortant du réservoir d'eau. Mais il ne but pas et me donna de nouveau un petit coup. Je lui donnai la moitié de notre pain sec et me remis au travail. Il nous fallait nous dépêcher avant qu'il ne fasse trop chaud. Mais il ne nous laissa pas tranquilles et ne partit pas. Nous décidâmes de ne plus lui prêter attention. Lorsque je relevai la tête, je vis qu'il s'était approché de la voiture pour fouiller dans nos bagages. J'attrapai un démonte-pneu, décidé à le chasser. Arrivé près de lui, je me mis à crier. Il ne bougea pas et fixa l'intérieur de la voiture. Sur les bagages étaient posées, étincelantes dans leur emballage transparent, les sandales. Pour nous débarrasser de lui je lui donnai, en dernier recours, le paquet inutile. Comme frappé par la foudre il tomba à genoux. « Al barka, al barka » (qui veut dire merci), murmura-t-il, se redressa d'un bond et déguerpit à grandes enjambées dans la direction d'où nous étions venus la veille.

Bientôt nous eûmes fini de gonfler le pneu et de remonter la roue. Le soleil tapait. « Allons-y sans roue de secours. Si nous crevons de nouveau, nous attendrons tout simplement le soir. Il sera toujours temps d'abandonner. » C'est à peu près dans ces termes que nous nous sommes décidés à repartir. J'essayais de calculer combien de kilomètres nous avions fait depuis Sélibabi. Le câble du compteur avait été arraché

quelques jours auparavant par un acacia rampant et je n'avais pas même tenté de le réparer.

La lumière de midi tremblait de manière presque insupportable quand un carré blanc apparut devant nous suspendu au-dessus du sol. G. pensait que c'était un phénomène optique. Les pneus tenaient encore. Nous poursuivîmes, la tache devint de plus en plus grande. Nous avions presque peur. Il s'agissait peut-être du château d'eau de Kaedi. Au bord de la piste apparurent les premières cases dans la poussière. Quelque cent mètres plus loin les premiers hommes, deux policiers en uniforme bleu de parade qui nous arrêtèrent pour nous demander s'ils pouvaient nous aider. « Oui, quelle est la bonne direction pour rejoindre le fleuve ? » « Toujours tout droit, monsieur, bon voyage, veuillez conduire prudemment, il y a une fête en ville, Son Excellence le ministre d'Arabie Saoudite honore Kaedi de sa visite. »

On reconnaît la fête dans une ville islamique du Sahara au fait que les hommes, venus de tous les coins, se promènent dans de somptueux nouveaux habits. Une foule multicolore se presse, lentement on s'écarte, lançant des saluts à droite et à gauche nous progressons, pas à pas.

En bas, sur le fleuve, tout était calme. Très vite nous découvrîmes le bac arrimé, deux pirogues reliées par de solides traverses, assez larges et longues pour supporter même le camion le plus lourd. Malheureusement ces pirogues étaient remplies d'eau si bien que le bac semblait plutôt enfoncé dans le limon que flotter.

Le passeur dormait dans sa case ; il nous sembla d'abord mécontent d'avoir été réveillé, mais il fit appeler des hommes dès qu'il comprit qu'il s'agissait d'une affaire sérieuse. Lentement les hommes se mirent à vider l'eau des pirogues à l'aide de petites calebasses. Au bout d'une heure il était évident qu'il y avait moins d'eau qui s'infiltrait dans les pirogues qu'il n'en sortait. Dès que le bac flotta convenablement (il restait encore beaucoup d'eau au fond des pirogues) le passeur estima que cela suffisait pour supporter la petite voiture. Il compta l'argent de la traversée et le donna à sa femme avant de nous faire monter à l'aide de deux planches. Les hommes s'étaient munis de rames, doucement le courant nous saisit, ils positionnèrent les rames de telle sorte que nous nous dirigeâmes sur l'embarcadère de l'autre rive.

Quand les deux pirogues crissèrent sur le sable il fut grand temps d'arriver, l'eau avait bien monté. Les hommes posèrent les planches et nous montâmes le talus en faisant hurler le moteur. Une piste étroite entre des champs nus, des arbres verts, une digue pentue, puis les pneus bourdonnaient sur l'asphalte d'une large route — vers l'ouest.

## A propos des voyages

Les douze récits ont été écrits entre 1983 et 1984. J'ai noté les événements de huit voyages faits entre 1954 et 1977 — donc avant, pendant et après l'indépendance des Etats ouest-africains — presque trente ans après le premier voyage et sept ans après le dernier, sans me servir de notes, en suivant simplement ce que mon souvenir avait construit. C'est pour cela que je n'ai respecté ni le déroulement dans le temps ni dans l'espace, bien que chaque récit suive à peu près l'itinéraire d'un voyage précis et que les événements correspondent à leur ordre dans ma mémoire.

```
Ont voyagé alors :
Paul Parin (P.)
Goldy Parin-Matthèy (G.)
Fritz Morgenthaler (Frédéric, F.)
Ruth Morgenthaler-Mathis (R.)
```

Nous avons fait le premier voyage (1954-1955) à trois, G., Frédéric et moi ; à partir du deuxième (1956-1957) Ruth a toujours été avec nous. Ce n'est que le huitième voyage, le « dernier », que nous avons entrepris à deux, G. et moi.

Frédéric et Ruth étaient attirés par l'est, par le Soudan, puis le Laos, la Chine et l'Inde.

Frédéric a poursuivi en 1979-1980 chez les Iatmuls sur le fleuve Sepik en Papouasie Nouvelle-Guinée, avec son fils Marco et deux ethnologues, la méthode de recherche ethnopsychanalytique que nous avions développée ensemble chez les Dogons au Mali et chez les Agnis de la forêt tropicale de la Côte d'Ivoire.

En 1984 Ruth est partie avec une brigade de travail au Nicaragua, lequel, à peine libéré de la tyrannie, était exposé aux attaques sournoises des Etats-Unis. Elle ne s'est ainsi éloignée de nous que géographiquement.

Frédéric est décédé le 26 octobre 1984 à Addis Abeba (Ethiopie) d'un infarctus. Notre ami, notre frère est mort en Afrique où nous avons voyagé ensemble et où nous avons été heureux.







## Table

Concordia Tadj	9
La tombe de Thaddeus	
Trop de diables dans ce pays	39
Ce n'est pas un bon pays pour l'homme blanc	61
Lors de la construction des Pyramides	93
Bolgatanga	105
Forêt tropicale	113
Non-lieu	155
Damoclès I	173
Damoclès II	191
Damoclès III	215
Le dernier village	229
A propos des voyages	257
Carte	

Achevé d'imprimer parCorlet, Imprimeur, S.A. 14110 Condé-sur-Noireau (France) N° d'Imprimeur : 23922 - Dépôt légal : mai 1997

Imprimé en C.E.E.

« L'écrivain danois Karen Blixen a fait le récit de ses expériences lorsqu'elle a dû quitter sa "ferme africaine" et l'Afrique, presque un demi-siècle avant nous – une époque dont très peu de gens se souviennent, un autre paysage, les hauts plateaux blancs du Kenya, les "vertes collines d'Afrique" d'Hemingway. Les protagonistes de ses récits ne sont que rarement les Africains. Moi aussi, j'ai le plus souvent parlé de Blancs transformés par quelque pénétration amibienne des Africains, ou de transformations africaines provoquées par les Blancs. D'innombrables Africains, appartenant aux peuples les plus divers, se souviennent de leur passé, tandis que les Blancs ont de très bonnes raisons d'oublier ces années et s'y emploient par tous les moyens. »

Paul Parin

Paul Parin, né en 1916 en Slovénie, psychanalyste, ethnologue, auteur, construit le récit de huit voyages entrepris en Afrique entre 1954 et 1977 en compagnie de sa femme Goldy Parin-Matthèy, de Fritz Morgenthaler et son épouse Ruth Morgenthaler-Mathis.

Récit traduit de l'allemand par Martin Ziegler

ISBN: 2-912207-02-9

